



*Le Camino
de la
Costa*

Claude Bernier

*Je dédie ce livre
à tous ceux
qui croient encore
aux bienfaits
du Silence.*

Avant-propos

Enseignant retraité, Claude Bernier a enseigné au Québec durant 35 ans, d'abord le grec et le latin, puis le français.

À 19 ans, il a subi un grave accident qui devait le clouer sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Après de multiples efforts, il a réappris à marcher et depuis, a parcouru plus de 12 000 kilomètres sur les Chemins de Compostelle, empruntant chaque fois un chemin différent. Et il n'a pas encore l'intention de s'arrêter de marcher.

Membre fondateur de l'association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques, il occupe le poste d'animateur de la région Mauricie/Centre-du-Québec depuis 2003.

Au début de sa retraite, il a écrit un roman pour ses élèves, *Un Matin d'avril*, publié chez Arion. Par la suite, trois de ses récits furent publiés chez Arion: *Mes 2 000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle*, *Le Chemin Mozarabe* et *le Chemin Romieu*. Puis, après la fermeture de la maison d'édition Arion, il a écrit neuf autres récits de ses chemins qui n'ont pas été publiés.

Les Asturies

Ribadesella, 22 mai 2008

Dans l'autobus qui nous amène de *Madrid* à *Gijón*, je songe aux pèlerins qui cheminent sur un chemin vers *Santiago*. Le temps est frais et maussade, mais il ne pleut pas. De bonnes conditions pour marcher.

Hier soir, aux nouvelles télévisées, on parlait abondamment des inondations qui affligent présentement l'Espagne. L'*Ebro* était sorti de son nid, inondait la plaine et exigeait même l'ouverture des vannes de certains barrages. Le grand fleuve prend sa source dans les monts Cantabriques, traverse la Navarre, l'Aragon et la Catalogne, en passant par *Logroño* et Saragosse, et se jette finalement dans la Méditerranée, après un parcours de plus de 900 km. Les images transmises par la télévision étalaient les ravages causés par la crue hors de tout contrôle.

Durant mes chemins, j'ai souvent connu la pluie. L'an dernier, nous avons vécu une période de dix jours successifs avec des averses chaque après-midi. Deux ans auparavant, le Canal du Midi avait inondé la Provence, lors de notre passage. Et que dire des orages en Estrémadure, sur la *Via de la Plata*, un an plus tôt. Oui, la pluie me donna rendez-vous à chacun de mes chemins.

Contrairement à ce que certains peuvent penser, j'aime marcher sous la pluie. Bien couvert, il est possible de s'enfermer dans sa bulle et de trouver la joie de cheminer. Malheureusement, si l'orage devient trop intense, il vaut mieux chercher momentanément un toit, si étroit soit-il. J'ai souvent utilisé les abribus pour prendre une collation, vérifier mon trajet, faire une pause santé. Mais la pluie n'a jamais mis un frein à ma marche. Les jours de mauvais temps, les pèlerins aiment se répéter le petit adage bien connu : « La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin. »

Parti à 10 h de Madrid, ce matin, notre autobus traverse d'abord les collines de la *Sierra de Guadarrama* avant de descendre dans la grande plaine de la Castille. Notre départ ne s'est pas fait en douceur. À la gare Chaumartin dès 8 h, nous apprenons que le train démarre seulement à 14 h pour la Côte et arrive à minuit à *Gijón*. Une heure inacceptable pour nous. Nous nous dirigeons vers la gare des autobus au nord de la ville. À notre arrivée, un policier nous informe qu'elle est fermée pour rénovation. Il faut se rendre à la Gare du Sud, à l'autre extrémité de la ville. Rendus là, nous sortons du métro juste à temps pour acheter notre billet et monter dans l'autobus. Le dernier siège nous est assigné, derrière deux jeunes amoureux qui vont se becqueter et se caresser durant tout le parcours, étendus presque sur nos genoux, ayant abaissé leur fauteuil au maximum. Ils

sont si près que nous pourrions mettre la main à la pâte. Le pèlerin ne choisit pas son décor, il prend celui que le ciel lui envoie.

Vers 13 h, nous entrons dans *Burgos* pour faire l'échange de passagers et prendre un dîner rapide. Et vers 17 h 30, notre transporteur entre enfin dans la gare de *Gijón*, la fin de son trajet. À la recherche d'un moyen de nous rendre à *Ribadesella*, nous nous heurtons d'abord à des portes closes. Puis, à 18 h, nous apprenons que le train passe en soirée seulement, alors nous devons nous résigner à monter dans l'autobus régional qui s'arrête dans tous les petits villages. C'est quand même mieux qu'à pied. À 19 h 30, nous arrivons finalement à deux pas de l'auberge juvénile *Roberto Frasinelli*.

Nous avons choisi *Ribadesella* comme point de départ de notre chemin pour diverses raisons. Cette petite ville, située sur le bord de la mer, met à la disposition des pèlerins le premier gîte de la province des Asturies. Construit juste à côté de la plage et de la très belle promenade qui longe la mer, cet ancien hôtel occupe un site exceptionnel au milieu de la baie sablonneuse. Nous y avons été très bien accueillis, l'an dernier, et nous voulions commencer ce chemin par un beau souvenir.

Au moment de notre arrivée, un seul autre pèlerin occupe un lit dans ce grand gîte de quarante places. L'hospitalière nous indique l'endroit où déposer nos bottes et vient nous montrer notre emplacement. Nous serons donc trois dans cette grande chambre de quatre lits. Nous faisons rapidement connaissance avec Joël, un pèlerin français qui habite à quelques kilomètres de la frontière belge. Dès 20 h, nous nous dirigeons vers le restaurant pour partager un repas, mais surtout des souvenirs, car Joël arrive de Bayonne, en plus d'avoir parcouru, comme nous, les années précédentes, les chemins d'Arles et de Puy-en-Velay.

Ceux qui ont déjà fait un chemin de Compostelle savent à quel point ces rencontres entre pèlerins sont importantes. Après avoir marché toute une journée, souvent seul, le pèlerin solitaire espère trouver au gîte la personne avec qui il va pouvoir partager ses impressions de la journée. Ce n'est pas toujours facile. Plusieurs marchent seuls, mais retrouvent un groupe en soirée. D'autres préfèrent maintenir leur solitude et se tiennent volontiers à l'écart. Mais à la fin du chemin, tous vous le diront : ce qui les a le plus marqués, ce sont les belles rencontres qu'ils ont faites, souvent spontanées, qui laissent toujours d'agréables impressions. La fraternité que l'on découvre sur ces chemins donne une qualité de vie, une chaleur humaine, que l'on retrouve rarement dans notre quotidien.

Ce soir, dans ce petit bar qui s'ouvre sur la mer, nous prolongeons notre conversation jusqu'à 22 h 30, heure limite pour retourner au gîte. Joël avait marché le plus souvent seul depuis Bayonne. Il ne faisait aucun doute qu'il était heureux de rencontrer des pèlerins avec qui il pouvait enfin échanger des anecdotes. Sans ostentation, en toute bonhomie, il nous a raconté ces

chemins. Les lieux nous étaient familiers. Chacun ajoutait son souvenir, partageait les moments heureux. S'il existe un constat à la suite de ces rencontres, c'est bien le suivant : les moments désagréables quittent rapidement notre mémoire pour laisser toute la place aux souvenirs qui réchauffent encore le cœur.

De retour au gîte, notre chemin pouvait commencer. Nous étions remplis d'énergie, même si le voyage en autobus ne nous avait pas réjouis démesurément. Cet échange cordial rechargeait nos batteries pour les prochains jours. Nous avons convenu de nous lever tôt, le lendemain, pour partir du bon pied.

Au lever, ce matin, le soleil tente de percer les nuages. Nous nous arrêtons pour le petit-déjeuner au bar où nous avons soupé hier soir. Quelques touristes sont déjà attablés, mais la majorité des Espagnols ne se lèvent pas avant 8 h. Nous avalons rapidement nos tartines, reprenons le sac pour profiter de la fraîcheur du matin.

Notre guide mentionne que nous devons suivre la longue promenade qui longe la mer, et avant la pointe rocheuse, tourner à gauche pour traverser le quartier résidentiel. Avec le soleil qui monte lentement à l'est et irradie la façade des luxueux petits hôtels, nous avançons dans un décor de lumière.

Les Espagnols ont eu le souci de bien protéger le front de mer. Dans les principales villes que nous avons traversées sur le Chemin côtier, les promenades sur le bord de l'eau étaient aménagées avec soin, respectueux de cet espace privilégié qu'offre une baie ouverte sur la mer. Les villes de *San Sebastian*, *Laredo*, *Santader*, *Santoña*, *Portugalete* et combien d'autres laissent de belles images dans notre mémoire. Grâce à la proximité avec l'océan Atlantique et aux petits villages de pêcheurs adossés aux falaises, le chemin côtier nous présente des paysages uniques, bien différents des autres chemins.

Ce matin, je laisse partir devant moi Roger et Joël, préférant m'attarder à contempler le paysage. La brise qui vient de la mer et le soleil qui se lève donnent le goût de profiter de cette belle matinée. Les premiers rayons qui éveillent la baie peignent d'une couleur rosée tous les objets qu'ils touchent.

À ma droite, sur le promontoire, une petite chapelle toute blanche brille dans la lumière. À ses pieds, en flanc de colline, un troupeau de moutons broute dans l'herbe humide et verdoyante du matin. La ville, encore endormie, s'éveille lentement, alors que, loin derrière, les *Picos d'Europa*, ces très hautes montagnes aux neiges éternelles, sont encore emmitouflés dans le brouillard. Sur la longue et large promenade, qui s'étire d'un promontoire à l'autre, en forme de demi-lune, le long de la mer, les mouettes célèbrent l'arrivée du nouveau jour. Tout au bout, sur un rocher qui s'avance vers la mer, dorment les vestiges d'une

ancienne forteresse des Templiers. Ces chevaliers se donnaient la mission de protéger les pèlerins. Ils construisaient leurs châteaux forts en des lieux stratégiques pour veiller sur ceux qui empruntaient les chemins des longs pèlerinages. Aujourd'hui, les bâtiments ont disparu, seuls demeurent quelques murs de pierre. Accablés par la puissance des vents, inclinés vers le sol comme des moines en prières, de grands hêtres veillent sur les ruines couvertes de ronces.

Au moment où je quitte la mer et m'enfonce dans le quartier résidentiel, le silence règne encore. Seuls quelques chiens me saluent au passage. En délaissant les dernières maisons, une petite route grimpe rapidement pour s'élever sur le promontoire qui domine la mer. Sur une colline, à notre gauche, un mur d'enceinte entoure le grand monastère de *San Esteban de Leces*. Ce dernier est encore habité. On y trouve entre autres un gîte pour pèlerins, une église et un collège pour garçons, abandonné depuis à peine quelques années.

Ces monastères jalonnaient jadis toute la côte à l'époque de la piraterie. Les moines soldats qui construisaient ces forteresses cherchaient essentiellement à protéger la population. Quand le danger venu de la mer se faisait pressant, des milliers de personnes pouvaient y trouver refuge. C'est bien connu, les pirates mettaient le pied à terre pour trouver de la nourriture, se reposer de leur séjour en mer et capturer des filles qu'ils amenaient sur leur bateau, quitte à les jeter par-dessus bord après usage. Cette époque ne faisait pas dans la dentelle.

Malheureusement, ces oasis fortifiées sont disparues dans la majorité des cas. Les paysans ont pris les pierres pour construire leur maison, bon nombre de ces monastères étant abandonnés après le départ des religieux. Souvent, on peut apercevoir des restes de fortifications, mais dans la plupart des cas, les arbustes et les ronces recouvrent les fondations et camouflent toutes les traces du passé. Seuls les emplacements sont indiqués dans les livres d'histoire.

Pour le reste de la journée, le sentier suit le bord de la mer, alors qu'à notre gauche, les hautes montagnes, *los Picos d'Europa*, ne quittent jamais notre regard. En pleine campagne, nous apercevons pour la première fois les « *horreos* » typiquement asturiens, de vastes greniers, posés sur des pierres verticales et triangulaires. Ils sont différents de ceux que les pèlerins du *Camino Francés* découvrent en Galice, par leur forme en quadrilatère, leur dimension plus vaste et leur structure qui demeure identique à travers toute la province des Asturies. Ces bâtiments que l'on retrouve à proximité de chaque habitation font vraiment partie du paysage rural de cette région de l'Espagne.

Ces greniers qui devaient tenir à distance les rongeurs, une plaie au Moyen Âge, sont essaimés dans d'autres parties de l'Europe, notamment dans les pays du centre comme la Roumanie et la Bulgarie, mais également au Portugal et en Scandinavie. En Galice, ils étaient construits en pierre et ressemblaient souvent

à de petites chapelles. Au cœur de l'Europe, certains sont même construits en osier tressé, alors qu'ici, dans les Asturies, leur construction est faite entièrement en bois. Il faut dire que ce matériau ne manque pas dans la région. Les forêts recouvrent la majorité des montagnes, spécialement celles de moins de 2 000 mètres d'altitude.

Avant d'entreprendre la montée, à travers champs, vers une colline qui donne une excellente vue sur la région, Joël nous quitte. Désireux de suivre le sentier qui longe la mer, après de chaudes accolades, il nous fait ses adieux. Nous ne nous reverrons sans doute plus, car il est un excellent marcheur, aguerri par les 500 km qu'il vient de parcourir. Une heure plus tard, assis sur le bord du sentier pour faire une pause, nous voyons arriver Joël derrière nous. Que s'est-il passé? Le sentier sur le bord de la mer débouchait sur un marécage infranchissable. Il avait dû revenir sur ses pas. Le hasard du chemin! Nous nous saluons une dernière fois, pour de bon, cette fois.

Sur la côte, les plages de sable alternent avec les falaises rocheuses. Deux petits villages, *Vega* et *Berbés*, ont fait leur nid dans une anse, protégée du vent, à quelques kilomètres l'un de l'autre. Le pèlerin accède à chacun d'eux par des escaliers rustiques qui descendent sur la rue principale donnant accès à un port où dorment quelques bateaux de pêcheurs. Les habitations, légèrement rénovées pour s'adapter à l'ère moderne, conservent leur aspect pittoresque venu du Moyen Âge.

Puis, juste avant d'arriver à la pointe rocheuse nommée *La Isla*, une presqu'île séparée du continent par une rivière en été, mais un torrent au printemps, nous longeons deux grandes plages, *Arsenal de Moris* et *Playa de La Espana*. Le sable fin attire sûrement les touristes durant la saison chaude, car de vastes terrains de camping sont aménagés à proximité. Lors de notre passage, en 2008, l'endroit est désert; un troupeau de moutons se charge de la tonte du gazon autour des bâtiments.

L'an dernier, un peu plus tôt dans la saison, nous avons parcouru cette portion du chemin en compagnie de Marion, une jeune architecte de Brême, en Allemagne, que nous avons rencontrée au gîte de *San Vicente de la Barquera*. Elle nous avait quittés à l'entrée du pont sur la rivière, elle poursuivait son chemin jusqu'au gîte de *Sebrayo*. Cette année, nous franchissons la rivière, accompagnés seulement de nos souvenirs.

L'entrée dans le village de *La Isla* rappelle de bons moments : l'accueil des gens, une hospitalière sympathique et une rencontre mémorable en soirée avec des cyclistes venus de Hollande et de Pologne.

Comme il est à peine 13 h à notre arrivée, nous nous arrêtons au bar pour prendre une bouchée. La dame se souvient encore de notre passage, l'an

dernier. À la sortie, nous voyons arriver derrière nous un jeune homme chargé d'un gros sac. Il nous apprend qu'il est Belge, qu'il a parcouru le chemin de Puy-en-Velay à *Santiago*. Parti en février, il a marché tous les jours depuis son départ. Il compte rentrer chez lui à la fin de l'été, en parcourant le *Camino del Norte* à rebours. Au cours de l'après-midi, il nous en apprendra davantage sur les anecdotes vécues durant son long parcours. Pour l'instant, nous nous dirigeons tous les trois vers la maison d'*Angelita*. Comme à l'accoutumée, la vieille dame nous attend devant sa porte avec le sourire. Elle voit venir les pèlerins de loin, nous dit-elle. Après l'inscription, nous marchons derrière elle pour atteindre le gîte, 200 m plus loin. Toujours aussi bien tenue, grâce aux bons soins de cette amie des pèlerins, cette ancienne école primaire, bâtie à proximité de la plage, nous accueille fort bien.

Cependant, en femme d'expérience, *Angelita* garde les clés dans son tablier. Pour sortir ou entrer dans le gîte, si nous devons quitter les lieux, elle nous indique comment procéder pour passer par une fenêtre aménagée pour la circonstance. Un truc qu'elle nous avait expliqué l'an dernier, et nous nous empressons de lui montrer nos connaissances. Elle semble bien contente que nous ayons apprécié notre séjour et nous la remercions pour tout ce qu'elle fait pour les pèlerins. Elle dit commencer à se sentir fatiguée, d'autant plus que la reconnaissance de ses services est rarement soulignée. Nous nous quittons dans les meilleurs termes.

Comme c'est le cas depuis plusieurs jours, aux dires du jeune Belge, la pluie s'installe, nous obligeant à demeurer au gîte, un œil sur notre lessive qui ne sèche pas. Vers 16 h arrive une pèlerine en piteux état. Cette dame polonaise vient à peine de commencer son pèlerinage, mais après trois jours, elle songe déjà à y mettre fin. Comme elle parle un peu anglais, je l'aide à trouver un moyen de transport pour repartir pour la Pologne, le lendemain. Nous la verrons peu, car elle gardera le lit jusqu'à notre départ. Au moment de partir au restaurant, un couple d'Australiens entre dans le gîte, complètement au bout de leurs forces, nous disent-ils. Durant le souper, un orage très violent éclate soudainement : vents forts et pluie diluvienne. La propriétaire nous explique que la situation géographique du village, sa proximité avec les contreforts de *los Picos d'Europa*, est propice à ce genre d'événement. Les gens de la place y sont habitués, par contre, pour les pèlerins ou les touristes de passage, un tel déferlement de la nature fait souvent craindre le pire. Quand la pluie cesse, nous retournons au gîte où les autres pèlerins sont déjà au lit. Avec la petite lampe de poche, nous nous installons pour la nuit sans faire de bruit.

Au matin, le jeune belge et le cycliste partent dès 6 h. De mon côté, déjà éveillé, j'attends que Roger se lève avant de ranger mes effets. La nuit sous la pluie a sans doute été bénéfique, dépassé 8 h, je dois me résigner à le réveiller, si nous voulons parcourir une bonne distance, aujourd'hui. Après un bref petit-déjeuner au gîte, nous nous mettons en route une heure plus tard.

En quittant *La Isla*, nous savons que nous nous éloignons du bord de la mer pour deux jours. Pour une raison inconnue, le sentier fait un long crochet à travers les terres. Jusqu'à *Villaviciosa*, le marcheur traverse une région rurale, bien différente de celle des jours précédents, car le sentier vallonne entre de petites collines où les vergers en fleurs égayent le paysage. Nous sommes au pays des pommes et du cidre. Les vergers occupent rarement de larges étendues, par contre, chaque petite ferme possède le sien et des cidreries installées en coopérative affichent leur identité à chaque carrefour routier. La ville principale, *Villaviciosa* (ville vicieuse), a peut-être tiré son nom de la mauvaise réputation que l'on attribuait jadis à la région.

Mais tout d'abord, à quelques kilomètres de la mer, nous traversons *Colunga*, le chef-lieu administratif. Malgré le temps gris et le ciel couvert qui prévalent encore, nous sommes étonnés d'apercevoir autant de maisons aux couleurs très vives. Les belles grandes maisons asturiennes sont peintes en bleu foncé, rouge vin et mauve. Des teintes qui surprennent au premier regard. Il faudra s'y faire, car dans les Asturies, la coutume veut que les maisons soient éclatantes de couleur, peut-être pour compenser le ciel gris qui couvre la côte toute la saison hivernale. Nous nous arrêtons pour le premier café de la journée et achetons un sandwich à manger sur le bord de la route, plus tard.

À la sortie de la ville, sur une colline, un ancien monastère a connu bien des transformations. La chapelle dont la structure extérieure a survécu au changement, s'est transformée, à l'intérieur, en un lieu d'accueil fort différent : une grande salle à manger au rez-de-chaussée et des chambres d'un *hostal*, au premier étage. Ce qui étonne : l'édifice a conservé sa façade d'église et son clocher. Difficile de dire si les deux cloches bien en vue sonnent régulièrement pour appeler les fidèles à la messe dominicale. Les autres édifices, en pierres des champs, ont maintenu leur cachet antique, même utilisés comme bâtiments de ferme.

À quelques kilomètres de là, le village de *Pernús*, cité dans les livres d'histoire, a perdu de sa notoriété. Complètement abandonné, il n'accueille maintenant que vaches et moutons. Quelques fondations en pierre des champs témoignent encore de son passé glorieux. Les guerres, les épidémies et l'usure du temps ont profondément modifié le paysage des pèlerins au cours des années. Il ne faut pas l'oublier, nous cheminons sur des sentiers qui ont des milliers d'années d'existence. Ce qui fait l'originalité de ce chemin.

Le village de *Priesca* a connu un meilleur sort. Sa magnifique petite église demeure l'un des temples préromantiques les plus connus et les plus visités de la province des Asturies. Construite en 921, à l'époque du roi *Alfonso III*, elle est considérée comme un modèle de ces petits sanctuaires ruraux parsemés à travers le pays. Les gens du village en prennent un soin jaloux et la décoration

intérieure fait foi de leur intérêt pour leur église. Comme bien des édifices religieux, elle a subi des dégâts lors de la guerre civile de 1936-39. Mais il faut être connaisseur pour retracer les marques de détérioration.

À notre arrivée devant le portique, la porte entrebâillée nous paraît une invitation à y entrer. Une dame y fait l'entretien, à l'intérieur. Généralement, l'édifice n'ouvre ses portes que pour les moments de culte. D'abord intimidée par notre présence, la dame, en apercevant nos gros sacs, nous fait signe de nous approcher pour examiner les décorations à notre guise. Comme en Estrémadure, les statues, richement habillées, portent des vêtements en tissu, confectionnés avec minutie. Nous remercions la dame et quittons les lieux sans nous attarder davantage.

Peu après nous arrivons devant l'*albergue* de *Sebrayo* où Marion a dormi l'an dernier. L'endroit est presque désert. Deux maisons de ferme encadrent la vieille école primaire, ouverte maintenant aux pèlerins. Pour coucher ici, il aura fallu apporter souper et déjeuner depuis la ville de *Colunga*. Tout un contrat pour de vieux pèlerins qui aiment bien prendre l'apéritif et accompagner le repas d'une bonne bouteille de rouge.

À deux pas de l'école, l'intersection qui sépare les deux chemins, le *Camino Primitivo* et le *Camino de la Costa*, est clairement indiquée : le premier va vers *Oviedo*, et l'autre vers *Gijón*. Cependant, désireux de trouver un endroit agréable pour souper et dormir, nous poursuivons notre route vers *Villaviciosa*, sachant qu'il sera possible, à la sortie de cette ville, de prendre la direction de la côte. Nous continuons avec confiance, espérant trouver une chambre à l'*Hostal Sol*, comme l'an dernier.

En entrant dans la ville, nous apercevons deux pèlerines, Arlette et Thérèse, qui viennent de la Bretagne. Atablées devant un bar, elles prennent un café, leur gros sac à côté d'elles. Depuis notre départ, nos pas se croisent tous les jours. Voulant en savoir davantage sur leur chemin, nous nous assoyons un instant à leur table.

Parties de Bretagne à la mi-avril, elles suivent les mêmes étapes que nous, ou à peu près. Elles parcourent le chemin au complet, mais le soir, le mari d'Henriette, qui les a suivies toute la journée avec son motorisé, les attend dans un camping qu'elles ont choisi, la veille. Ces deux dames de notre âge font preuve d'un courage et d'une détermination qui suscite notre admiration. Ni le vent, ni la pluie ne les arrêtent. À chacune de nos rencontres, leur figure rayonnante et la joie qui les anime sont un véritable stimulant.

Ces informations partagées, nous filons sans arrêt vers la *Calle del Sol*, pour nous trouver un toit. À la réception, la jeune fille vient nous montrer une chambre, la même que l'an dernier, sans que nous lui en fassions la demande. Il

faut dire que la fenêtre de cette chambre ouvre sur un balcon donnant sur une cour intérieure, exposée au soleil, en après-midi. Il s'agit peut-être de la chambre préférée des pèlerins. Au moins une amélioration : la lumière du plafonnier qui ne fonctionnait pas l'an dernier a été réparée. Excellent présage!

La ville de *Villaviciosa* est célèbre pour ses cidreries, connues à travers toute l'Europe. C'est ici que se fabrique et se commercialise le cidre mousseux qui fait aujourd'hui la réputation de la ville. Ici, et dans l'ensemble de la province des Asturies, il existe une façon particulière de boire le cidre, ce que les Espagnols appellent « *echar un culín* » (laisser tomber une coulisse).

La tradition veut que le client achète une bouteille complète, pour que le barman verse le liquide dans un grand verre selon une coutume qui remonte au Moyen Âge. Pour remplir le verre, la personne lève la bouteille le plus haut possible avec sa main droite et laisse tomber le liquide dans le verre, tenu dans la main gauche, le plus bas possible, pour que, dans sa chute, le cidre puisse s'oxygéner au maximum. Le client boit son verre (le contenu de la moitié de la bouteille) d'une seule traite. Chaque bouteille permet ainsi de prendre deux *culín*.

Dans certains bars, dit populaires, le barman se préoccupe rarement du seau et le cidre coule volontiers sur le plancher, transformant ce dernier en une véritable patinoire. Ce qui explique qu'après cinq ou six *culín*, certains buveurs impénitents, sans le vouloir, donnent un spectacle absolument hilarant. Durant le souper, ce que nous avons pu observer tenait de l'exploit. La dame qui servait au bar, grande et athlétique, maîtrisait parfaitement la technique. Malgré les nombreux *culín* exécutés durant la soirée, elle n'a jamais renversé une seule goutte. Chapeau à cette championne!

Après une bonne nuit de sommeil, un petit-déjeuner pris au bar de *l'hostal*, nous quittons la ville sous un léger brouillard. Nous longeons d'abord quelques usines de transformation du cidre avant d'arriver à une petite *ermita*. Devant celle-ci, une série de flèches peintes de couleurs vives indiquent la direction à prendre pour les deux chemins, *Gijón* à droite, *Oviedo* à gauche. À 100 m de la chapelle, un vieux pont romain, couvert de lierre, rappelle que nous sommes à un carrefour de routes, très ancien. Nous empruntons alors un sentier bien paisible au moment où le ciel se dégage.

Aujourd'hui, nous marchons sur un sentier qui a double emploi. Pour nous, il permet de rejoindre la côte et de poursuivre sur le *Camino de la Costa*. Pour les gens de la région, le balisage, à sens inverse, sert davantage aux pèlerins qui partent de *Gijón* et désirent se rendre au célèbre sanctuaire de *Covadonga*, construit sur les flancs de *los Picos d'Europa*. À chaque carrefour, nous devons vérifier notre trajet pour ne pas être trompés par le fléchage à rebours. Ceci est d'autant plus important qu'une distance de vingt-neuf kilomètres à franchir,

aujourd'hui, nous oblige à ménager nos énergies. Heureusement, la journée s'annonce ensoleillée et nous découvrons constamment de nouveaux paysages.

Durant les cinq premiers kilomètres, nous avançons sur le plat à proximité d'une rivière, *el rio Linares*, que nous avons traversée en sortant de *Villaviciosa*. Puis, à la sortie du village de *Grases*, la montagne apparaît devant nous. Impossible de la contourner, cette petite chaîne de montagnes s'étend sur une cinquantaine de kilomètres du sud vers le nord. En examinant le relief sur une carte, les monts *Niévarés* semblent tout simplement le prolongement de *los Picos d'Europa* en direction de la mer. Dès les premières élévations, nous nous armons de courage, car on doit monter 420 m en moins de cinq kilomètres, c'est donc dire une inclination assez prononcée.

À mi-pente, *San Pedro de Ambas*, une petite agglomération de quelques habitations seulement, construites sur un palier, en flanc de montagne, offre un panorama magnifique sur la vallée, en bas. Puis, le chemin poursuit au milieu d'une forêt, invitant plutôt le marcheur à retourner le regard vers lui-même. Au sommet, quelques édifices touristiques, construits à proximité d'un calvaire, portent le nom de *Alto de la Cruz*. À deux pas de la croix, un petit observatoire nous fait découvrir l'autre versant de la montagne. Par temps clair, nous dit une petite affiche, il est possible de voir la mer. En plein midi, les vapeurs marines limitent notre vue. L'océan, ce sera pour un autre jour.

En descendant, je croise à plusieurs reprises des marcheurs venus emplir leurs poumons de l'air pur de la montagne. Dans la vallée, le village de *Grases de Abajo* s'est établi autour de son église et forme un noyau compact d'habitations au milieu de la verdure de la plaine. À sa gauche, l'autoroute E-70 s'engouffre dans un tunnel qui se glisse sous la montagne. Comme la faim se fait sentir, je m'informe auprès d'un marcheur. Le bar *El Pepito* est bien ouvert, me dit-il, et il s'empresse de me le montrer, au carrefour du second village, *Peón*, un peu plus loin.

Lorsque nous arrivons devant le bar, les deux pèlerines, originaires de la Bretagne, Thérèse et Arlette, terminent leur repas. Nous échangeons quelques informations pendant que le propriétaire nous prépare une petite assiette. Assis sur la terrasse, nous en profitons pour admirer l'église et la mairie, en face de nous, sur la place principale. En ce dimanche après-midi ensoleillé, les gens circulent lentement sur la rue principale, pendant que d'autres font la causette dans un petit parc, à notre droite. La vie bien tranquille d'un petit village de campagne!

De retour sur le sentier, à moins d'un kilomètre de *Peón*, nous croisons le *Camino de La Llosa*, un chemin très ancien qui date du Moyen Âge. Autrefois, les pèlerins qui arrivaient par la mer, descendaient de bateau à *Gijón*, prenaient ce chemin en direction de *León* ou *Oviedo*. Ils passaient alors par *La Vega de*

Sariego, Pola de Siero, traversaient la *Sierra Cantabrica* à *Mieres* et rejoignaient le *Camino francés* à *León*. Des Espagnols nous ont affirmé que ce chemin demeure toujours bien balisé et que les auberges ne manquent pas. S'il faut se fier à l'*albergue* de *La Vega de Sariego*, où nous nous sommes arrêtés, l'an dernier, ce parcours ancien est fort bien entretenu.

À partir de ce carrefour, les responsables du chemin ont trouvé un sentier de terre qui permet de s'approcher de *Gijón* en passant par une petite agglomération, *El Curbiello*. Sur la colline à l'entrée du village, nous apercevons la mer, au loin.

Durant notre préparation du chemin, d'anciens pèlerins nous avaient présenté l'arrivée à *Gijón* comme une situation tout à fait infernale. Nous nous approchons donc de la grande ville avec crainte et appréhension. Pourtant, depuis ce matin, la beauté du chemin nous a plutôt ravis. Après vingt-cinq kilomètres de marche, d'un pas allègre, nous longeons le camping municipal de *Deva*, la mer bien en vue. Un parc boisé et bien aménagé nous permet de maintenir l'allégresse pour la traversée sinueuse de la banlieue résidentielle de *Somió*.

Puis nous empruntons une rue qui longe le vaste campus de *La Universidad Laboral de Gijón*. Jadis les vieux bâtiments formaient le plus grand monastère des Asturies. Situé sur le bord de l'eau, dans un décor magnifique, grâce aux boisés qui le séparent des autres habitations, ce site, aujourd'hui, accueille des milliers d'étudiants, certains d'y trouver le calme et la quiétude pour se pencher sur leurs livres d'études.

Enfin, une longue promenade sur le bord de la mer s'étire presque à l'infini à partir des premières grandes maisons jusqu'au port, à proximité de la *Plaza Mayor*, au cœur de la Cité. À maints endroits, le long de cette promenade bien aménagée avec tuiles ou ardoises, de petits monuments, des calvaires et même des façades de riches demeures rappellent plusieurs souvenirs de l'époque romaine ou celle plus récente du Moyen Âge. À n'en pas douter, cette ville est remplie d'histoire.

À 200 m du port, sur la *Plaza Marqués*, nous trouvons facilement l'*Hostal Manjón*, recommandé par notre guide. Pour 33 €, nous avons droit à une chambre convenable, propre et silencieuse. Après une douche et une courte sieste, nous jetons un coup d'œil autour de la *Place Marqués* à la recherche d'un restaurant, puis nous partons visiter la ville. Les points d'intérêt ne manquent pas. Une presqu'île, un promontoire rocheux, *el barrio Cimadevilla*, où s'élèvent les plus beaux hôtels et les résidences de luxe s'avancent dans la mer, ayant à sa droite, la très belle plage (*Playa de San Lorenzo*) et à sa gauche, le port de mer, déjà connu à l'époque romaine.

En s'éloignant de la mer, quelques édifices retiennent notre attention. Les thermes romaines, juste à côté de l'ancienne forteresse, dont on peut voir encore les ruines dans un petit parc, attirent les touristes. Le palais *Revillagigedo* qui accueillait jadis les rois de passage est devenu le Centre National des Arts. Le grand monastère *La colegiata de San Juan Bautista* occupe encore un quadrilatère à proximité de la cathédrale. Enfin, un parc où les massifs de fleurs et les arbres les plus variés abondent est consacré au sculpteur *Eduardo Chillida*, une célébrité dans les Asturies. En plus d'apporter un peu de verdure dans la ville, cet espace vert permet d'admirer plusieurs statues de l'artiste.

Finalement, vers 20 h 30, un peu las après nos vingt-neuf kilomètres de marche, nous nous assoyons dans un restaurant avant de regagner notre lit pour un repos bien mérité. Au lever, plusieurs petits bars ont ouvert leurs portes à la sortie de la ville. Nous pouvons donc prendre des forces avant de traverser la zone industrielle et regagner la campagne.

Il faut bien une heure, à pied, pour quitter le centre-ville, contourner les usines métallurgiques, monter sur la colline qui surplombe la ville et retrouver un sentier en terre battue. En ce matin ensoleillé, la tâche ne nous pèse pas. Il ne fait aucun doute que, pour le pèlerin qui aime la solitude des forêts de hêtres et les larges espaces de la campagne, cheminer à travers une ville n'a rien de très captivant, surtout une ville industrielle. Mais de là à parler de catastrophe, il y a une limite à se plaindre. Nous vivons dans une société moderne où les agglomérations urbaines occupent une place importante. Si nous voulons marcher « à la dure et pure », comme se plaisent à dire certains pèlerins, vaut mieux éviter de prendre le bus à la moindre contrariété. La patience est une vertu qui façonne l'âme du pèlerin d'une façon positive.

J'ignore où était passé le pèlerin qui nous avait déconseillé ce parcours, car une fois traversé le carrefour de l'autoroute E-70, un magnifique chemin s'ouvre devant nous. Cette route étroite était jadis empruntée par le cortège royal qui se rendait à la mer. De petits panneaux routiers sur lesquels sont inscrits les simples mots, *El Camin Real*, ne laissent aucun doute sur l'origine de ce chemin.

De tout temps, il a été emprunté par les pèlerins. Le fléchage le plus varié se retrouve sur des calvaires, sur les fondations des maisons et sur les murs de pierre. Le plus souvent, des assemblages de coquilles en forme de flèche ou encore une réplique d'une coquille plus grande que nature servent de décoration et confirment l'authenticité de son origine.

Le schéma du parcours d'aujourd'hui suit une courbe tout à fait simple : une lente montée jusqu'à 200 m, puis une descente en paliers qui servent d'assise à deux villages, *El Valle* et *Tamón*. Ce très beau chemin offre peu de distraction et permet au pèlerin de se replier sur lui-même.

Au point le plus élevé, le *Monte Areo* contient les vestiges des premiers habitants de la région. Des fouilles récentes ont pu localiser une trentaine de dolmens de la période néolithique. Dans cette zone, on retrouve le plus grand nombre de constructions funéraires de tout le nord de la péninsule ibérique, des aménagements qui datent de l'Âge de la Pierre. Le long du chemin, de petits sentiers à travers l'herbe haute permettent d'en observer quelques-uns. Avant d'entreprendre la descente, un ensemble de dolmens, qui porte le nom générique de *Dolmen de San Pedro*, juste à côté de notre chemin, laisse deviner qu'il y avait là un emplacement sacré pour un très grand cimetière.

Au premier palier, une agglomération d'une dizaine de maisons, légèrement dispersées, porte le nom d'*El Valle*. Au centre, une petite chapelle, *la iglesia de Santa Eulalia*, était connue dès le X^e siècle, alors que, 100 m plus loin, une église en bois, beaucoup plus grande, possède toutes les ressemblances avec une grange que l'on aurait transformée en édifice religieux à la dernière minute. Cette vallée manifeste un attachement prononcé envers la royauté, car les écussons du Prince des Asturies s'affichent sur la majorité des panneaux routiers. *El valle de Carreño*, c'est ainsi qu'elle s'appelle, est une région très fleurie. Non seulement devant les maisons, mais aussi au carrefour des routes, on peut admirer d'immenses massifs de fleurs. Comme nous sommes au printemps, nous profitons à plein de cette floraison.

Le beau chemin fleuri prend fin à *Tamón*. À l'entrée du village, nous faisons un arrêt devant le presbytère. Deux immenses palmiers jettent de l'ombre sur un petit banc de pierre, en face d'un massif de fleurs. L'endroit idéal pour faire une pause et prendre une collation. Mais à la sortie du village, la situation se détériore complètement.

À notre droite, de l'autre côté de la route, une immense bâtisse, construite sur 800 m de long, abrite une usine en pleine activité. Au XIX^e siècle, la sidérurgie était la principale industrie de la province des Asturies. La compagnie *Ensidesa* parsemait l'ensemble de ses usines entre *Gijón* et *Avilés*. Au cours de l'année 2002, le *Consortium Arcelor*, le deuxième plus grand groupe sidérurgique du monde, a racheté les installations et continue de développer cette industrie dans les vieilles installations.

Trois kilomètres plus loin, nous entrons dans *Trasona*, le dortoir des ouvriers d'*Arcelor*. En 1950, cette ville, construite en pleine campagne par la compagnie *Ensidesa*, a été planifiée pour servir de résidences aux employés de la compagnie. Le résultat a donné une petite agglomération propre, avec des rues bien droites, rectangulaires, aménagées comme un damier. Une ville artificielle qui contraste nettement avec les pittoresques villages rencontrés jusque-là. Un bel exemple d'urbanisme à ne pas reproduire, nous a dit la dame au bar en nous remettant notre *bocadillo*.

Pour les quatre derniers kilomètres, nous pouvons avancer les yeux fermés. Un large trottoir peint en rouge, parallèle à la route départementale, la AS-19, nous amène directement au centre-ville d'*Avilés*. Dès les premiers pas sur ce fameux trottoir, une douce pluie commence à tomber, ajoutant une note de morosité à notre entrée dans la ville. La grande avenue *Marqués de Suances* nous conduit directement à la *Plaza de los Oficios*. Et juste au fond de la place, un ancien collège a aménagé une partie de son rez-de-chaussée en *albergue de Peregrinos*.

Nous frappons à la porte. Une pèlerine vient nous ouvrir. La dame porte une tuque noire, s'exprime en allemand, nous invite à nous installer. Nous échangeons quelques informations avec elle avant qu'elle nous quitte pour aller voir un médecin. Simple consultation, nous dit-elle, mais son teint blême exprime le contraire. Dans le gîte, quelques pèlerins sont déjà installés. Je fais la connaissance d'un pèlerin de la Suisse allemande qui affirme parler français. Après lui avoir dit quelques phrases dans cette langue, il me répond : « Non, non, ne me parlez pas en anglais. » À cause de ces quelques efforts infructueux pour se comprendre, j'en conclus qu'il ne parle ni le français ni l'anglais.

Au cours de l'après-midi, la pluie se fait plus abondante. Nous devons accélérer le pas pour nous rendre au bar le plus près pour l'apéritif de fin de journée. De retour au gîte, nous échangeons quelques mots en anglais avec *Maria*, une dame polonaise qui a commencé son pèlerinage à *Santander* et nous saluons le retour de *Karina*, la dame allemande à la tuque noire, qui revient pour chercher son sac. Compte tenu de son état de santé, le médecin lui a conseillé d'aller coucher dans une chambre d'hôtel. Nous la reverrons sur les sentiers. Quant au pèlerin de la Suisse allemande, dorénavant, nous nous contentons de lever la main.

Avec l'arrivée de quelques cyclistes bien détrempés, l'humidité a envahi le gîte, nous désespérons de faire sécher notre linge. Comme la pluie ne cesse toujours pas, nous allons prendre une bouchée au bar le plus près. Durant le repas, le jeune homme qui nous apporte l'assiette est tout heureux d'apprendre que je viens du Canada. L'an dernier, il a rendu visite à un ami à Toronto. En nous écoutant parler en français, il ajoute : « *Qwibec, le french side of Canada.* »

Après le souper, sous la pluie, nous regagnons notre matelas pour la nuit. Dans ce grand gîte de soixante places, nous sommes finalement que six pèlerins. Certains sont venus et sont repartis après la douche. Avant d'entrer dans le sac de couchage, j'aperçois une barre électrique chauffante, dans un coin. Je l'installe entre nos deux pieds de lit. Elle fonctionne. Nous aurons du linge sec, demain, au lever.

Dès 6 h 30, des bruits de sac nous réveillent. Le pèlerin suisse et la dame polonaise sont à l'ouvrage. Nous leur souhaitons un « *buen Camino* » et nous préparons le nôtre en toute tranquillité.

Ce matin encore, il faut mettre du temps pour sortir de la ville. Mais heureusement, nous gardons la ligne droite. La grande avenue *Alemania* débouche sur une rue secondaire qui nous amène directement dans la campagne. Cette fois, nous savons que nous quittons les usines définitivement. Finalement, le passage à travers la zone industrielle se fait sans trop de problèmes. La pluie a cessé. Nous retrouvons le soleil, les troupeaux de vaches et les bonnes odeurs de la vie rurale espagnole.

Aujourd'hui, notre chemin ne connaît aucun plat significatif. Nous avançons continuellement sur des pentes, ascendantes ou descendantes. Dès la sortie de la ville, une montée grimpe vers une croix et un *mirador*, petite esplanade qui donne une belle vue sur la ville d'*Avilés*, sur le port et sur la côte d'est en ouest. Puis, le *camino* suit une piste qui descend vers la ville de *Salinas*.

À l'entrée de la ville, nous retrouvons *Maria*, la dame polonaise. Elle s'arrête avec nous pour un café à un petit bar. D'entrée de jeu, elle me confie qu'elle trouve les Espagnols vraiment « *sweet* ». Je lui réponds qu'elle a sans doute plus d'expérience que moi dans ce domaine, car même si j'aime bien ces gens, je ne suis jamais allé jusqu'à la dégustation. Bref, dès le début, nous apprécions la présence de *Maria*, une dame pleine d'entrain, qui essaie constamment de nous comprendre et de se faire comprendre, bien que son anglais ait des accents bien différents du nôtre.

À la sortie de *Salinas*, une petite route de terre monte vers *San Martin de Laspra*. La très vieille église du village, un ancien temple mozarabe, a été transformée selon le modèle préroman. Son clocher très particulier ressemble davantage à la tour d'une forteresse sur laquelle on aurait mis un chapeau en guise de toit, surmonté d'une croix. Sur la partie ouest de la côte, à quelques reprises, les historiens confirment qu'il y a eu une présence arabe, de courte durée, même si le cœur des montagnes n'est jamais tombé sous la juridiction des *Mores*.

Derrière l'église, un sentier descend en pente raide avant de remonter presque aussitôt vers le *Barrio de la Cruz*. Les quelques habitations, construites sur la falaise, sont regroupées sous le nom « quartier de la croix » autour d'un calvaire plus grand que nature, qui regarde la mer. À cet endroit, les nombreux récifs qui pointent à peine en dehors de l'eau laissent deviner que bien de bateaux sont venus s'y échouer au cours des siècles. La côte étant très rocailleuse, nous traversons alors une forêt d'eucalyptus où les conditions du terrain se prêtent mal à la construction d'habitations.

Dès que l'on s'éloigne de la mer, nous descendons vers *Ventaniella* où jadis un « *hospital* » accueillait les pèlerins malades. Aujourd'hui, il ne reste que la petite *ermita de los remedios*, un peu laissée à l'abandon, loin du village. De l'ancien gîte de pèlerins, il est difficile de retrouver des traces. Les quelques bâtiments de ferme du voisinage ont peut-être fait des emprunts aux anciens édifices ?

Dépassé le village, le balisage a partiellement disparu avec la construction de l'autoroute E-70 qui file tout droit à travers la région, parallèle à notre chemin. À plusieurs occasions, nous devons interroger notre livre guide qui ne nous donne pas toujours des réponses claires. *Maria* utilise un GPS sensé lui apporter des informations précises. À plus d'un endroit, son petit appareil demeure évasif sur la route à suivre. Chaque fois que nous apercevons de vieilles flèches jaunes, en partie effacées, nous sommes tous heureux de retrouver notre chemin.

Vers 13 h, nous entrons dans le village d'*El Castillo*. L'agglomération tient son nom d'un château que le roi *Fernando III* avait fait construire sur la colline qui domine la rivière *Nalón*, pour se protéger de l'invasion des Normands. De la forteresse, il ne reste qu'un mur, en partie détruit, à proximité de l'église. Pour la défense du territoire, cet endroit surélevé possédait tous les atouts : un rocher solide, une rivière pour s'alimenter en eau potable et une vue sur la région. Les premiers habitants du pays s'y étaient installés et les Romains y avaient construit un camp fortifié.

En Espagne, il est fréquent de rencontrer de telles situations. Les Romains, en brillants stratèges militaires, construisirent des « têtes de pont » qui donnèrent naissance à de grandes villes par la suite. Les cités de *Merida* et *Salamanca* sur la *Via de la Plata* (entre Séville et *Astorga*) en sont un bel exemple. D'abord, simple camp fortifié, l'emplacement donna naissance à une grande agglomération par la suite, la première sur le *rio Guadiana* (*Merida*), la seconde, sur le *rio Tormes* (*Salamanca*). Des villes importantes de l'Espagne qui ont vu le jour à partir de simples fortins.

Le village *El Castillo* a gardé peu de souvenirs de son passé militaire. Depuis la fondation de la ville de *Pravia*, plus au sud, le village a perdu de son importance et son développement économique s'est arrêté, il y a plus d'un siècle. Impossible d'y trouver un bar pour un café ou un sandwich. Même si la faim nous tenaille, il faut aller voir plus loin pour trouver à manger.

En descendant vers la rivière, une petite baie s'est formée, *la ria de San Esteban*, qui semble avoir enrichi davantage le petit village qui s'y loge. En se présentant devant le bar *El Refugio*, nous apprenons deux nouvelles : la première, la bonne, il est possible de manger au bar, mais la seconde nous coupe légèrement l'appétit. L'*hostal*, en face de nous, qui porte le nom prédestiné de *Camino Norte*, est fermé pour rénovation. C'est dans cet

établissement que nous avons prévu passer la nuit. Et il n'y a rien d'autre dans le village.

Cependant, il convient d'abord de reprendre des forces. La dame, fort gentille, nous prépare une assiette pour manger sur la terrasse, pendant que nous prenons une bière en réfléchissant sur la suite des événements. Selon notre guide, il n'y pas d'autres gîtes ou hôtels avant les prochains vingt kilomètres. Il est déjà plus de 13 h et nous venons de franchir le vingt-deuxième kilomètre de la journée. Notre situation ne s'annonce pas très rose.

Après avoir ingurgité notre assiette un peu de travers, nous reprenons le sac, espérant que saint Jacques vienne à notre secours. Peu après, nous traversons la rivière *Nalón* où nous pouvons apercevoir quelques piliers de l'ancien pont romain. Durant tout le Moyen Âge, la maîtrise de ce pont fut un enjeu important pour la défense du territoire. De nombreuses batailles eurent lieu pour sa possession. Aujourd'hui, il ne reste que des ruines. À quel moment devint-il inutilisable, difficile de le savoir. Les livres d'histoire donnent peu de renseignements sur ce pont, simplement, mentionnent-ils qu'il était une pièce clé dans la stratégie de la défense du pays.

De l'autre côté de la rivière, nous montons vers *Muros de Nalón*. Bien des livres racontent qu'un grand gîte pour les pèlerins, gardé par les moines soldats de l'Ordre de Saint-Jacques, pouvait accueillir ici des centaines de pèlerins. Cet après-midi, nous interrogeons quelques personnes âgées, assises dans un parc, qui nous répondent qu'il n'y a aucun gîte, aucun hôtel dans le secteur et qu'il faut poursuivre notre chemin.

À la sortie du village, notre guide indique de suivre une route de terre, utilisée par les camions qui transportent le gravier pour construire un échangeur sur l'autoroute E-70. Une telle situation ne nous sourit pas, mais nous ne voyons aucune alternative. Sur cette route, chaque fois qu'un énorme camion se présente, par-devant ou par-derrière, le marcheur doit quitter la route, descendre dans le fossé ou trouver un terrain sûr, car le lourd véhicule occupe tout l'espace. Après plus de deux kilomètres sur cette route ravinée par les roues des mastodontes, où l'eau et la glaise ont mixé un affreux mélange, nous arrivons à un passage étroit où les camions pivotent entre deux rochers. La route déjà malaisée s'est transformée en une mare gluante.

Roger s'aventure le premier sur le bas-côté pendant que nous surveillons l'arrivée des camions. Avec l'aide de son bâton qui lui sert d'appui, il passe sans problème en frôlant constamment le rocher. Un camion s'en vient. Je le laisse filer et je fais signe à *Maria* de s'engager, je vais surveiller l'arrière. Malheureusement pour elle, ses souliers à semelle plate n'ont aucune adhérence. De plus, comme elle n'a pas enlevé les embouts à ses bâtons, elle ne peut piquer dans la boue glissante pour se protéger. Ce que j'avais craint se

produit. Elle se met à glisser, glisser, glisser vers le centre de la mare, en réussissant à peine à garder son équilibre. La panique alors s'empare d'elle et elle se met à crier de peur.

Voyant le danger, je m'avance vers le lourd camion qui s'en vient et je réussis à l'arrêter. Roger fait de même de son côté. Nous lançons tous les deux à *Maria*, qui crie et pleure en même temps : « Ne bouge pas, *Maria*, tu vas tomber ». Tous les efforts qu'elle fait désespérément pour s'en sortir s'avèrent inutiles. La boue monte par-dessus ses genoux à la hauteur de son « short ». Pendant que Roger s'appuie sur la terre ferme et me tend son bâton que je prends dans ma main gauche, je m'avance dans la boue aux genoux et je tends mon bâton avec ma main droite à *Maria*. Avec un calme apparent, elle saisit le mien et nous la remorquons lentement hors de la mare.

Dès que nous avons retrouvé un terrain solide, loin de la boue, *Maria* laisse jaillir ses larmes bruyamment au point que l'on ne sait plus si elle pleure ou si elle laisse seulement sortir ses peurs. Puis revenue à elle-même, cette femme jusque-là très retenue, en bonne chrétienne, se jette dans nos bras, nous serre très fort contre elle, tremblante de tout son corps, et nous embrasse comme une païenne embrasserait de bons chrétiens. À notre tour, tous les deux, nous l'entourons de nos bras jusqu'à ce que cessent ses sanglots et nous l'aidons à essuyer ses larmes qui coulent encore sur ses joues

Le contremaître qui dirige des travaux de voirie a suivi le déroulement du haut d'un rocher. Dès que nous sommes en lieu sûr, il fait signe aux camions de reprendre la route et s'avance vers nous et nous indique de le suivre, dès que nos esprits se sont calmés. Il marche et converse avec nous jusqu'à une petite route, un kilomètre plus loin. Il s'offre même à venir nous reconduire au village le plus près. Avec toute la boue qui couvre nos jambes, il n'en est pas question. Nous nous assoyons plutôt dans l'herbe haute, gorgée d'eau de pluie, et commençons à nous nettoyer. En peu de temps, nous sommes devenus trempés comme si nous nous étions assis dans la rivière.

Au moment de reprendre la route, ce même contremaître arrive avec sa voiture, s'arrête à notre hauteur et refait son offre. Il insiste même. Mais nous voulons continuer à marcher. Alors, il nous indique que nous pouvons trouver un endroit pour dormir, soit dans un hôtel au village, soit dans une auberge sur une petite route qui va vers la mer. *El Pito* n'est pas véritablement un village, mais plutôt une agglomération de quelques maisons à un carrefour de trois chemins. Le seul hôtel qui s'affiche comme tel est fermé.

Nous essayons de convaincre *Maria* de venir avec nous à la petite auberge. Mais je crois qu'elle a vécu des émotions tellement intenses qu'elle préfère se retrouver seule pour reprendre ses esprits. Nous n'insistons pas. Nous nous

disons « au revoir », espérant faire route ensemble le lendemain, alors qu'elle nous quitte pour un couvent de religieuses à *Codillero*, cinq kilomètres plus loin.

Vingt minutes plus tard, nous arrivons devant une grande maison. Une plaque de cuivre indique : *Hôtel Aguilar*, une étoile. Je pousse la sonnette. Une dame bien habillée vient répondre, alors que notre condition vestimentaire est absolument pitoyable. Je lui explique notre situation. La dame nous fait signe de passer par l'arrière de la maison. Son mari nous attend là. Avec le boyau qui sert à arroser le jardin, nous nettoyons nos jambes, nos pieds pendant que le propriétaire s'occupe de nos bottes. La dame nous apporte des serviettes et nous entrons les pieds secs dans son établissement.

Après la douche, je me rends à son bureau pour l'inscription. Pour 15 € chacun, nous allons dormir dans des draps propres, dans un petit hôtel très bien tenu. Demain, nous aurons droit à un petit-déjeuner pour 3 €, mais ce soir, le couple doit s'absenter pour une sortie prévue, elle ne peut nous servir à souper. Dès 20 h 30, un bar sur le bord de la mer sert des repas. Elle nous remet des clés, car, pour l'instant, nous sommes les seuls clients de son établissement.

Comme prévu, après une légère sieste, nous reprenons la route vers le bar. Les informations de la dame étaient précises, nous apercevons le petit restaurant au premier regard. Une bonne bière et une bouteille de rouge, rien de mieux pour chasser les dures émotions de la journée.

Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil et un excellent petit-déjeuner, nous nous dirigeons vers *Cudillero*, une ville côtière, construite en amphithéâtre, dans la falaise qui observe la mer. Pendant que nous descendons les escaliers qui nous conduisent à la place principale, au bas de la ville, nous cherchons en vain le couvent où a dormi *Maria*. Une vieille dame à qui je demande où se trouve le collège des religieuses me répond par un vague signe de la main en direction de la partie Est de la ville. Nous n'en saurons pas davantage et nous ne reverrons jamais *Maria*.

Cordillero est une ville très pittoresque. Construite en demi-cercle dans une falaise qui la protège des vents froids du nord et des orages venus de l'ouest. Les maisons s'empilent les unes par-dessus les autres en flanc de falaise plutôt abrupte. Quelques rues horizontales traversent la ville, coupées par une seule montée verticale, hachurée de quelques paliers. La majorité des habitations sont desservies par des ruelles piétonnes.

Une longue tradition a su façonner cette ruche bourdonnante d'activités. Une route qui vient du côté est, le long de la mer, remonte sur la falaise, à l'ouest, comme un grand serpent endormi, dans une forêt d'eucalyptus. Le pèlerin arrive plutôt par le haut, à travers un parc qui surplombe la falaise et découvre d'un seul coup d'œil la beauté de la ville. Empruntant l'un des multiples escaliers, il

descend lentement les marches, attentif au paysage changeant qui se déroule sous ses yeux. La meilleure façon de découvrir la ville.

De la place centrale, en bas, notre regard embrasse toute la ville. Le port où sommeillent plusieurs embarcations de pêche est une oasis recherchée par les marins. Les eaux calmes de la baie, les contreforts qui protègent des vents, les nombreux restaurants et hôtels, tout concourt à rendre cette ville attrayante pour les gens de passage.

Autrefois, un important *hospital* accueillait de nombreux pèlerins venus par terre ou par mer. Sur la falaise, une chapelle du X^e siècle, dédiée à saint Jacques, témoigne du passage des visiteurs cheminant vers Compostelle, alors qu'à l'ouest de la ville, près de l'usine de transformation du poisson, les restes d'un monastère sont encore visibles.

Au bar *El Pino* sur la place centrale, les portes sont déjà ouvertes. Nous prenons un deuxième café pendant que la dame nous prépare un sandwich pour la route. En reprenant le sac, un policier, rencontré par hasard, nous conseille de prendre la route devant nous et de la suivre jusqu'à la N-632. Là, dit-il, nous allons retrouver le fléchage au carrefour. Puis, commence la longue montée pour atteindre le sommet de la falaise. Du côté ouest, la côte est découpée à la verticale, empêchant toute construction de route. Il est 10 h passée quand nous atteignons le village de *Villademar* et retrouvons les flèches jaunes et le nouveau tracé officiel du *Camino de la Costa*.

Nous entrons dans le village par un chemin ancien et étroit entre deux murs de pierre. Derrière l'un de ces murs, un grand cimetière où les tombeaux, juxtaposés les uns aux autres, alignés sur deux rangées parallèles, convergent vers l'église du village. Dans la province des Asturies, la richesse étalée dans les cimetières étonne chaque fois le visiteur. Ces larges tombeaux de plusieurs mètres de hauteur, fait de marbre, de pierre noire ou de granit, contiennent les restes d'une même famille depuis plusieurs siècles. Dans la plupart des cas, ces chambres mortuaires ont été reconstruites récemment pour y déposer les ossements de tous les ancêtres, regroupés sous un même toit. Même dans les agglomérations plus petites où l'opulence des maisons qui l'entourent n'est pas évidente, les ornements du cimetière étalent une richesse apparente. Et devant chaque emplacement, les bouquets de fleurs naturelles ou en plastique donnent un brin de beauté à ce champ funéraire.

Cet avant-midi, le ciel est couvert et un bon vent vient de la côte. Nous marchons à quelques kilomètres seulement de la mer. De petits villages ruraux se succèdent à tous les deux ou trois kilomètres. *San Juan* ne mérite pas un arrêt. L'hôtel *Lupa*, le long de la N-632, et l'église émergent à peine au-dessus des quelques maisons qui les entourent.

En descendant vers *Relayo*, nous croisons un jeune Allemand qui cherche son chemin, parcourant le sentier à rebours. Il désire se rendre à *Santander* pour y rencontrer des amis. Je lui raconte brièvement nos aventures d'hier et lui conseille de suivre la route nationale pour éviter les problèmes qui nous sont arrivés. Je ne suis pas certain de l'avoir convaincu, car il me montre sur une carte un tracé que nous ne connaissons pas. Je dis à Roger qu'il est jeune, plein d'énergie, il va sûrement se débrouiller. Nous nous quittons avec une bonne poignée de main.

Relayo s'est développé pour diverses raisons. Aménagé sur le bord d'une rivière, le village reçoit des visiteurs de l'autoroute qui s'enfonce dans un tunnel, creusé dans la montagne, à gauche, pas très loin. Des vacanciers fréquentent également l'endroit, lors de leur passage vers la plage sablonneuse de *Concha de Arredo*, à droite. Aucun doute que l'activité économique y soit plus intense. La preuve, l'hôtel *Mariño*, en face de la mairie, le long de la route nationale, a nettement meilleure figure que celui de *San Juan*.

L'autre village, *Mumayor*, au pied de la montagne *Mont-Mayor*, a perdu de sa mauvaise réputation. Un pèlerin français raconte, dans ses notes, écrites en 1726, lors de son chemin de Compostelle, qu'il vaut mieux passer par la montagne et éviter le village, car, à cette époque, les villageois se font un malin plaisir de rançonner les pauvres pèlerins. Quant à nous, nous traversons ce dernier, sans voir âme qui vive.

Nous arrivons tôt à *Soto de Luiña*, après une courte étape de dix-sept kilomètres. Un rayon de soleil nous accueille à l'entrée de la ville, le centre administratif de la région. L'église, nettement plus imposante que les précédentes, servait jadis de chapelle à un monastère qui acceptait des pèlerins. Aujourd'hui, ce dernier a été en partie démoli ou transformé en Maison de la Culture. L'auberge des pèlerins se trouve plutôt, 200 m plus loin, sur une colline, dans les locaux d'un ancien collège. Il suffit d'aller chercher la clé, à l'hôtel *Valle de Luiñas*, en face. Mais à notre arrivée, des pèlerins espagnols se sont déjà installés et nous ouvrent volontiers la porte. À l'intérieur, une grande salle contient une vingtaine de lits, rangés le long des murs, nous laissant amplement de place.

Les deux pèlerins arrivés avant nous ressemblent étrangement à l'image que je me fais de *Don Quichote* et de son fidèle compagnon, *Don Sancho*. Le premier est très grand, mince, porte une barbe abondante et parle avec un accent emphatique alors que l'autre, petit, costaud, roublard, piétine constamment autour de son maître. Il ne manque que l'épée, le casque de fer et la cotte de mailles. Nous avons en vain cherché à voir la Rossinante dans les écuries, tout autour. Effort inutile! Bref, malgré l'apparence, ces pèlerins avec qui nous avons échangé à plusieurs reprises se sont montré des compagnons de séjour fort agréables.

Après la douche et la lessive, au moment de sortir pour visiter la ville, nous croisons un couple de Français. La dame, en apercevant la salle, s'écrie : « Tu ne me feras pas dormir ici, non certain. » Et elle pivote immédiatement sur ses talons. Ils partent tous les deux vers l'hôtel, lui, portant un gros sac, elle, traînant une valise sur deux roues de bicyclette. Après une tournée dans la ville où nous avons cherché sans succès un bar avec l'internet, nous revenons vers l'église où la dame s'est affaissée sur un banc, à l'ombre, son drôle de chariot à ses côtés. L'homme, toujours avec le gros sac, arpente la place et dès qu'il me voit, s'avance vers moi. « Est-ce qu'il y a un service d'autobus, ici? » Je l'invite à se rendre à la mairie, tout près, pour prendre des informations, car je ne tiens pas à me mêler de leur querelle de ménage. Au souper, dans la salle à manger de l'hôtel, nous les retrouvons attablés. L'homme, en me voyant, ajoute simplement : « Nous allons coucher ici, ce soir. » Une fois assis, Roger me dit : « Ce doit être pénible de faire un chemin de Compostelle avec un tel caractère. » Nous ne les reverrons plus sur les sentiers.

En revenant du restaurant, un violent orage s'abat sur notre auberge. Je m'endors en écoutant chanter la pluie sur le toit de tuiles. Au matin, nous prenons notre petit déjeuner au gîte en compagnie des deux Espagnols. Nous sortons ensemble et partons dans la même direction. Après le premier kilomètre, nous les voyons nous distancer. Ils marchent tous les deux à grands pas, *Don Sancho*, le plus petit trotinant derrière les grandes enjambées de *Don Quichote*. Nous ne les rattraperons jamais.

Un pèlerin français qui avait parcouru cette étape en 1501 disait que c'était un chemin de vaches. Le paysage s'est peu transformé au cours des siècles, mais au lieu de passer au milieu des fermes laitières, le nouveau tracé chemine à travers des collines boisées, couvertes de longilignes eucalyptus. L'ancien chemin communal du Moyen Âge a disparu, du moins dans sa continuité. Avec l'arrivée de la route nationale et de l'autoroute, le pèlerin emprunte maintenant l'ancien chemin rural du XIX^e siècle, complètement goudronné, qui traverse tous les villages. Les promoteurs du *Camino de la Costa* préfèrent l'appeler : l'étape aux sept collines et un ruisseau. Cela correspond assez bien aux dénivelés de la journée.

Dès la sortie de la ville, nous prenons un sentier qui monte en forte pente, une montée abrupte de 170 m. Excellent exercice pour digérer le petit-déjeuner. Au sommet, nous rejoignons la petite route vers *Albuerne*. Au carrefour, une *ermita* sert de borne pour la séparation des chemins. Autrefois, les pèlerins continuaient par la côte vers *Valdredo* en direction de *Ballota*, en suivant le bord de la mer. Mais aujourd'hui, à cause de la division des terres, ce chemin n'est plus utilisé. Nous allons donc passer à travers une chaîne de montagnes, *la Sierra de las Palancas*, de là le nom de l'étape, les « Sept Collines ». Notre chemin longe le village d'*Albuerne*, sans y pénétrer, avant de redescendre dans la vallée complètement boisée. La route, jamais rectiligne, suit les sinuosités du terrain.

Aucun passant, aucune voiture, un moment de solitude qui fait du bien à l'âme du pèlerin.

J'apprécie ces longues promenades en solitaire. Quand le chemin est relativement plat, Roger prend les devants et avance allègrement. Par contre, durant les montées, je le précède. Je ne change pas mon rythme, qu'il s'agisse d'un plat ou d'une pente. Et nous marchons rarement côte à côte. Pour les deuxième et troisième chemins, je m'étais procuré un téléphone portable au cas où... Cette année, nous ne nous perdons jamais de vue, mais nous cheminons toujours en solitaire.

Quand nous atteignons la deuxième colline, *Novellana*, un grand panneau sur le bord du chemin nous informe que cette agglomération a reçu le prix du plus beau village des Asturies en 1992. Pour une raison que l'on s'explique difficilement, les maisons des deux côtés de la route sont plus grandes et plus jolies que celles du village précédent. De plus, des massifs de fleurs abondent devant les maisons ou dans un parc à l'entrée, entre l'église et le presbytère. Toutes ces couleurs égayent le paysage. En outre, il suffit de jeter un regard vers la droite pour apercevoir les petites fermes qui bordent la mer, et le bleu de l'océan en fond de scène. Vraiment, le village n'a pas perdu de son charme au cours des seize dernières années.

Au bar *El Roxu*, nous déposons le sac pour le café de 10 h. Une autre pèlerine est déjà attablée, l'Allemande à la tuque noire que nous avons rencontrée à *Avilés*. Elle porte toujours sa tuque, mais son teint a pris des couleurs et elle semble nettement plus en forme. Nous échangeons quelques phrases avec elle, mais cette femme, toujours solitaire, semble préférer se tenir en retrait. Nous n'insistons pas.

À la sortie du village, le chemin descend encore dans une vallée couverte de grands arbres. À plusieurs endroits, des coupes à blanc ont emporté tous les arbres, comme chez nous. Des feuillus ont disparu de certaines collines, alors que d'autres laissent voir des arbrisseaux encore tout frêles. Sous les rayons du soleil, les différentes couleurs de vert nous renseignent sur l'âge des arbres.

Au fond de la vallée, le village de *Castañeras* se laisse deviner au sommet de la troisième colline. Ce regroupement de quelques maisons peut difficilement s'appeler village. Un stationnement près d'une pompe à essence permet aux automobilistes de s'arrêter pour observer la mer et une route de terre part en direction de l'océan vers la *playa del Silencio*. De ce *mirador*, notre vue s'étend sur les fermes qui bordent la mer et se prolonge au loin sur les flots. La « plage du silence » porte bien son nom.

À la sortie du quatrième village, *Santa Marina*, l'autoroute a fait disparaître l'ancienne route. Les ingénieurs ont réussi à conserver intacts le cimetière et la

petite chapelle qui a donné son nom au village. Mais immédiatement après, nous devons emprunter un sentier en terre battue qui descend vers une rivière que nous traversons sur un pont de ciment, nouvellement construit, avant de remonter vers *Ballota*, l'autre colline.

Sur le pont, nous retrouvons Arlette et Thérèse, les deux pèlerines de la Bretagne, assises sur le large garde-fou qui forme un petit banc. Elles nous appellent chaque fois : « Le beau Claude, le beau Roger. » Mais elles ne nous ont jamais dit si nous sentions bon. Ces deux dames sèment la joie sur le chemin et se font un plaisir de nous nous raconter des anecdotes toujours nouvelles, à chacune de nos rencontres. En plus, elles sont au courant de tout ce qui se passe sur le *Camino*, concernant les autres pèlerins.

Un peu plus près de la mer, un autre pont, sur cette même rivière, était célèbre au Moyen Âge. On l'appelait « le pont qui tremble ». Selon les historiens, ce long pont, fait en bois, sur pilotis, était fréquemment frappé par les vagues qui le rendaient fragile, incertain. De plus, les poutres de bois sur lesquels les marcheurs mettaient les pieds se disloquaient fréquemment, dû à ce mouvement créé par les vagues. Les pèlerins l'empruntaient avec peur et tremblement. Sous l'effet de la crainte, plusieurs se retrouvèrent à l'eau, malgré eux. Un bain forcé avant d'arriver à *Santiago*.

Au moment d'entrer dans *Ballota*, la pluie se met à tomber. Nous déposons les sacs devant la *Casa Fernando*. Pendant que le patron très volubile nous prépare le *bocadillo*, il ne cesse de nous poser des questions sur nos chemins, notre pays d'origine, nos projets. Et quand arrive le moment de payer, il ne veut rien savoir. C'est gratuit, dit-il, pour des pèlerins qui viennent de si loin pour visiter mon pays. Nous le remercions et reprenons le sac sous la pluie.

Depuis huit jours, il pleut tous les après-midis. Sur le chemin, avec mon poncho et la toile qui recouvre mon sac, je me sens bien à l'abri des intempéries. Mais une fois rendus au gîte, si nous faisons la lessive, nous ne réussissons jamais à faire sécher notre linge. Hier soir, nous avons cru connaître du succès, mais en revenant il pleuvait sur tout ce qui était étendu sur les cordes. Nous devons, le matin, repartir avec des vêtements mouillés dans notre sac. Quant à moi, je m'en tire assez bien, car j'ai quatre exemplaires de chaque item, mais pour ceux qui n'en ont que deux, c'est une autre histoire.

Nous traversons *Tablizo* sans nous arrêter, pensant uniquement au fait qu'il reste encore six kilomètres avant *Cadavero*, notre septième colline. En descendant vers la mer, nous longeons la plage *La Regalina*. Cet endroit est un lieu de pèlerinage depuis des temps immémoriaux. Les premiers habitants qui se logeaient dans les cavernes tout près venaient ici pour vénérer leurs dieux.

Pour faire oublier les rites païens, l'église catholique construisit une *ermita* consacrée à la *Virgen de Riegala* et des moines y élevèrent un monastère. L'édifice religieux a disparu, mais la chapelle est demeurée intacte et reçoit chaque année des visiteurs. Depuis 1931, des paysans de la région viennent ici, le dernier dimanche d'août, pour offrir à la vierge les fruits de leur travail, qui est remis ensuite à des associations caritatives du département. Ils forment de longs cortèges avec des charriots tirés par des chevaux et leur rassemblement couvre la plage entière. Cette rencontre annuelle se termine chaque fois par une messe en plein air, suivie d'une fête populaire.

Plutôt que de nous rendre au gîte des pèlerins, à un kilomètre de la ville, dans une ancienne école primaire dépourvue de toute commodité, nous nous arrêtons à l'hôtel AR où, pour 32 €, nous pouvons avoir une chambre propre, une douche chaude et la possibilité de faire sécher notre linge. De plus, une salle à manger offre le souper sur place. Quoi de mieux après sept collines, vingt-quatre kilomètres et quelques bonnes averses en prime?

Avant le souper, nous passons par l'épicerie pour nous procurer le petit-déjeuner que nous prendrons dans notre chambre avant de partir, le lendemain, l'hôtel ne l'offrant pas.

L'étape de ce matin commence par une petite montée, comme c'est devenu la norme. Il faut moins d'un kilomètre pour arriver à *Villademoros* (la villa des Mores). Au IX^e siècle, les Arabes avaient construit ici un imposant château pour s'assurer le contrôle de la côte. L'édifice central a été modifié à plusieurs reprises au cours des siècles et est devenu aujourd'hui, un hôtel de luxe. Par contre, la tour, le pivot central du système de défense, est demeurée pratiquement inchangée. L'ensemble demeure suffisamment important pour avoir donné son nom au village qui l'encercle.

Ce matin, le temps est gris, mais il ne pleut pas. Hier, aux nouvelles de fin de soirée, on prévoyait du soleil... dans trois jours. Il faut vivre d'espoir. À la sortie du village, un sentier dans une forêt d'eucalyptus nous apporte calme et sérénité. Le boisé est traversé par des chemins perpendiculaires qui se dirigent vers la mer. Nous devons rester attentifs.

Au pied d'une pente, le sentier débouche à proximité d'un petit village dont les constructions en pierre semblent remonter à l'époque du Moyen Âge. *San Cristóbal* donne l'impression d'avoir figé dans le temps. Aucune route importante ne se rend jusqu'ici, seul un chemin goudronné donne accès aux véhicules motorisés. Aucune trace de la modernité. Après la dernière maison, nous descendons vers un ruisseau que nous traversons sur des pierres avant de remonter dans un sentier, à l'ombre de grands eucalyptus, qui se prolonge sur plus de cinq kilomètres encore.

À la sortie de la forêt, la *Casa Amparo*, à *Queruás*, vient d'ouvrir ses portes. Nous déposons le sac pour un café. Au moment de repartir, *Karina*, la dame allemande à la tuque noire, arrive. Elle n'est plus certaine de son chemin. Selon ses informations, il est possible de marcher le long de l'autoroute, sur un pont élevé, pour traverser le ravin creusé par la rivière *Esva*, lors du prochain kilomètre. Nous confrontons nos données. Pour nous, une telle solution nous paraît impossible. Nous préférons prendre la route qui descend au fond du ravin, même si un tel parcours est exigeant. Nous la laissons sur une incertitude.

Peu après *Queruás*, le chemin asphalté continue sur le plat pendant 500 m jusqu'au bar *El Canero*. Là, Arlette et Thérèse, toujours aussi souriantes, assises en train de prendre un café, nous confirment qu'il est impossible de marcher le long de l'autoroute. Le mari d'Arlette a vérifié le trajet. Nous nous quittons sur un signe de la main avant d'entreprendre la descente en pente forte vers le pont qui franchit la rivière *Esva* et remonte aussitôt, toujours avec une inclination prononcée. Sur le pont, je prends une photo de l'autoroute qui passe au-dessus de nos têtes. Impossible de voir si *Karina* s'y est engagée.

De l'autre côté du pont, un petit écriteau mentionne *de Cueva*. Un sentier, précédé d'une flèche, part en direction de la mer. De fait, à travers les arbres, il est possible d'apercevoir, au loin, une plage sablonneuse.

À mi-pente, une vieille église paraît complètement abandonnée au milieu de la forêt. Un stationnement bien entretenu, cependant, laisse croire qu'elle reçoit des visiteurs. Impossible d'y entrer. Les portes sont closes. Dans le portique, sur un panneau endommagé par la pluie et l'humidité, nous pouvons lire que *l'église San Miguel de Canero* a été construite en 1130, grâce à un don du roi *Alfonso VII* et qu'elle servait de chapelle à un monastère. Nous cherchons en vain des traces de ce couvent. Seul un cimetière, en partie à l'abandon, à l'arrière de l'église, tente de survivre.

Au sommet de la colline, notre petite route débouche sur la N-634. Il reste encore six kilomètres à parcourir à *Almuña*. À l'horizon, de gros nuages noirs menacent constamment. Nous marchons sur l'accotement jusqu'à *Caroyas* où une petite route, à droite, se dirige vers *La Rampla*. Juste à côté du panneau routier, un second, sur lequel nous apercevons une coquille au-dessus de l'expression *Albergue de peregrinos*. L'information ne peut pas être plus précise. Pendant cinq kilomètres, nous marchons à vive allure, les yeux rivés sur les nuages. Saint Jacques travaille fort, il pleut à gauche, il pleut à droite, mais nous n'avons pas reçu une goutte encore.

En arrivant à *Almuña*, les indications paraissaient précises dans notre guide : Repérer l'hôtel *Zabala*, prendre à gauche un chemin qui s'appelle *Paredes*. Le gîte, un grand bâtiment de couleur bleue, se trouve à 700 m. Nous avons beau faire le tour de l'hôtel, chercher le chemin *Paredes*, nous ne voyons rien du tout.

Je m'informe auprès des passants. Personne ne connaît. L'orage arrive. Nous n'avons plus le choix. Nous entrons à l'hôtel *Zabala* pour nous mettre à l'abri. Une chambre est disponible. Nous coucherons là pour 35 €. Pendant que nous prenons notre douche, nous entendons la pluie tomber. Il pleut des cordes.

Une heure plus tard, l'eau ruisselle dans les rues, mais le ciel se dégage et le soleil est revenu. Le souper sera servi à 8 h 30, nous pouvons partir pour visiter *Luarca*, à deux kilomètres, nous dit notre guide.

Luarca est l'une des plus belles villes de la côte asturienne, très probablement la plus jolie. Comme *Codillero*, les maisons sont construites sur le flanc de la falaise, en amphithéâtre. Cependant, l'opulence règne dans cette ville portuaire. Cela se voit au niveau des hôtels, des tours d'habitations et même du port. Cette fois encore, nous arrivons par le haut, ce qui donne une vue d'ensemble assez extraordinaire. Plusieurs escaliers permettent de descendre au bas de la ville où un parc fleuri sert de trait d'union entre les trois quais : celui des bateaux de plaisance, les navires de pêches et finalement à son extrémité, des navires de transport. La baie, très large et ouverte sur la mer, peut accepter toutes ces embarcations, sans qu'il y ait des problèmes de circulation.

La ville est divisée en deux zones bien distinctes : la vieille ville, à l'embouchure de la rivière *Negro*, date du Moyen Âge et a toujours maintenu une vocation maritime, avec ses vieux quartiers pleins de saveur comme celui de la *Pescaderia* (pêcheries). L'autre, plus bourgeoise, avec ses grandes maisons, ses hôtels et ses commerces, est établie sur le flanc ouest de la falaise. Dans la vieille ville, l'église de *Santa Eulalia*, construite en 912, fut toujours considérée comme le centre, le cœur de cette cité maritime. De chaque côté de l'église, un couvent et une auberge des pèlerins étaient connus au Moyen Âge. Il en reste peu de traces, aujourd'hui. Un collège pour garçons et filles s'élève sur leur fondation.

Sur le flanc est, sur les hauteurs du promontoire *La Atalaya*, la petite *ermita de la Virgen Blanca* et son fameux cimetière est visibles de toutes les parties de la ville. De cet endroit, nous avons le meilleur coup d'œil de la ville et de toute la côte. Le stationnement devant la chapelle sert en quelque sorte d'observatoire pour tous les visiteurs qui veulent avoir une vue d'ensemble de la ville. Malheureusement, aucun autobus ne peut y accéder, les gens doivent utiliser les escaliers pour s'y rendre. C'est dans ce cimetière qu'a été enterré, il y a une vingtaine d'années, le gagnant du Prix Nobel, *Severo Ochoa*, né en 1905, à *Luarca*.

Avant de quitter la ville, nous rendons visite à l'épicerie, car l'hôtel *Zabala* n'offre pas le petit-déjeuner. En faisant nos emplettes, nous croisons par hasard Thérèse et Arlette, leurs gros sacs dans les bras. Leur motorisé est stationné dans un camping à l'entrée ouest de la ville. Elles sont venues à pied jusqu'ici.

Elles nous invitent à leur rendre visite. Pour le moment, nous déclinons l'invitation, car il se fait tard et nous avons la fatigue de la journée dans les jambes. Nous revenons lentement vers notre chambre sous un soleil radieux. Malheureusement, comme il est arrivé tardivement, le linge suspendu entre nos deux lits n'a pas eu le temps de sécher complètement, mais nous avons déjà connu pire situation.

En entrant dans la salle à manger, quelle surprise de voir Karina, la dame allemande. Elle nous raconte que des policiers l'ont empêchée de marcher sur le bord de l'autoroute. Elle a dû rebrousser chemin et suivre celui que nous avons pris. Ce qui explique pourquoi elle est arrivée derrière nous. Et elle non plus n'a pas cherché longtemps pour trouver le gîte, ayant reçu tout l'orage sur les épaules.

Avant de monter dans notre chambre, nous lui souhaitons « bonne nuit », espérant la revoir demain, sur le sentier.

Après une bonne nuit de sommeil et le petit-déjeuner dans notre chambre, nous quittons *Almuña* sous un ciel radieux.

Ce matin, nous repartons en direction de *Luarca*. Le temps est gris, mais il n'a pas plu cette nuit. Nous descendons dans la vieille ville du côté est. Sur le promontoire *La Atalaya*, la petite *ermita de la Virgen Blanca* sommeille, enveloppée dans les brumes du matin. Nous traversons le joli parc devant les trois quais. Ma montre n'indique pas encore 8 h et toute la ville semble endormie. À la fin des grands hôtels, nous longeons le camping. Nous croyons entrevoir une plaque d'immatriculation française sur un motorisé, car c'est ici que Thérèse et Arlettes, les deux Bretonnes, ont dormi. Tout de suite après le camping, un petit panneau routier mentionne : *Camino Real de Santiago*. Une certitude qui confirme que nous sommes bien sur la bonne route avant d'entreprendre une pente raide qui monte sur la falaise. Nous nous éloignons momentanément de la mer.

Pendant huit kilomètres, nous traversons une zone rurale sans de véritables dénivellations. À notre droite, la mer ne demeure jamais très loin. Avec ce temps maussade, à cause de la grande distance qui nous sépare de l'océan, la terre en jachère et le brouillard sur la mer se mêlent et se confondent souvent. La démarcation n'est pas toujours très apparente. Un peu avant *Otur*, nous passons à côté d'une petite *ermita*, très isolée, mais pas abandonnée, mais une personne est venue ici déposée des fleurs dans le portique, récemment.

Ces petites chapelles, on en retrouve partout dans le nord-ouest de l'Espagne. Elles datent très souvent du IX^e ou X^e siècle. La ferveur religieuse s'exprimait ainsi : un homme se retirait de son village, vivait seul et priait pour les siens, considéré comme un saint, dès son vivant. Les gens venaient le voir, lui apportait

de la nourriture et, en contrepartie, il invoquait le ciel pour obtenir de bonnes récoltes et pour assurer le salut de leur âme. Si, lors de l'une de ses rencontres, un miracle se produisait, on lui construisait une petite chapelle qui devenait en quelque sorte sa maison. Plusieurs *ermitas* ont conservé le nom du saint pour lequel l'édifice a été construit, mais pour la majorité des cas, le fondateur a été oublié, un apôtre ou un saint déjà connu, et très populaire dans la région, a pris la place du pauvre disparu. Des indulgences étaient attribuées à la fréquentation de ces chapelles, et comme cette industrie fonctionnait à plein régime, au Moyen Âge, les chapelles sont demeurées populaires et ont traversé les siècles sans trop perdre de leur prestige.

À la sortie du village d'*Otur*, le sentier s'engage sur un chemin de terre qui traverse une colline, couverte de pins, plantés en lignes droites, une large colline consacrée uniquement à la culture du pin. Sur l'autre versant, nous descendons vers un plat où un immense champ est entouré de barbelés. Notre sentier longe une clôture sur près d'un kilomètre. Sur un grand panneau, nous pouvons lire : *Atención ! Campo de tiro !* Un champ de tir. Une montagne à notre gauche semble être l'objet particulièrement visé. Elle reçoit dans son ventre tout ce qu'on lui lance, la pauvre! Ce champ est-il encore utilisé à cette fin? Lors de notre passage, il est demeuré bien silencieux.

Entrant dans le village de *Villapedre*, le seul bar de la place est ouvert. Nous en profitons pour un café. À la sortie, juste en face, la porte de la vieille église romane est ouverte, des ouvriers y font des travaux. Nous entrons pour y jeter un coup d'œil. En avant, près de l'hôtel, une grande statue de saint Jacques *Matamoros* (tueur de Mores). Un petit carton sur le mur affirme que ce *Santiago* vient de l'ancien *albergue de peregrinos* de *Luarca*.

Les Espagnols aiment voir saint Jacques représenté ainsi monté sur son cheval blanc, l'épée à la main droite, plutôt que de mentionner que cet apôtre venu évangéliser l'Espagne n'a fait que deux disciples. Selon la légende, en 844, dans la plaine de *Clavijo*, à 18 km de *Logroño*, eut lieu une célèbre bataille entre le jeune roi d'*Aragon*, nouvellement couronné, *Ramire I^{er}* et les troupes du sultan *Abderramán II*. Alors que les armées chrétiennes, composées de soldats espagnols et de chevaliers français, venus en renfort, en moins grand nombre, étaient sur le point de battre en retraite, apparut alors dans le ciel saint Jacques, monté sur son cheval blanc, l'épée à la main. Aussitôt, la victoire changea de camp. Les chrétiens reprirent courage et les Mores durent retraiter vers le château de *Clavijo* qui leur servait de refuge. C'est à ce moment que prit fin l'impôt de cent pucelles que le roi d'*Aragon* devait fournir, chaque année, au sultan pour alimenter ses harems et que commença la reconquête de l'Espagne par les catholiques.

Quelques kilomètres après *Villapedre*, nous passons devant l'*albergue de peregrinos de Piñera*, une ancienne école primaire, en excellente condition. Il

n'est pas encore 11 h et le gîte, au milieu de nulle part, n'a rien pour nous retenir. En cas d'urgence, un tel refuge aurait pu nous être utile, mais aujourd'hui, par temps couvert, nous préférons continuer notre chemin. Le village de *Piñera* semble très dispersé. À peine sept maisons entourent une très grande église, capable d'accueillir des milliers de fidèles. Nous ne connaissons pas l'histoire de la région. Parfois des guerres, d'autres fois des épidémies et même des crises économiques, ont amené des populations à déménager, à s'expatrier.

Lors de la conquête de l'Amérique du Sud par les Espagnols, les gens du nord de l'Espagne furent les plus nombreux à traverser l'Atlantique. Christophe Colomb avait quitté le port de Séville, mais la majorité des autres partirent de *Santoña*, dans la baie de *Laredo*. La très grande statue de *Juan de la Cosa*, le principal armateur de l'époque, sur la place centrale de *Santoña*, en face du port, témoigne de ce fait certain. Baignant son socle dans les eaux, à la sortie du port, un monument gigantesque, deux immenses colonnes supportant une caravelle, est dédié à la mémoire de ce conquérant souvent oublié.

Après *Piñera*, une piste à travers champ nous amène vers l'autre village, *Villaoril*. Nous sommes vraiment dans une zone rurale profonde. Les villages se limitent à une agglomération de cinq ou six maisons, sans aucun centre précis. Chaque fois, l'église paraît beaucoup trop grande pour la population qu'elle dessert. Faut-il croire que, jadis, les gens étaient beaucoup plus nombreux à habiter ces fermes?

Quand nous entrons dans l'autre village, *La Colorada*, la présence de deux hôtels et d'un bar-restaurant laisse supposer que nous nous approchons d'une ville plus importante. De fait, à la sortie du village, nous nous dirigeons en droite ligne vers la mer, et la ville de *Navia* au bas de la colline apparaît dans toute sa largeur. Ce sentier droit, pierreux, surélevé, ne laisse sans aucun doute, nous marchons sur une ancienne voie romaine, la *Via Flavionavia* qui venait d'Astorga, passait par *Ponferrada* et se rendait jusqu'à la mer, par la vallée de la rivière *Navia*. Chacun sait que les Romains avaient exploité les mines de fer de *Ponferrada*, alors, à ciel ouvert. À l'époque de l'Empire romain, ce même chemin reliait le camp fortifié de *Castrum Bergidum* aux principales villes du nord-ouest de l'Espagne. Il servait également à ceux qui exploitaient les mines d'or de *Medula* avec une armée d'esclaves. Pline l'Ancien fut l'un des gouverneurs de cette mine. Douze siècles plus tard, les Templiers, venus de France, utilisèrent le port de *Navia* et la voie romaine pour construire la fameuse forteresse de *Ponferrada* que tous les pèlerins du *Camino francés* connaissent bien pour l'avoir vue de près.

De son passé glorieux, *Navia* n'a conservé qu'une partie de la muraille aménagée par le roi *Alfonso X*. Le château d'*Anleo*, construit en 1214, domine toujours la mer, converti depuis une centaine d'années, en hôtel de luxe. Plusieurs grandes maisons se sont inspirées de l'architecture venue d'outre-

Atlantique. Les historiens expliquent que les émigrants furent si nombreux à partir vers l'Amérique latine qu'ils réduisirent sa population de plus de la moitié. Certains revinrent à la fin de leur vie, mais la plupart restèrent dans le pays qu'ils avaient fondé. Sur la place centrale, en face du port, un immense monument (*El monumento al emigrante*) rappelle cet exode.

Nous avons d'abord pensé nous arrêter à la *Pensión Cantábrico*. Nous sonnons à la porte. Aucune réponse. Après dix minutes d'attente, nous nous dirigeons vers l'hôtel *Arco* où la dame nous accueille avec gentillesse. Pour 30 €, elle vient nous montrer une chambre très convenable avec vue sur la mer. La ville demeure importante. Le choix ne manque pas pour le souper, c'est plutôt la pluie qui va réduire nos déplacements.

Au lever, la pluie vient à peine de cesser quand nous nous rendons au bar en face du port pour le petit-déjeuner. Puis, nous traversons le pont sur la rivière *Navia* pour sortir de la ville et tout de suite la pluie reprend pour la première partie de l'avant-midi.

En ce dimanche matin, la circulation est bien paisible sur cette petite route où personne ne passe. Durant les quatorze kilomètres qui nous séparent de *La Caridad*, nous ne verrons pas dix voitures. Comme les sentiers sont devenus très boueux, ayant plu toute la nuit, nous décidons de marcher sur le bas-côté de la route.

De chaque côté du chemin, de grandes propriétés où les champs consacrés à l'industrie laitière alternent avec ceux de la culture des céréales. Très peu d'habitations, ici et là, quelques hangars pour entreposer la machinerie agricole. Cette façon de procéder est généralisée en Espagne, sauf en Galice où la situation est différente. Avant d'arriver à *Santiago*, tous les pèlerins vous le diront, les troupeaux de vaches rencontrés dans les chemins creux font partie de l'expérience du pèlerin. Nous traversons de petites fermes, nous marchons littéralement sur les chemins de vaches. Dans une société où la publicité fait constamment la promotion des grosses voitures, de la vie de château, de l'étalage de la richesse, mettre ses pas entre les bouses de vache est un acte d'humilité qui nous ramène à nous-mêmes dans la plus grande simplicité.

Sur le chemin de la *Via de la Plata*, en Estrémadure, les porcheries de cochons noirs remplaçaient généralement les petites fermes de vaches laitières. Nos chemins traversaient leurs champs labourés par leur puissant groin. Aucun brin d'herbe ne leur résistait. Si le taureau espagnol s'énerve devant le rouge, le cochon noir a horreur du vert des pâturages. Oui, j'ai marché au milieu des cochons noirs en Estrémadure. Oui, j'ai traversé des troupeaux entiers de belles vaches de l'Aubrac, tandis que le taureau, le maître du logis, me surveillait du coin de l'oeil. Oui, j'ai assisté au concert des chiens dans la campagne française. Oui, j'ai croisé des moutons en transhumance, accompagnés par leurs chiens

bergers dans les montagnes des Pyrénées et des Asturies. Oui, j'ai dû céder le passage à des vaches en Galice. Et que dire des millions de limaces qui cheminent elles aussi vers Compostelle, sur les sentiers mouillés. Cette réalité fait partie des chemins de Compostelle.

À plusieurs reprises, j'ai pu observer la triste réalité de la campagne espagnole. Les propriétaires habitent les grandes villes et les ouvriers agricoles se regroupent dans les villages pour élever leur famille et viennent dans les champs seulement pour les travaux. En Andalousie, en Estrémadure, et même en Castille, j'ai couché dans des familles où les trois générations vivaient sous le même toit. Tous étaient fermiers, fils de fermiers. Leur seul destin consistait à cultiver la terre espagnole. Pour eux, il était très difficile de sortir de cet engrenage créé par un dictateur, appuyé par l'église officielle. Quand on peut la regarder de près, la vie rurale espagnole nous donne aussi ses leçons.

Le Général Franco, en 1939, après avoir écrasé les revendications démocratiques de la classe moyenne, partagea entre ses généraux et ses officiers le sol cultivable de l'Espagne. Les petites fermes disparurent pour laisser place à de très larges propriétés. Les nouveaux patrons prirent l'habitude de venir de moins en moins sur leurs propriétés, laissant la direction des travaux à des hommes de confiance, se contentant d'engranger les bénéfices. Il suffit de parcourir des kilomètres et des kilomètres à pied pour apercevoir parfois un grand propriétaire, descendre de sa Mercedes, venir soulever un peu de poussière de ses terres. Dès qu'il a donné ses ordres, il s'empresse de remonter dans sa voiture de luxe pour aller essuyer la poussière de la glaise rouge qui pourrait coller à ses souliers cirés.

Le premier village que nous traversons porte le nom de *Jarrio*. Autrefois, une auberge de pèlerins et un couvent servaient de refuges pour les marcheurs qui arrivaient de l'est du pays, ou de la mer, passait par ici en route vers Compostelle. Aujourd'hui, l'emplacement se limite à l'agglomération de quelques maisons à un carrefour de routes. Aucune trace de l'église, du refuge ou du monastère. À notre gauche, une petite route monte vers un *mirador* qui offre une vue magnifique sur la région, nous dit-on. Nous nous contentons de jeter un coup d'œil à la montagne dont le sommet se perd dans le brouillard.

Quand nous entrons dans le village de *Cartavio*, l'ancienne église romane est dédiée à *Santa Maria*. Lors de notre passage, elle était remplie de fidèles. Loin de nous l'idée de déranger ces bons chrétiens au milieu de leur office religieux.

À partir de là, nous prenons un sentier qui nous conduit vers *La Caridad*. Heureusement, la pluie a cessé, nous nous contentons d'éviter les flaques d'eau. Comme il est tôt dans la journée, nous nous arrêtons au *restaurant Casa Quinto*. La jeune fille qui nous apporte la première bière nous indique le chemin à

suivre pour trouver *l'albergue de los peregrinos* : « Juste là, derrière les arbres, de l'autre côté du pont. » Notre recherche du gîte n'a jamais été aussi brève.

Une fois le pont traversé, sa démonstration ne nous a pas convaincus, car nous ne voyons rien qui ressemble à un gîte. Nous continuons quelque cinquante mètres, avant de revenir sur nos pas et de prendre un petit chemin qui descend vers la rivière. Alors, tout s'éclaire. Le gîte est bien là, au bord de l'eau. Il faut prendre la clé à la maison bleue, nous dit le guide. Aucune maison bleue dans le secteur. Nous frappons à la porte de la maison la plus près. C'est bien ici, nous dit la vieille dame. La maison a été repeinte en blanc, cet hiver.

Finalement, nous serons seuls dans ce gîte de vingt places. Comme le soleil continue de se manifester, après la douche, nous lavons notre linge que nous étendons à l'extérieur et exposons tout le reste au soleil, pour éviter les moisissures. Et nous retournons à la *Casa Quinto* pour le dîner. Pour une fois, nous pouvons jouir pleinement de la terrasse.

En après-midi, Roger profite du beau temps pour réparer ses bottes qui en ont un grand besoin, puis nous faisons le tour du village pour acheter quelques petits gâteaux pour le petit-déjeuner du lendemain. Aucune épicerie n'est ouverte. Nous croyons la situation désespérée, quand j'aperçois une dame en train de fermer un comptoir qui tient lieu d'une pâtisserie maison. La dame accepte de me vendre tout ce qui lui reste. Ce sera nettement suffisant pour survivre, demain.

Vers 16 h, comme à l'accoutumée, la pluie se met à tomber, d'abord en douceur, puis une forte averse suit bientôt. À 20 h, au moment de retourner à la *Casa Quinto*, l'orage a diminué d'intensité, mais il va continuer de pleuvoir toute la nuit. Heureusement, la jeune fille du restaurant est toujours aussi accueillante. Nous pouvons prendre un bon repas et retourner au gîte en toute sérénité, sachant que, cette fois, nous sommes assurés d'avoir du linge sec.

Au matin, après une douce nuit sous le chant de la pluie, nous allons porter la clé à la vieille dame, à la maison blanche, et nous quittons *l'albergue*, bien au sec sous notre *poncho*, disposés à recevoir le déluge, de nouveau.

La Galice

Ribadeo

Cet après-midi, à la fin de notre étape, nous allons entrer dans la Galice. Pour l'instant, une petite bruine perle sur nos *ponchos*. Rien de très grave. Le chemin de campagne goudronné, mais étroit chemine sur un terrain plat, parallèle à la mer. Nous ne nous en éloignons jamais plus de un ou deux kilomètres de la mer.

Un peu avant le village de *Valdepareas*, un petit chemin se dirige vers un promontoire qui surplombe l'océan. Il s'agit d'un ancien camp celte. Des fouilles récentes ont permis de découvrir des vestiges qui remontent à plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ. Les Romains construisirent un camp fortifié et un centre d'observation pour surveiller le trafic maritime le long de la côte. L'endroit s'appelle aujourd'hui *Castro y mirador de Cabo Blanco*.

À la sortie du village, à 100 m de l'église, les ruines du château de *Fonfria* nous rappellent que cet endroit connut jadis une plus grande notoriété. À l'époque des Templiers, cette forteresse était un poste avancé du nord-ouest de l'Espagne pour la protection des chrétiens. Aujourd'hui, il ne reste que les ruines du système de défense, la grande tour crénelée et un portique, juste à côté, qui devait servir d'entrée. Le domaine est laissé à l'abandon, envahi par des plantes grimpantes qui camouflent une partie des murs de l'ancien château.

L'agglomération suivante, *El Franco*, ne constitue pas à proprement parler un village. Les maisons sont dispersées et nous ne voyons aucune trace d'une église. Ce qui étonne, c'est la grandeur des maisons. Et de plus, certaines affichent des blasons de l'aristocratie des siècles passés. Il s'agit probablement d'un ancien domaine d'où les propriétaires s'en sont allés.

Au Moyen Âge, le chemin historique traversait la rivière *Porcia* au même endroit qu'aujourd'hui, mais seuls les piliers de l'ancien pont romain sont encore visibles. Le pèlerin emprunte le pont de la route nationale en parallèle avec celui de l'autoroute E-70, étant distant de 300 m l'un de l'autre. Des deux côtés de la rivière, des maisons en partie abandonnées nous livrent une bien triste image de cette région qui, il ne fait aucun doute, a été désertée. À la sortie du village de *Porcia*, un choix s'impose : continuer sur l'accotement de la N-634 ou prendre un chemin rural asphalté qui va vers la ville de *Tapia*, sur le bord de la mer.

La pluie s'est arrêtée complètement, nous décidons de faire le détour par *Tapia*, ce que nous conseille notre guide. Nous apprécions notre choix, car personne ne passe sur ce chemin et nous arrivons bientôt à la mer où les falaises et les anses alternent sans monotonie. À l'entrée de *Tapia*, un petit gîte jouit d'un paysage magnifique, bien situé sur un promontoire ouvert à tous les vents.

Une pèlerine allemande qui a dû s'arrêter là, pendant deux jours, pour guérir des douleurs aux jambes, nous ouvre les portes et nous fait visiter le gîte. Elle dit avoir apprécié son séjour ici. Toute la soirée, hier, elle s'est laissé bercer par le bruit des vagues. Comme il est à peine 10 h 30, nous ne voulons pas nous attarder davantage. Cet endroit cependant, nous aimerions le recommander à de futurs pèlerins.

La sortie de *Tapia* est absolument magnifique. Un grand parc a été aménagé le long de la mer. Des massifs de fleurs, des bancs pour se reposer et de nombreux sentiers, disposés en paliers comme dans les Andes au Pérou, ont été aménagés pour favoriser la rêverie du promeneur solitaire. Sur un promontoire qui s'avance vers la mer, les ruines d'un ancien monastère tentent de se faire oublier, alors que sur un autre, celles d'un château, probablement, entrent naturellement dans l'oubli. Si le goût du romantisme vous vient en marchant, ce petit coin de pays possède tous les atouts.

Nous retrouvons le *camino* officiel à *Brul*, un carrefour de route qui n'a rien d'un village. Nous cherchons en vain un endroit pour nous procurer un sandwich. Efforts inutiles. Nous devons continuer jusqu'à *Tol*, deux kilomètres plus loin, où la patronne d'une petite *tienda* (épicerie de village) nous prépare un excellent *bocadillo* jambon fromage. Nous passons devant un petit *albergue*, l'ancienne école primaire. Midi vient à peine de sonner à l'église, qu'allons-nous faire de notre après-midi, avec ce temps gris et la pluie qui menace? Nous décidons de poursuivre jusqu'à *Ribadeo*.

C'est à la sortie de *Tol* que le problème se pose. Un pèlerin qui a fait le chemin, tôt ce printemps, m'a envoyé un courriel, avant mon départ, m'informant qu'il était impossible de traverser la baie de *Ribadeo* à pied. La petite navette fluviale ne fonctionne plus et le pont en construction au-dessus de la baie ne permet pas le passage de pèlerins. Quelle décision prendre? Nous cherchons en vain un arrêt d'autobus. Comme nos recherches demeurent infructueuses, nous décidons de poursuivre jusqu'au pont. Le long du chemin, partout des affiches signalent qu'il est absolument défendu de traverser le pont à pied, qu'il ne faut pas déranger les ouvriers de la construction.

Nous nous approchons de l'entrée. Dans un terrain vague, quelques ouvriers sont en train d'ouvrir leur boîte à lunch. Je leur demande à quel endroit nous pourrions prendre l'autobus, ou encore un taxi. Les hommes se regardent et l'un me dit : « Prenez le pont, les travaux sont arrêtés pour le dîner. » Roger m'a déjà expliqué qu'il avait le vertige et ce pont s'élève à plus de cinquante mètres au-dessus du niveau de l'eau, sans garde-fou. Je me tourne vers lui, hésitant : « On peut peut-être essayer. » Je remercie les ouvriers et nous nous dirigeons vers le pont.

Dans la section de gauche, les voitures circulent à grande vitesse, mais seulement les voitures, l'espace étant trop étroit pour le moindre camion. Impossible de s'engager de ce côté. Dans la section de droite, en construction, les trous sont multiples et la machinerie occupe la majorité de l'espace disponible. Il faut avancer lentement, s'agripper aux appareils, vérifier leur solidité et s'engager avec prudence. Roger me suit de très près, sans dire un mot. Je n'ose pas lui demander si tout va bien. Je reste concentrer au maximum, car à la moindre fausse manœuvre, je risque de plonger, tête première, du haut de la structure métallique, un plongeon d'une bonne centaine de pieds. Avec le gros sac, la natation pourrait s'avérer laborieuse. Finalement, après mille contorsions, nous arrivons de l'autre côté, sain et sauf. Je dis alors à Roger : « Je te paie un bon hôtel et un gros souper. Il faut fêter notre traversée. »

Jusqu'à l'an dernier, une navette fluviale faisait le transport des passagers entre les deux rives de la baie. Mais depuis un an, les voitures peuvent emprunter une section du nouveau pont, ce qui explique la mise au rancart du traversier. Depuis le X^e siècle, un *albergue* accueille ici les pèlerins. Mais nous savons qu'il était au sud de la ville, à l'opposé de l'arrivée du nouveau point. Pour cette raison, nous ne tentons nullement de le rejoindre, espérant trouver au centre-ville un toit à prix abordable

Nous sommes d'abord un peu coincés dans les échangeurs à la sortie du pont. Aucune indication pour les passages piétonniers, cela va de soi. Une petite rue monte vers le clocher de la cathédrale de *Ribadeo* que nous ne perdons pas de vue. Sur *la Plaza de España*, la *pensión Costa Verde* demande 30 € pour la nuit. Ce prix nous convient fort bien. Il est à peine 14 h quand nous laissons tomber le sac, heureux d'avoir franchi une étape qui nous apparaissait si difficile au départ. Après la douche et la lessive, nous avons tout notre temps pour visiter le centre-ville.

Ribadeo a toujours été reconnue comme une ville commerciale, en plus d'être un port de pêche. Dès le XII^e siècle, le roi Fernando II construisit un centre d'accueil pour les pèlerins étrangers qui arrivaient par la mer. *L'hospital de San Sebastian* était reconnu comme le plus important de la côte atlantique. Cette auberge, sur la rue *Villafranca del Bierzo*, fut ouverte aux pèlerins jusqu'en 1853. Puis, comme l'affluence avait diminué, le petit *albergue* sur le bord de la baie, près de l'arrivée de la navette fluviale, devint suffisant pour accueillir les pèlerins. *L'hospital* prit une autre vocation.

Le centre-ville mérite une courte visite, spécialement la *Plaza de España* où sont concentrés les principaux hôtels et commerces, également la *Plaza del Ayuntamiento* (la mairie) où l'on retrouve les bureaux administratifs, notamment la bibliothèque et la Maison de la Culture. *La Torre de los Moreno*, voisin de la Mairie, le seul élément qui reste de l'ancien palais de la famille *Sargedelos*. Ce

monument imposant, unique en son genre, a survécu aux diverses guerres civiles qui ont détruit la ville à quelques reprises.

Avant le souper, comme la pluie a recommencé, nous nous rendons au bar le plus près pour prendre un double apéritif : l'un pour fêter la traversée du pont, l'autre, pour célébrer notre entrée en Galice, une région de l'Espagne que nous aimons tous les deux.

Au lever, le ciel est radieux, nous nous arrêtons à un bar pour le petit-déjeuner et reprenons le sac, sachant que l'on nous annonce une journée ensoleillée

En quittant *Ribadeo*, nous nous éloignons définitivement de la mer pour nous enfoncer dans les terres profondes du département de *Lugo*. Non seulement le paysage change du tout au tout, mais aussi la signalisation du chemin. Les coquilles sur les bornes prennent la position contraire, et sur chacune de ces bornes une petite plaque indique la distance qui reste à parcourir pour arriver à *Santiago*. Le *camino* est maintenant balisé à outrance, impossible de s'égarer.

Dans la campagne galicienne, toujours verte, car il pleut plus de deux cents jours par année, le silence et la solitude favorisent la réflexion. Nos sentiers se confondent souvent avec celui des vaches et des moutons. Le pèlerin, forcément, se sent en étroite harmonie avec la nature et son cheminement, à l'approche de son point final, prend généralement un creuset plus intime. Quant à moi, en Galice, j'y ai vécu, chaque fois, mes moments de réflexion les plus intenses. La fin du chemin mène à son aboutissement toutes les pensées qui trottaient dans notre esprit depuis le début du parcours.

Nous sortons de *Ribadeo* au moment le soleil vient de se lever à l'est, inondant les édifices d'une lumière éclatante. Pas un nuage. Nous avons peine à le croire. La vieille ville s'est construite à l'ouest, sur les hauteurs, alors que nouvelle s'étend plutôt à l'est, du côté de la baie. Il faut donc peu de temps pour sortir de la ville et se retrouver sur une petite route qui part dans la campagne. À notre droite, un sentier grimpe au sommet d'une haute colline où un sanctuaire, érigé au X^e siècle, accueille encore un grand nombre de visiteurs. Face à la mer, cette chapelle était visible et connue de tous les marins qui longeaient la côte et demandaient la protection de la *Virgen de Cubelas* à qui elle est consacrée. Quant à nous, nous poursuivons tout droit, nous contentant d'un coup d'œil vers le site. Les trente kilomètres qui nous attendent aujourd'hui exigent que nous maintenions le cap.

Après sept kilomètres de solitude, trois petits villages se suivent de près, *Vilela*, *Celeiros* et *Vilar*. Devant le bar du premier, qui vient d'ouvrir ses portes, nous déposons le sac pour un café. Assis sur la petite terrasse, nous contemplons le sentier qui grimpe dans la montagne, le défi de notre journée. Comme le ciel demeure sans nuages et que la montagne irradie de lumière, cette petite

épreuve ne fait que nous stimuler. Au moment de reprendre le sac, Karina, la dame allemande passe devant nous, un élégant petit chapeau a remplacé son affreuse tuque noire. Nous la saluons de la main. Elle marche avec fière allure, ce qui laisse croire que la santé est revenue.

Après une première colline, nous descendons au creux d'une vallée où une belle église toute blanche attire nos regards. Nous nous heurtons à des portes closes. Le village, *A Ponte de Arante*, entouré de montagnes tout autour de lui, ressemble à des agglomérations semblables que j'ai déjà vues en Suisse. Mais aucun doute ne demeure dans mon esprit. La forme de l'église, son clocher, les toits de tuiles, les maisons peintes à la chaux, tout me rappelle que nous sommes bien en Galice.

Cette fois, la montagne s'impose massivement devant nos yeux. Avant d'entreprendre la montée en lacets, un petit écriteau invite les cyclistes à contourner la montagne par la route, c'est dire la belle épreuve qui nous attend. Un beau sentier de gravier, utilisé sans doute par les travailleurs de la forêt, serpente devant nous. Une grimpe de 400 m avec quelques paliers pour reprendre son souffle. À chacun de mes arrêts, j'en profite pour prendre des photos, car les paysages qui s'offrent à ma vue méritent qu'on les observe attentivement. La mer, derrière nous, s'étend à perte de vue. Nous quittons définitivement l'océan Atlantique pour nous enfoncer au milieu de la péninsule ibérique.

Comme je l'ai mentionné plus tôt, dans les montées, je pars devant. Nous nous étions entendus pour ne pas nous perdre du regard, alors, à chaque palier, je fais une pause. Je ne sais pas si les gênes de mes ancêtres, coureurs des bois, contribuent à me donner cette énergie, j'ai toujours aimé prendre les sentiers montants à un bon rythme. Mes soixante-dix ans ne m'ont guère ralenti.

Une fois rendu au sommet, *l'Alto de Arante*, le sentier redescend presque aussitôt vers *Villamartin Pequeño*. Faute de trouver un bar ouvert, nous remplissons nos gourdes d'eau fraîche à la fontaine, car, au creux de la vallée, le soleil de 11 h tire de nos efforts des sueurs que nous n'avions pas connues depuis notre départ de *Ribadesella*, le vent frais de la mer empêchant toute forme de sudation. À deux pas de la fontaine, une église, *la iglesia de San Xoan de Degolada*, beaucoup trop grande pour la population du petit village, doit regrouper les chrétiens de la région.

Les portes de l'église étant fermées, nous reprenons un deuxième sentier qui grimpe vers *Villamartin Grande*. Le nom du village paraît en lui-même un non-sens, car il est nettement plus petit que le précédent. Et une simple chapelle, *Capela do Carmen*, occupe le centre de l'agglomération. En flanc de colline, à quelque cent mètres d'une école primaire abandonnée, un grand cimetière, bien entretenu, accueille tous les gens de la région pour leur dernier repos. Comme

c'est la coutume en Galice, de grands tombeaux de granit ou de pierre noire sont alignés sur quatre rangées. De petits ilots de fleurs confirment à quel point les habitants de ce pays accordent de l'importance à leurs chers disparus.

En descendant dans la vallée, nous nous arrêtons à l'*albergue municipal* de *Gondan*. L'ancienne école primaire a été aménagée en gîte pour pèlerins. À notre arrivée, Karina, la dame allemande, s'est déjà installée et un couple d'Allemands sont en train de faire la lessive. Il n'y a pas de village autour de l'école, mais il est possible de commander un souper au petit hôtel, à trois kilomètres. Les propriétaires du bar *La Curva de San Xusto* livrent des mets et de la boisson, à peu de frais supplémentaires. Après toutes ces journées de pluie, nous ne cessons de nous répéter : il fait si beau! Nous avons une vue magnifique sur la vallée, en bas. Nous décidons de déposer le sac. À la fin de la journée, nous serons dix dans ce petit gîte de quatorze places. Deux douches et trois éviers sont aménagés au bout de l'école, mais il faut y entrer par l'extérieur. Les toilettes, de leur côté, sont aménagées dans un bâtiment détaché de l'édifice principal. Une grande salle à manger nous accueille à l'entrée, alors que les lits sont installés au second étage. Nous y accédons également par un escalier extérieur. Bref, rien d'un hôtel à cinq étoiles, mais pour un toit pour pèlerins, cela suffit.

Une fin d'après-midi de tout repos, après une longue route, une rude montée et nos premières sueurs. Nous en profitons pour faire sécher notre linge, car aucune sècheuse moderne ne saurait rivaliser avec une légère brise qui monte de la vallée et les chauds rayons du soleil qui illuminent nos guenilles.

Pendant que j'écris mes notes sur une table de pique-nique et que les deux dames allemandes font la sieste, étendues au soleil, arrivent deux pèlerines de l'Afrique du Sud, Anna et Dorothy. Elles semblent hésiter un instant, visitent les lieux et quand je leur dis qu'il est possible de commander le souper, elles décident de déposer leur sac.

Vers 18 h, je m'apprête à commander notre souper. Le couple d'Allemands s'approche, jugeant mon aide utile, car ils veulent ajouter leurs demandes, mais ne connaissent que quelques mots de la langue de *Cerventés*. Je viens à peine d'accrocher que des Autrichiens arrivent. Après leur avoir expliqué la situation, eux aussi veulent acheter un souper. Je reprends donc le téléphone, car je suis le seul dans l'*albergue*, qui parle espagnol.

En attendant le repas, je prends un petit sentier qui descend dans la vallée, en face du gîte, vers une très petite *ermita*, construite pour laisser entrer une seule personne. Les trois bâtiments en pierre, à proximité, très bas, sur terre battue, laissent deviner qu'il s'agit d'un village très ancien. Aujourd'hui, des chèvres ou des moutons y trouvent un abri pour l'hiver.

À 19 h, quand un jeune homme vient nous porter notre souper, additionné d'une bonne bouteille de vin et de quelques canettes de bière, trois dames, Karina et les deux Africaines, sont déjà parties pour *Xusto* où elles veulent souper au bar. Quant à nous, restés avec les Allemands et les Autrichiens, nous dégustons notre poulet rôti tous ensemble autour de la même table. Même si la langue allemande domine les propos, l'anglais se fraie parfois un passage au milieu de la conversation.

Alors que nous terminons de ranger la table et que nous nous préparons à monter nous coucher, un terrible orage, poussé par des vents violents, déferle sur notre petit gîte. Notre pensée va vers les trois femmes, parties souper au village voisin. Elles reviennent, trempées de la tête aux pieds, aucune n'ayant apporté un vêtement pour se protéger de la pluie. Il faisait si beau, au départ! Une barre électrique qui gît dans un coin de la salle à manger est branchée immédiatement pour le séchage du linge, pendant que nous nous regagnons nos lits, laissant les dames à leur infortune.

Au lever, la pluie a simplement diminué d'intensité. Nous n'avons rien pour déjeuner, mais le jeune homme, hier, nous a confirmé que sa mère serait prête à nous recevoir, demain matin, pour nous servir le petit-déjeuner au bar *La Curva*, à trois kilomètres. Nous revêtons le *poncho* et quittons les lieux en silence, car, vu la mauvaise température, certains ont décidé de faire la grasse matinée.

Après trois kilomètres sous la pluie, nous arrivons à *Xusto* où la dame nous attend, comme prévu. Un pèlerin allemand est déjà attablé. Devons-nous parler ici d'un bar? Il s'agit d'une grande maison ancestrale dont la dame a aménagé le salon pour recevoir des visiteurs. Elle vit seule avec son fils et se fait un plaisir d'accueillir les pèlerins, ou les gens de la place qui viennent chez elle, davantage pour causer que pour consommer de l'alcool. Pour les marcheurs, cette dame procure une aide essentielle. En plus d'ouvrir son salon durant la journée, les repas qu'elle prépare pour le gîte de *Gondán* permet à ce dernier de survivre. Les pèlerins, incapables de parcourir les très longues étapes de quarante kilomètres font dans ce gîte une pause importante.

Après son petit-déjeuner maison, au moment de l'addition, je m'empresse de souligner à cette dame combien son aide est précieuse pour nous, les pèlerins. Très discrète, et sans doute un peu timide, ses joues rougissent légèrement pendant qu'elle baisse la tête et nous souhaite un « *buen camino* ».

Notre guide nous conseillait, au moment de quitter la maison, de contempler longuement la très belle vallée de *Cabarcos* qui s'étend derrière nous. La pluie et le brouillard l'ont envahie, nous ne voyons absolument rien de ce qui nous est promis. À quelques pas du bar, une église sans nom n'a pas vraiment fière allure. Elle fait plutôt figure d'enfant pauvre, comme le reste du village, d'ailleurs.

Nous remettons le *poncho* détrempé et repartons sur le sentier rempli de grandes flaques d'eau.

À la sortie du village, les mares cèdent la place à des ruisselets qui descendent des hauteurs. Le sentier grimpe dans la montagne d'une façon abrupte. Nous devons rester aux aguets et chevaucher les filets d'eau qui ont envahi notre sentier. À mi-pente, une grande église s'est égarée dans la nature. Perdue au milieu d'un boisé, elle attend les visiteurs. Son stationnement, en partie couvert par des ronces, témoigne de son isolement. Un pèlerin français, passé par là en 1726, disait qu'il s'agissait d'une très belle église. Comme les portes sont verrouillées, il nous est difficile de vérifier cette affirmation. De l'extérieur, la solitude ne semble pas lui avoir apporté une vie sereine. Un petit panneau, sur le bord du stationnement, nous invite à admirer la beauté de la vallée. Un brouillard opaque nous empêche de voir plus de cent mètres devant nous. Pour le paysage, il faudra songer à revenir.

Le sentier monte pendant un bon moment pour redescendre ensuite vers la ville de *Lourenzá*. Sous mon *poncho* qui me protège de la pluie, je chemine en silence. Roger suit derrière, perdu lui aussi, sans doute, dans ses songes. Sans distraction venue de l'extérieur, nous avançons lentement, porté par nos souvenirs qui vagabondent allègrement. Des pans de ma vie défilent alors à vive allure. Des instants privilégiés dont il faut profiter pleinement. J'adore ces moments de solitude où mes pensées se baladent en toute liberté dans mon esprit.

À une croisée de routes, je suis tiré de ma rêverie par un problème d'orientation. Les indications deviennent soudainement imprécises, parce qu'aux anciennes balises s'ajoutent de nouvelles qui tentent de corriger les premières, suite aux nouveaux tracés créés par l'autoroute E-70 qui contourne la ville de *Lourenzá*. Pour que la pluie n'endommage pas nos guides, nous nous arrêtons dans un abribus pour consulter nos informations. L'agglomération étant bien visible à nos yeux, il suffit de trouver le meilleur endroit pour y entrer.

Cette ville est connue des pèlerins depuis le tout début des pèlerinages, grâce au monastère bénédictin de *San Salvador*, une grande construction baroque dont les origines remontent à 969, l'année de son inauguration. L'édifice a été maintes fois retouché. Sa façade, telle que nous la connaissons aujourd'hui, présente des ressemblances étonnantes avec la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle. Formée de trois grandes ailes, l'église, terminée en 1732, abrite un retable néo-classique et plusieurs chapelles latérales d'une grande valeur. Particulièrement, la *capilla de Valdeflores* qui conserve la dépouille du Comte *Osorio*, un saint très vénéré dans la région. Cet ancien militaire, après une illustre carrière dans le métier des armes, est venu terminer sa vie comme le plus pauvre des moines bénédictins.

En descendant de la montagne, la pluie a cessé, nous permettant de voir le monastère dans toute sa grandeur, de l'autre côté de la ville. Construit sur une colline qui domine un quartier résidentiel, sa taille imposante attire d'emblée les regards. Nous pourrions aller coucher là, mais nous préférons continuer vers *Mondoñedo*, car midi n'a pas sonné encore au clocher de l'église.

Nous déposons le sac sur la terrasse d'un bar pour un premier café et ranger notre *poncho*, car le ciel se dégage pour laisser apparaître de timides rayons de soleil. Pour sortir de la ville, une ruelle monte en forte pente en direction du cimetière établi sur un premier palier. Après être passés sous l'autoroute, nous reprenons la montée vers *Arroxo*, un petit poste d'observation, 200 m au-dessus de la ville. Même si la pluie a cessé, le brouillard qui recouvre les sommets ne permet pas de s'attarder à contempler le paysage. Nous empruntons une route asphaltée qui descend vers un quartier résidentiel dont le nom ne prête pas à équivoque : *Casas Novas*.

Mondoñedo est l'une des sept grandes villes de la Galice et possède un siège épiscopal depuis 1112. Encaissée entre des montagnes, capitale d'une région essentiellement rurale, elle est surtout reconnue pour son conservatisme. Malgré nos craintes, nous sommes heureux de découvrir un agréable petit gîte, dans la partie élevée de la ville, à deux pas de la mairie, dans un grand édifice qui abrite aussi la Maison de la Culture.

Après avoir déposé nos sacs et pris une douche rapide, nous descendons au centre-ville pour dîner. Après le repas, nous entreprenons un tour de la ville. La cathédrale occupe le cœur du vieux quartier.

La *catedral Santa Maria*, commencée au XIII^e siècle, fut d'abord un édifice de style roman, puis au fil des années vinrent s'ajouter des apports d'autres styles qui agrandirent et transformèrent complètement la bâtisse centrale. Ce qui est remarquable, c'est la rosace au milieu de la façade, encadrée de deux tours monumentales. À l'intérieur, un cloître de style renaissance, un retable baroque et les nombreuses peintures murales donnent à cette grande église une valeur importante. Chaque après-midi, vers 15 h, un système complexe de cloches, dans la grande tour à gauche de l'édifice, fait jouer des airs connus pendant une demi-heure. Un spectacle qui attire l'attention des touristes et des passants.

En face de la cathédrale, sur le côté gauche de la grande place, trône la statue de l'écrivain *Alvaro Cunqueiro*, assis, un livre à la main, un des plus grands écrivains du XX^e siècle de la Galice. Juste derrière la statue, au *Museo del mago Merlin*, de nombreux textes et photographies relatent la vie de l'écrivain qui a surtout raconté la vie rurale de la Galice.

D'autres édifices méritent le déplacement. La mairie située dans un château du XVI^e siècle et deux autres églises remarquables, la *iglesia de la Virgen de Los*

Remedios et l'église de *Santiago*, à la sortie de la ville. Pour les gourmands, un pâtissier est connu dans toute la région, *el Rey de las Tartas*. Je suis passé devant sa pâtisserie sans y entrer, n'étant pas friand de gâteaux sucrés. Mais à l'Office du Tourisme, la jeune fille nous a dit qu'il fallait absolument goûter à ses « coups de cœur ».

De retour au gîte, nous saluons l'arrivée d'Anna et Dorothy, les deux Sud-Africaines. Elles nous racontent leur épopée de la veille et s'empressent d'étendre sur des cordes le linge qui a subi l'orage. Karina et deux couples d'Allemands sont aussi des nôtres. L'un des Allemands montre une jambe enflée, en très piteux état. Il a d'ailleurs rendu visite à un médecin avant d'entrer dans le gîte.

Nous invitons Anna et Dorothy à venir souper avec nous, mais elles préfèrent se coucher tôt, affirmant que, la nuit dernière, elles ont dormi sur des tables dans la salle à manger, d'une part pour éviter les ronfleurs, mais surtout pour surveiller le séchage de leur linge.

Quant à nous, sur la *Plaza del Concello*, la *Mesón Los Arcos* offre un menu pour 7,80 €, cela nous convient fort bien. Quand nous entrons, Cyprien, un pèlerin français est déjà à table. Il nous invite à partager le repas avec lui. Durant le souper, il nous raconte son aventure.

Sa femme est décédée du cancer en décembre. En janvier, il se sent incapable de continuer à travailler comme auparavant, le moral n'y est plus. Il demande un congé de six mois à son employeur. En février, il quitte sa maison à Toulouse, à pied, et part sur le chemin d'Arles : le col de Somport, *Puente la Reina* et le *Camino francés*. Actuellement, il est sur le chemin du retour. Il veut retourner à pied chez lui en passant par le *Camino del Norte*.

Cyprien est un pèlerin dans la quarantaine. Son chemin l'a complètement transformé, nous dit-il. La vie ne sera plus pareille à son retour. Jusque-là, il avait toujours vécu que pour lui-même. La mort de sa femme et son parcours sur ces chemins de fraternité, de partage, l'ont changé à jamais. Il veut consacrer sa vie à aider les autres. Il ne sait pas encore quelle forme prendra sa vie, mais elle sera sûrement très différente.

Nous revenons ensemble au gîte, heureux d'avoir partagé l'expérience de ce pèlerin français. Le lendemain, nous nous arrêtons à un petit bar sur la place centrale où le petit-déjeuner est servi à partir de 7 h. Nous saluons Cyprien sur la grande place, devant la cathédrale. Nous ne le reverrons plus, car il part dans une direction opposée à la nôtre.

La journée d'aujourd'hui se résume à une simple montée. Partis de 100 m au-dessus du niveau de la mer, nous désirons rejoindre *Gontán* à 600 m au milieu

de l'après-midi. Nous aurons alors atteint la *meseta* de Lugo. Les Espagnols utilisent fréquemment le mot *meseta* (petite table) pour désigner un plateau, une région surélevée. Pour qui a voyagé un peu en Espagne, le mot donne une représentation assez fidèle de la réalité. Quel pèlerin du *Camino francés* n'a pas admiré un jour ou l'autre, en traversant une plaine, une montagne qui n'a pas une pointe comme sommet, mais plutôt une surface plane, comme si cette pointe avait été coupée au couteau. Des *mesetas*, nous en voyons partout en Espagne, mais la plus importante se trouve entre *Burgos* et *León* : cette surface plane, cette « table », si vous préférez, mesure 140 km de largeur et elle est située à 900 m au-dessus du niveau de la mer. Ce qui explique son aridité, c'est qu'elle est balayée, l'été, par le « morocco », de grands vents chauds qui viennent du Sahara et traverse le Maroc avant de toucher l'Espagne.

Ce matin, il ne pleut pas vraiment, mais une petite bruine nous oblige à garder le *poncho*. Comme à l'accoutumée sur les chemins de Compostelle, le *camino* démarre devant la façade de la cathédrale. Une petite ruelle descend vers la *Fuente Vieja*, une fontaine qui a vu des milliers de pèlerins remplir leur gourde de son eau fraîche avant de quitter la ville. Cette grande fontaine, jadis, a sûrement servi de lavoir, car elle possède un grand bassin et des bancs pour s'asseoir. Autrefois, les pèlerins ne craignaient pas de descendre dans la fontaine pour se laver. Les modes ont changé, l'hygiène que les anciens ne connaissaient pas, a pris une place importante dans la vie des pèlerins d'aujourd'hui. Et cela est fort bien.

Nous ne démarrons pas avec une pente abrupte, comme ce fut le cas les matins précédents, mais la montée demeure constante. Après des usines pour la transformation du lait en fromage et autres produits, nous prenons une petite route que nous allons suivre pendant dix kilomètres jusqu'au village de *Lousada*. Ce chemin goudronné, qui zigzague dans une région boisée, est d'un calme absolu. Pas une maison, pas un chien errant. Pendant plus de deux heures, nous verrons passer trois voitures, seulement. Les Espagnols aiment conduire rapidement, c'est pourquoi ils délaissent les routes sinueuses de la campagne, quand cela est possible. Sur ce chemin, nous dit notre guide, nous avons une vue magnifique sur la vallée, spécialement sur la ville de *Mondoñedo*. Notre situation ne s'est nullement améliorée, nous sommes encore ce matin entourés par le brouillard. Le beau temps que l'on nous avait promis tarde à venir.

Plus nous montons en altitude, plus le temps se refroidit. Il faut mettre les mains dans les poches, car le bout de nos doigts commence à geler. Et pour ajouter un peu de piquant à ce chemin qui devenait monotone, en entrant dans le village de *Lousada*, une petite pluie descend du brouillard, nous obligeant à nous replier sur nous-mêmes. En quittant cette agglomération d'une dizaine de maisons, nous passons devant d'anciens fours à chaux et une carrière de marbre, fermée depuis plusieurs années.

Nous empruntons alors le chemin historique que prenaient les pèlerins d'autrefois pour passer d'une vallée à une autre, c'est-à-dire de *Mondoñedo* à *Abadín*. Ce chemin médiéval, appelé *el camino de las Fiosas*, est particulièrement rude. Utilisé jadis par les hommes, les ânes et les troupeaux de moutons, il n'a rien de carrossable. Nous devons constamment contourner de grosses pierres, suivre les irrégularités du terrain et éviter de glisser sur les surfaces glaiseuses, lavées par la pluie.

Le sentier arrive à *San Cosme de Montaña* devant une *ermita*, complètement isolée sur un palier, dégagé de tout arbre. Loin d'être oubliée, cette petite chapelle reçoit une foule de visiteurs les 26 et 27 septembre. Cette date correspond à la fin des récoltes pour les paysans de la région, et *San Cosme*, leur saint protecteur, jouit d'un prestige sans pareil auprès des cultivateurs. Ce grand rassemblement, qui commémore la mort de l'ermite, est devenu au fil des ans une fête religieuse et une manière de remercier celui qui les a aidés à obtenir de bonnes récoltes.

J'aimerais faire ici une petite parenthèse pour les lecteurs de mes textes. Mon professeur de rhétorique m'expliquait, alors que j'avais écrit un essai controversé dans le journal du collège, que le seul fait d'écrire en public mettait l'écrivain à la merci de tous les jugements possibles, qu'il fallait s'attendre aux critiques les plus négatives, et surtout à ne pas craindre d'être incompris. C'est pourquoi, ajoutait-il, ceux qui détiennent la vérité absolue n'écrivent jamais.

Fort de cet argument, j'ai toujours continué à écrire, à faire lire mes textes, sachant que les mots que je couchais sur papier auraient une durée de vie passagère, que mes opinions seraient remises en question et que la vérité ne naîtrait pas nécessairement de mes cogitations. La vie ordinaire de l'humble « pousseur de crayon », une expression qui nous était chère au collège, se développe dans la simplicité d'un bureau de travail, à la maison, où une lampe discrète veille tard dans la nuit. Je n'ai jamais prétendu faire autre chose que de mettre sur papier ce que j'avais vécu sur ces chemins. Le poète chilien *Pablo Neruda*, un auteur qui a toujours reçu mon admiration, écrivait à la fin de sa vie dans *Confieso que he vivido*, que le devoir de l'écrivain consiste avant tout à dire ce que la majorité des gens ressentent, mais n'ont pas les moyens de l'écrire.

Ce que je viens d'exprimer, c'est pour mieux faire comprendre ce qui suit.

Dans mes textes, je parle beaucoup des églises, des chapelles, des petites *ermitas*. Et pourtant, je ne me sens nullement un « homme d'Église ». Je dirais même qu'en vieillissant, je m'éloigne de plus en plus de l'Église catholique, en tant qu'institution. J'admire toutes les personnes, au sein de cette église, qui travaillent pour les pauvres, pour instruire les enfants, sachant que l'instruction est la clé pour entrer avec aisance dans le monde d'aujourd'hui. Mais comme toutes les institutions, l'Église catholique a tendance, avec les autres églises

d'ailleurs, en s'enfermer dans ses dogmes, qui enlissent la vie plutôt que de la faire bourgeonner.

Sur ce propos, les chemins de Compostelle m'ont beaucoup apporté. J'ai appris à vivre avec des hommes et des femmes de toutes les croyances, avec une ouverture d'esprit extraordinaire. Depuis, j'ai assisté à des offices religieux de religions fort différentes de celle de mon enfance. Partout, j'ai retrouvé cette même espérance, ce même désir de se retrouver un jour dans un endroit où il n'y aurait plus de guerre, plus de maladie, plus de pauvreté, où tous les hommes vivraient comme des frères.

Je n'oublierai jamais ma première expérience, en 2001, quand j'ai marché de Roncevaux à *Santiago*, à côté de Fitzgerald, un évêque presbytérien de *San Francisco*, âgé de soixante-dix-sept ans. Par de curieux hasards, nos pas se croisaient constamment, autant sur les sentiers que dans les gîtes. Et nous sommes arrivés en même temps, sous une pluie torrentielle, sur la place de l'*Obradoiro*, devant la cathédrale de *Santiago*. Inutile de vous dire que nos larmes se sont mêlées à la pluie, cinq ou six pèlerins enlacés dans les bras les uns des autres.

Ce que j'aimerais ajouter à ces propos, c'est simplement ceci : les églises qui jalonnent nos chemins demeurent les témoins les plus vivants, les seuls qui restent, souvent, de cette extraordinaire aventure que sont devenus les chemins de Compostelle. Depuis 829, l'année du premier pèlerinage fait par le roi des Asturies, *Alfonso III*, les chemins de Compostelle ont vu défiler des milliers et des milliers de pèlerins portés par la même foi, la même espérance. Et tous ces gens n'ont qu'un seul désir en quittant Saint-Jacques-de-Compostelle, que l'on se revoit un jour dans un autre monde. N'est-ce pas là le signe d'une grande espérance?

Aujourd'hui, quand je me retrouve sur un chemin de solitude, sous la pluie, ces pensées remontent régulièrement à mon esprit. Vous comprendrez alors pourquoi les chemins isolés, paisibles, même s'ils sont rudes, me procurent une joie que je peux difficilement définir.

Quand nous arrivons à *Gontán*, midi vient juste de sonner et le gîte n'ouvre qu'à 14 h. Nous nous rendons au bar *Da Feira*, tout près, pour prendre une bière en attendant. La dame nous dit qu'elle pourra nous servir une assiette à 13 h. Derrière nous arrivent Anna et Dorothy, puis deux couples d'Allemands. Une belle occasion de fraterniser tous ensemble avant d'être servis.

Comme convenu, à 14 h, un jeune homme nous ouvre les portes de ce gîte tout neuf, très propre, ouvert l'an dernier seulement. Pour maintenir la propreté des lieux, nous devons enlever nos bottes avant d'entrer. Un endroit est déjà prévu pour les laisser sécher et les laver, au besoin. Ce nouveau gîte est un bel

exemple de ce qui se fait de mieux pour accueillir les pèlerins. Même les douches ne se transforment pas automatiquement en patinoire, après avoir reçu leurs premiers clients, comme c'est le cas dans la majorité des établissements semblables.

Gontán est un simple prolongement de la ville d'*Abadín*, située sur la colline, à moins d'un kilomètre. Ce village fut toujours un carrefour de routes où se rencontraient les principaux marchés de la région. D'ailleurs, en face du gîte, il existe une grande place couverte où se font encore la vente ou les échanges des animaux de la ferme. Autrefois, avait lieu ici la fameuse *Feira dos Santos*, le premier samedi de novembre. Une foire annuelle qui réunissait tous les cultivateurs des environs pour échanger des produits de leur ferme. Aujourd'hui, ces rassemblements sont devenus moins importants, mais plus fréquents. Chaque premier et troisième samedi de chaque mois, la place se remplit de gens de la région.

En après-midi, d'autres pèlerins arrivent, nous serons une bonne quinzaine dans ce gîte de 24 lits. Comme il pleut toujours, l'envie ne nous vient guère d'aller visiter *Abadín*, sur la colline. Une courte excursion nous permet d'apprendre qu'il sera possible de s'arrêter au bar *Goas y Niza*, demain matin, pour obtenir le petit-déjeuner. Au gîte, le jeune homme qui fait office d'*hospitalero* nous raconte qu'il a fait le *Camino francés*, il y a deux ans, et qu'il a demandé de devenir hospitalier, ici, pour l'été. Son attitude envers les pèlerins mérite des éloges.

Nous partons en groupe, vers 8 h 30, pour aller souper au bar *Da Feira*, le seul qui existe près de l'*albergue*. Après un bon repas où tout se passe en anglais ou en allemand, nous revenons au gîte pour une agréable nuit de sommeil. Au matin, nous marchons jusqu'à *Abadín* pour le petit-déjeuner, heureux de reprendre le sac.

À partir de *Abadín*, nous entrons dans une grande plaine du département de *Lugo* que les Espagnols appellent *la Terra Chá*. Cette plaine, la plus grande de la Galice, se caractérise par un paysage plat, parsemé de petites buttes où paissent des milliers de troupeaux de vaches, et par une activité agraire typique de la Galice. L'orographie s'adoucit au point de nous offrir une variété de prairies, de boisés, de sentiers qui relient les petits villages, éparpillés çà et là sur ce grand manteau végétal.

La première partie du chemin, de *Abadín* à *Goiriz*, coïncide avec l'ancienne route royale qui allait de *Oviedo* jusqu'à la ville de *Padrón*, sur le bord de l'océan Atlantique.

À la sortie de la ville, nous contournons la vieille église *Santa Maria*, érigée au XII^e siècle, avant de prendre une route pierreuse, utilisée jadis par les carrosses royaux. Relativement droit, surélevé, mais trop étroit pour la circulation

automobile d'aujourd'hui, ce chemin convient fort bien aux tracteurs qui vont dans les champs.

Ce matin, partis sous un ciel gris, comme d'habitude, nous restons en attente de la pluie qui tarde à venir. Petit à petit, les nuages se dissipent et les premiers rayons de soleil apparaissent lentement, timidement.

Après sept kilomètres, sur cette belle route, nous arrivons à *Martiñán*. Notre guide indique que deux bars accueillent les pèlerins. Nous cherchons en vain de tous les côtés, aucune âme qui vive. Seul un chien sale vient nous saluer de sa queue.

Trois kilomètres plus loin, à *Ponte Vella*, un pont, sur la rivière *Batán*, construit au Moyen Âge, permettait de faire passer un seul chariot à la fois. Cette construction robuste pour l'époque, en grosses pierres de granite, a su résister à toutes les crues printanières qui descendent des montagnes de *León*. Ses trois grandes arches rappellent les ponts romains qui ont sûrement servi de modèles pour son élaboration. De multiples traces de tracteurs indiquent que les cultivateurs d'aujourd'hui en font encore un très bon usage.

Peu après, à une croisée de routes, près du village de *Belote*, un calvaire de granite, bien conservé, me fait penser à ces croix qui jalonnaient les chemins, dans la campagne de mon enfance. Contrairement à nos crucifix, construits selon un modèle unique, les « *cruceros* » de la Galice prennent des formes très variées. Rarement, un Christ en croix, mais plutôt une scène biblique, grossièrement dessinée. Il n'est pas rare de voir un pèlerin assis, une Vierge tenant son enfant dans ses bras, un riche donnant l'aumône. Bref, la croix repose généralement sur un chapiteau qui permet de présenter des saints dans une position familière tirée du quotidien.

En arrivant à *Goiriz*, nous retrouvons la route nationale. À notre droite, les pinacles d'un immense cimetière néo-gothique, témoin d'un passé pas si lointain, dressent leurs multiples croix, dans le ciel vapoureux. Par temps brumeux, ces pinacles juxtaposés créent une atmosphère fantasmagorique à nul autre pareil. Chaque fois que je longe un de ces cimetières, je crois entendre les cloches affolées de la Symphonie fantastique de Berlioz et voir des esprits errants fuir entre les tombeaux.

Au bar du restaurant *Helvetia*, la dame accepte de nous préparer un sandwich durant notre pause café. Pendant que nous bavardons avec la serveuse, la patronne, fine observatrice, nous lance sans hésiter : « Les pèlerins étrangers, on les reconnaît sans l'ombre d'un doute. Ils viennent de très loin, parlent toutes les langues, sont très polis, ne crient pas à tue-tête et ne mettent jamais de sucre dans leur café. » Des remarques fort justes qu'il vaut mieux garder dans sa pensée en présence des pèlerins espagnols.

Dès que l'on a regagné la campagne, à une croisée de chemins, nous nous assoyons au pied d'un calvaire pour déguster notre *bocadillo* jambon et fromage.

Après vingt et un kilomètres de belle route, nous atteignons *Vilalba* sous un ciel sans nuage. Cette ville, un centre important de commerce et de services pour la plaine de *Terra Chá*, se trouve aussi la dernière grande ville avant *Santiago*. Entouré de multiples chantiers de construction qui le ceignent, le centre-ville abonde en édifices modernes et fonctionnels. En fin d'après-midi, nous irons visiter la *Torre de los Andrade*, l'unique tour qui reste des fameux châteaux des princes *Andrade*, très connus de la population pour avoir régi la région à partir du XV^e siècle. Cet important bâtiment en pierre des champs qui a pu résister aux pics des démolisseurs est devenu aujourd'hui un *parador*, ou si vous préférez, un hôtel de luxe. Juste à côté, l'imposante église *Santa Maria* occupe une place de choix sur une légère élévation au centre du vieux quartier. Malheureusement, nous n'aurons pas le temps de visiter le *Museo de Prehistoria y Arqueologia*, qui en vaut la peine, nous dit-on.

Voulant profiter du soleil pour faire sécher notre lessive, nous nous installons rapidement dans le gîte. Cette construction récente, dont les murs extérieurs sont couverts de pierre de granite, semble avoir tout pour plaire aux pèlerins : grande salle d'accueil, salle à manger, quatre dortoirs de petite taille avec un espace entre les lits, et surtout un endroit bien aménagé pour laver le linge et le faire sécher à l'intérieur. Triste situation cependant, la propreté ne séduit personne. Les pèlerins qui nous ont précédés se sont promenés dans toutes les parties de l'établissement avec leurs bottes pleines de boue. Le ménage n'a pas été fait depuis belle lurette.

Comme l'édifice reste à la disposition de toutes les personnes qui veulent bien y entrer, nous rangeons nos effets dans un coin et partons à la visite de la ville. À notre retour, un pompier vient nous rendre visite pour l'inscription des pèlerins. Comme nous, il déplore l'état lamentable des lieux. Mais il nous explique que ce n'est pas vraiment la tâche d'un pompier de faire le ménage. Présentement, tous les hommes du service sont débordés et la municipalité leur demande d'accomplir des travaux qui ne dépendent pas de leur métier. Cet homme, pourtant gentil, s'excuse auprès des pèlerins présents, mais doit repartir immédiatement dès qu'il entend un appel urgent sur son appareil de téléphone portatif, laissant les pèlerins à l'abandon avec toute cette saleté.

Le centre-ville se trouve à moins d'un kilomètre du gîte. Nous en profitons pour prolonger notre visite de ces lieux qui nous intéressent, préférant la propreté qui règne dans le parc central à la malpropreté de notre *albergue*. Nous revenons souper à la *Parrillada Revolta*, à cinquante mètres de notre gîte. Anna et Dorothy, les deux Sud-Africaines, sont venues marcher avec nous dans la ville, mais rapportent un petit sac d'épicerie pour souper au gîte. Quant à nous, nous

préférons la propreté et la tranquillité de la salle à manger, c'est pourquoi nous nous attablons dans le coin opposé au bar où, comme toujours, les hommes assis devant leur bière, hurlent dans les oreilles de leurs voisins, pendant que la télévision, devant eux, déverse à tout vent une masse sonore qui ne les intéresse nullement.

Ce matin, nous sommes treize pèlerins à quitter le gîte. Certains sont arrivés tard, d'autres étaient déjà couchés quand nous sommes revenus du restaurant, parmi eux, trois jeunes Américains qui terminent un séjour consacré à l'étude de la langue espagnole.

Après le petit-déjeuner pris au restaurant à côté de l'*albergue*, nous traversons la ville de *Vilalba*, une dernière fois, pour rejoindre le *camino*. Comme nous suivons le chemin traditionnel dans la majorité du temps, à partir de la *Plaza de Santa Maria*, nous sortons de la ville en longeant la *Torre de los Andrade* et descendons vers la rivière *Magdalena*. La journée s'annonce rayonnante de soleil pour une étape courte et facile dans la campagne ondulée de la *Terra Chá*.

Le long de ce chemin, des bornes anciennes, des croix et des calvaires nous rappellent constamment que le sol a été foulé par des milliers de pèlerins depuis plus d'un millénaire. À l'entrée du pont *Rodriguez* sur la rivière *Trimaz*, un très beau *crucero* mérite un arrêt. Placé à la jonction de deux chemins de *Santiago*, l'un venant de l'est, l'autre du nord, il annonçait la présence d'un gîte, à proximité, dont les traces sont complètement disparues.

Nous croisons la N-634 à proximité du village de *San Xoan de Alba*. L'église représente un bel exemple de l'architecture rurale religieuse de la région de *Lugo*. Juste à côté, un autre cimetière néo-gothique que l'on pourrait considérer comme une réplique exacte de celui de *Goiriz*. Cette fois, le soleil brille de tous ses feux. Nous nous arrêtons pour quelques photos. Sur ce sentier pierreux, droit et surélevé, des bornes romaines confirment sans aucun doute que nous marchons sur une *via romana*.

À l'entrée du village d'*Insúa*, nous déposons le sac pour un café à la *Casa Alejandro*. Dorothy et Anna qui marchaient derrière nous s'arrêtent également. Elles se disent très heureuses de connaître une belle journée ensoleillée, après la grisaille que nous avons connue sur le bord de la mer. Nous apprécions également de pouvoir marcher dans la grande tranquillité d'un sentier, au milieu des fermes laitières. Cette agréable température nous réconcilie avec les chemins de Compostelle.

Marcher ainsi, dans le silence et la sérénité, devient pour moi comme une prière. Au fil des ans, je suis devenu incapable de réciter des formules toutes faites, de lancer vers le ciel des paroles mortes. Par contre, j'ai l'impression que chacun de mes pas amène mon âme loin du matériel, du quotidien. Mon esprit s'élève

facilement en hommage à Celui qui est l'auteur de cette nature qui m'entoure et m'émerveille. Sans effort, tout mon être se met à l'unisson de la beauté qui éclate devant mes yeux. Dans ce décor enchanteur, comment ne pas s'aimer et aimer les autres, et trouver les mots pour le dire. La marche devient un hymne à Celui qui nous a fait et qui nous attend quelque part. Tous ces pas me rappellent que je suis de passage vers un au-delà que me dépasse et qui m'attire comme un aimant. Ma mort ne sera rien d'autre que ce moment particulier, ce pont de traverse vers une réalité différente que j'ai peine encore à imaginer. Mon espérance repose sur les réflexions de tous ceux qui ont fait une démarche semblable à la mienne, qui ont voulu voir plus loin et se sont interrogés sur la Vie après la vie. Finir mon séjour sur terre dans la sérénité devient l'aboutissement normal d'un long périple entrepris durant ma jeunesse.

À la sortie du village d'*Insúa*, à une croisée de chemins, *el cruce de Casanovas*, nous retrouvons notre *camino*, mais il faut demeurer attentif, car un autre chemin, jadis parallèle au nôtre, a dû céder sa place à la nouvelle autoroute. Aujourd'hui, les deux sentiers n'en font qu'un, présentant une double signalisation. Heureusement, ils convergent tous deux vers *Baamonde*.

Cette petite localité tire son importance de la rencontre de deux routes importantes de la Galice, la N-634 et l'autoroute N-VI. Nous arrivons au gîte, midi vient à peine de sonner. Un couple âgé, des Français, nous accueille avec gentillesse. Ils sont hospitaliers ici pour un séjour d'un mois. Cet *albergue*, l'un des plus beaux de notre chemin, est aménagé dans une ancienne chapelle. Bien entretenu par ces hospitaliers qui connaissent la vie de pèlerin pour l'avoir vécue eux-mêmes, le gîte offre des conditions très agréables de logement. Ces deux anciens pèlerins, heureux de recevoir des étrangers parlant français, nous conduisent vers une petite chambre de trois lits. Nous en occuperons chacun un et, en fin d'après-midi, le troisième sera donné à deux Japonais, qui, pour toute forme de conversation, se contenteront de sourire en notre présence.

Comme le soleil brille dans un ciel sans nuage, nous nous empressons de faire la lessive avant d'aller dîner. Entre les arbres, de nombreuses cordes sont tendues pour le séchage du linge. À quelques pas du gîte, dans une maison très ancienne, avec colombages d'une autre époque, un restaurateur sert des repas. Chaque dimanche midi, une tradition espagnole veut qu'après la messe, les familles se donnent rendez-vous au restaurant. Même si les gens de la place occupent la majorité de l'espace, le propriétaire nous libère un petit espace dans un coin, et cela, avec beaucoup d'attention, malgré l'affluence.

En après-midi, Karina, les deux Sud-Africaines, les deux couples d'Allemands rencontrés à *Gondán*, arrivent derrière nous. Peu après, un jeune vagabond, plein de verve et de gentillesse, également allemand, qui a l'habitude de mettre du cognac dans son café, dès 10 h, vient se joindre à nous tous. Ce

rassemblement fait figure de retrouvailles. Nous en profitons pour mettre nos notes de voyage à jour, échanger des informations avant de visiter le village.

Vers 17 h, l'hospitalière française nous invite à la suivre pour une visite guidée de l'église et de ses environs. Cette belle église romane, *la iglesia del Calvario*, est le plus vieil édifice du village. Construite au XII^e siècle, avec du granite de la région, elle est constituée d'une nef rectangulaire et d'une abside quadrangulaire, surmontée d'une voûte ogivale. Deux statues dans le chœur retiennent notre attention : un saint Jacques *Matamoros* presque de grandeur nature et une Vierge Marie, sans enfant, couronnée comme une reine et vêtue de linge finement brodé, tel un manteau royal. Au XVI^e siècle est venu s'ajouter devant l'église un triple calvaire disposé en triangle sur une pelouse verte à souhait. À l'arrière, collé sur l'église, un cimetière contient les restes des paroissiens partis pour le Grand Voyage depuis plusieurs siècles. Cet ensemble, situé sur une terrasse élevée, forme le point central du village.

Et avant de nous quitter, l'hospitalière nous indique la route à suivre pour nous rendre à la *Casa-Museo Victor Corral*. Cet ancien artiste, décédé il y a plus de cinquante ans, a cédé sa maison à l'un de ses élèves, le sculpteur *Castro*, l'un des plus importants d'Espagne. La dame, sachant notre intérêt pour cette forme d'art, s'informe auprès de lui s'il peut nous recevoir. Ce dernier accepte de nous ouvrir ses locaux gratuitement pour nous faire découvrir ses œuvres. Cet homme est très connu à travers le monde dans le domaine de l'Art, et ses œuvres se retrouvent sur les plus grandes places des principales villes espagnoles. Dès notre approche, il nous ouvre la porte, nous invitant à venir visiter ses ateliers. Pendant que nous circulons au milieu de ses sculptures, il nous montre des photos où sont exposées ses œuvres maîtresses. Les deux Espagnols, installés au même gîte que nous, et qui nous accompagnent, ne cessent de lui poser des questions. Nous le quittons en visitant le parc devant sa maison, où plusieurs de ses œuvres sont disposées avec goût

À la sortie du musée, nous passons devant un restaurant renommé et la propriétaire nous invite à venir souper à son établissement, vers 20 h 30, s'engageant à nous offrir un excellent repas pour un prix pèlerin, alors que la carte indique des prix nettement supérieurs. Nous ne serons nullement déçus, la bouffe étant excellente, et l'addition nettement acceptable.

De retour au gîte, nous retrouvons les deux Japonais, déjà couchés, qui ont remplacé le sourire par quelque chose de plus sonore, une musique très connue des pèlerins, qui va retarder légèrement notre sommeil.

Ce matin, au lever, les deux Japonais installent leurs gros sacs sur leur tricycle avec beaucoup de minutie. Ce moyen de locomotion leur permet de transporter des bagages qui pèsent autant que leurs personnes. Sur ces chemins, chacun voyage comme il l'entend. Ce n'est pas à nous de porter un jugement sur

l'aventure que chaque pèlerin mène à sa façon. Certains préfèrent la bicyclette, d'autres le cheval, quelques-uns chargent le dos d'un âne de leurs bagages. Quant à nous, nous faisons la promotion de la marche à pied, car, à notre humble avis, cet exercice permet plus facilement de rencontrer d'autres pèlerins, et surtout, de développer autour de soi des zones de silence, propice à un cheminement intérieur.

Une pluie fine glisse des toits, pendant que nous prenons notre petit-déjeuner, assis sur des bancs, sur la véranda, protégée par une toiture métallique. Notre vagabond bien-aimé a allumé son réchaud sur la galerie de ciment pour préparer son café. Plusieurs pèlerins tardent à se lever, ce matin, la température maussade n'invite guère à se presser pour reprendre le chemin.

Avant de partir, chacun revêt son manteau de toile ou son *poncho* pour affronter la mauvaise température. Un couple d'Allemands se met à la recherche d'un taxi, car l'un des genoux de monsieur ne veut vraiment pas reprendre la route. Nous saluons une dernière fois nos hôtes qui se sont levés pour assister à notre départ.

Nous quittons le gîte les premiers, derrière les Japonais, pendant qu'Anna et Dorothy s'affairent encore à ranger leurs effets. L'étape vers *Miraz* ne compte que quinze kilomètres et cette grise matinée favorise plutôt le farniente.

Lors de notre préparation, nous ne connaissions pas l'existence de ce nouveau gîte qui sépare la longue étape de quarante-deux kilomètres vers le monastère cistercien de *Sobrado de Monxes* en deux parties, un tiers aujourd'hui et deux tiers demain. Hier, dès notre arrivée, l'hospitalier nous a rassurés : le gîte de *Miraz* pouvait accueillir seize pèlerins et il était rarement rempli. Malgré tout, nous ne voulions pas prendre le risque de nous retrouver sans un toit pour la nuit, ce qui explique notre empressement à quitter le gîte en même temps que les Japonais qui se proposaient de faire une longue étape avec leur tricycle.

À la sortie de *Baamonde*, une route nationale suit en parallèle la voie ferrée. En ce dimanche matin, les camions sont au repos et quelques automobiles seulement s'aventurent sur cette route peu achalandée, cependant, il faut garder l'œil ouvert, car, dans la campagne, sur cette ligne droite, les voitures roulent très vite. Après trois kilomètres, une balise nous indique qu'il faut passer au-dessus de la voie ferrée et traverser le *rio Parga* sur un pont de ciment qui nous amène juste devant la *Capela de San Alberte*, une petite chapelle du XIV^e siècle.

Le *camino* emprunte alors une piste pour piétons, cavaliers et bicyclettes. En ce matin pluvieux et brumeux, nous serons seuls sur ce beau sentier plat et goudronné qui traverse une forêt de grands feuillus. À peu de distance, la route nationale accapare toute la circulation automobile, laissant le pèlerin dans le silence de sa solitude.

Après sept kilomètres, nous entrons dans le village de *Santa Leocadia*, avec ses maisons typiques et ses *horreos* (greniers) en forme de chapelle, surélevés sur des pierres verticales, comme on en voit partout en Galice. Inutile de chercher un bar, aucune affiche n'attire notre attention. Ma montre n'indique pas encore 10 h et le village baigne dans un doux silence. À la sortie, notre chemin retrouve une forêt de hêtres qui, avec la pluie qui continue, nous maintient dans une agréable torpeur.

À l'entrée dans *Xeixon*, autre véritable village galicien, une grande croix de pierre salue notre arrivée. Sur une grande plaque à ses pieds, on peut lire la phrase suivante : « *Los caminos no tienen final...nuestros pasos, sí.* » (Les chemins n'ont pas de fin... nos pas, oui.) Une belle pensée qui va dans le sens de ma réflexion. Plusieurs pèlerins le confirment à leur retour au Québec : si leurs pas se sont arrêtés à *Santiago*, le chemin continue de vivre en eux, même revenus chez eux.

La croix est l'œuvre d'un sculpteur local. À quelques pas de là, une musique entraînante nous invite à nous diriger de ce côté. Serait-ce un bar non identifié? Pas du tout. C'est l'artiste en pleine action. Nous le saluons, jetons un coup d'œil sur ses œuvres dans son atelier et quittons les lieux, de peur de nuire à sa concentration.

Peu après, le village de *Laguna* nous promettait un bar, selon notre livre guide. Mais avant la messe dominicale, personne ne bouge au milieu de ces quelques maisons rassemblées à un carrefour de routes. Les volets baissés montrent bien que les gens de la région mettent eux aussi du temps à reprendre leurs activités.

Nous arrivons à *Miraz*, il est à peine dépassé 11 h. L'ancienne école primaire, légèrement en retrait du village, est facile à localiser. Dès que nous frappons à la porte, l'hospitalier vient nous ouvrir. Le ménage va bon train, mais n'est pas terminé. Il nous indique de la main un bar où, nous dit-il, nous pourrions prendre un bon café. Il nous attend pour midi. En quittant les lieux, Anna et Dorothy arrivent. Nous les invitons à nous suivre à la buvette.

De retour au gîte, le soleil perce déjà les nuages, nous nous empressons de faire la lessive et d'étendre notre linge sur de longues cordes, tendues dans la cour des enfants, aujourd'hui transformée en un joli petit parc avec arbres et gazon.

Dès 13 h, nous retournons au bar pour le dîner. Cette fois, la salle à manger se remplit de la majorité des pèlerins rencontrés à *Baamonde*, à l'exception des Japonais qui pédalent à bonne vitesse vers le *Camino francés*.

Pendant le repas, je demande à Anna Duplessis, la pèlerine sud-africaine, si elle connaît bien l'origine de son nom. Dans son pays, tous ses proches la

considèrent comme une Française, me dit-elle, pourtant, elle ne connaît pas un mot de cette langue et, malgré des recherches, elle n'a jamais su comment un Duplessis s'était retrouvé, un jour, en Afrique du Sud. J'ai tenté de lui fournir une explication. À son air sceptique, je devine que je n'ai pas réussi à la convaincre par ma démonstration.

Le Cardinal Richelieu, alors ministre sous le roi Louis XIII rêvait de créer pour le futur roi un empire aussi grand que celui de Charles Quint d'Espagne, sur lequel, disait-on, le soleil ne se couchait jamais, tellement il était vaste et couvrait de larges contrées sur tous les continents. Pour ce faire, le bon cardinal qui possédait le duché des Duplessis, en France, avait envoyé de par le monde, de jeunes descendants de sa famille pour jeter les bases de cet empire. Le rêve ne se réalisa jamais, mais des graines de Duplessis germèrent dans bien des régions éloignées du globe. C'est ainsi qu'une petite fève, en Mauricie, grandit, grandit, grandit au point de devenir premier ministre du Québec.

Albert Tessier, alors professeur d'histoire au séminaire de Trois-Rivières, instruisit le jeune Duplessis au sujet de ses illustres ancêtres. L'idée se développa dans un terreau favorable. Devenu chef du gouvernement, Maurice qui se vantait de n'avoir jamais lu un livre prenait pourtant le temps d'ajouter un mot à son nom. Il signait tous ses documents de la façon suivante : Maurice Le Noblet Duplessis.

Ma longue explication n'a nullement causé une indigestion à la « noble » Anna Duplessis. Par contre, les deux femmes ont profité de la circonstance pour nous parler de leur vie en Afrique du Sud et de leur prochaine arrivée au Canada. La vie dans les ghettos d'un pays où le racisme s'est enraciné profondément est devenue insupportable. Les deux enfants de Dorothy sont déjà installés dans l'Ouest canadien, le fils est médecin en Saskatchewan et la fille, avocate à Vancouver. Les enfants d'Anna, eux aussi professionnels, ont entrepris des démarches pour venir au Canada. Des ententes entre les deux pays favorisent leur entrée rapide, de telle sorte que les deux femmes comptent s'installer dans la partie ouest de notre pays au cours des prochaines années. Avant de les quitter, je les ai invitées à venir visiter le Québec, je pourrais leur présenter des cousins. Mais je ne mets pas trop d'espoir dans cette démarche.

L'après-midi s'est déroulé dans la douceur de la campagne galicienne, moitié au bar, moitié au gîte. Et vers 17 h, notre joyeux vagabond, de plus en plus rigolo au fur et à mesure que la journée avançait, a décidé d'organiser un souper partage. L'hospitalier, d'abord sur la défensive, a refusé d'y participer. Puis, en consultant les Allemands, nous avons conclu que cette initiative méritait d'être retenue. Avec enthousiasme, cinq ou six personnes se sont mises à la tâche. Et finalement, les Espagnols se sont trouvés heureux de profiter d'un repas gratuit. Ce fut la seule grande aventure de la journée. Le repas terminé, la vaisselle

lavée, l'hospitalier est venu nous remercier pour avoir mené à bon terme cette première expérience un peu traumatisante pour lui.

En fin de soirée, nous nous sommes retrouvés dix-sept dans ce gîte de seize places. Le dernier arrivé, un jeune Polonais, a dormi dans le corridor, pendant que les Espagnols étaient partis voir une partie de football à la télévision du bar.

Au matin, lever en douceur pour ne pas réveiller les Espagnols, petit-déjeuner préparé par l'hospitalière et départ sous un soleil qui illumine la campagne.

À la sortie du gîte, un soleil levant éclaire le village de *Miraz* d'une belle teinte rosée. Le *camino* longe la *iglesia de Santiago* et le cimetière néo-gothique dont les silhouettes se découpent sur le fond de ciel bleu et brillent dans la lumière du matin. Les pinacles anciens, tels des gardiens du temple, veillent sur les tombeaux endormis.

Hier, je me suis attardé longuement à visiter ces lieux chargés d'histoire qui racontent le long passé de ce village perdu au milieu de la campagne. Les mêmes noms de famille revenaient siècle après siècle. De père en fils, de génération en génération, ces gens ont cultivé ce coin de pays, prolongeant des traditions qui se perdent dans la nuit des temps.

Au bout d'une petite rue, à notre gauche, un terrain de jeux n'a pas entendu les cris joyeux des enfants depuis fort longtemps. L'herbe haute a envahi les lieux et les balançoires s'éteignent, rongées par la rouille. Devant nous, une piste couverte de pierres de granite monte dans la montagne. Une longue montée qui va nous amener, vers midi, au point le plus élevé du chemin de cette année, à plus de 710 m, à *l'Alto de Mamoá*.

Pour le moment, le soleil éclatant illumine la montagne, nous redonne de l'énergie et stimule nos pas. Cette piste, entre des murs de pierres, est utilisée par les bergers qui mènent paître leur troupeau de moutons sur les pâturages élevés durant la saison estivale. Ce chemin sinueux suit les contours de la montagne et s'élève en trois étapes successives vers le sommet. Une croix très ancienne, *el cruce de Carballosa*, rongée par le temps, marque la première étape.

Après une courte descente, nous reprenons la montée, cette fois, plus abrupte, vers le village de *Roxica* qui domine la seconde colline. Dans la vallée suivante, *Cabana* semble une agglomération plus importante. Entourée de montagnes, protégée du vent, la municipalité s'est davantage développée, grâce à son site privilégié.

À la sortie du village, une pente raide, un sentier marqué par les pas des animaux et des pèlerins, grimpe vers *Marcela* où quelques granges abritent des

instruments aratoires ou servent d'abris pour les moutons. Aucun humain ne semble y habiter en permanence. Du haut de la colline, notre vue s'étend au loin dans la vallée et se prolonge jusqu'aux montagnes avoisinantes. Le soleil joue à cache-cache avec quelques nuages, faisant miroiter les teintes en mouvement à partir des sommets couverts de forêts jusqu'aux vertes prairies. Nos yeux s'emplissent de couleurs pendant que nos narines hument l'odeur pénétrante d'une vaste porcherie, à deux pas de nous, qui parfume l'atmosphère. Les cochons jettent vers les pèlerins un regard hébété et grognent de bonheur, vautrés dans la bonne terre de cette oasis de fraîcheur. Une indication routière signale la proximité d'un autre village, *Corteporcós*, (cour à cochons) où vivent des cousins, sans doute.

Une dernière montée nous amène à *l'Alto de Mamoá* où la borne jacquaire indique 710 m. Couvert de graffiti, situé sur le point le plus élevé du chemin, un cône en ciment au sommet duquel s'est encastrée une coquille de Compostelle marque la séparation entre la province de *Lugo* que nous quittons et la province d'*A Coruña* dans laquelle nous entrons. Alors, commence une descente lente vers *Sobrado dos Monxes*.

Peu avant midi, nous déposons le sac devant le bar *Mesón Suso*. Une fermière ouvre une partie de sa maison aux visiteurs et aux pèlerins, une pièce qui peut s'apparenter à un bar. Un geste très apprécié, étant le seul arrêt possible sur cette longue étape de vingt-huit kilomètres. La dame nous prépare un sandwich à sa façon que nous mangerons, assis, sur le parapet d'un pont, un peu plus loin.

À la sortie du bar, des travaux récents ont fait disparaître les balises. Avant de quitter sa maison, la dame nous a conseillé de suivre la route, car le balisage n'a pas été complété, nous dit-elle. Précieux conseil que nous ne regretterons pas. Nous entrons dans *Sobrado* sous un soleil étincelant qui, cette fois, n'a pas failli à sa tâche.

Le très grand monastère cistercien de *Santa María de Sobrado*, dont les tours majestueuses pointent dans le ciel bleu, a capté notre regard plusieurs kilomètres avant notre entrée dans la ville. Les premiers bâtiments furent construits en 1142 et au cours des siècles il ne cessa de s'agrandir. Aujourd'hui, beaucoup trop vaste pour les quelques moines qui y vivent, il accueille les pèlerins et les visiteurs qui viennent admirer cet imposant édifice.

Les moines de Citeaux construisirent d'abord une petite chapelle, adjacente à un premier monastère. Ces religieux qui vivaient selon la règle de saint Benoît connurent une impulsion considérable avec l'arrivée de Bernard de Clairvaux qui créa une section plus rigoureuse dans la ville de Citeaux. La stricte observance, comme on l'appelait jadis, loin de rebuter les adeptes, fit croître rapidement le nombre de religieux. Moins de cinquante ans après l'érection du premier

couvent, les moines commencèrent la construction du second édifice, nettement plus imposant. Il fallut près de cent ans pour que le monastère atteigne la taille qu'on lui connaît aujourd'hui. En 1834, une loi chassa les moines de l'établissement qui demeura abandonné durant cent vingt ans. En 1950, des moines de l'abbaye de *Cobreces* vinrent habiter le cloître et commencèrent sa restauration.

Depuis près de trente ans, le monastère accueille les pèlerins de Compostelle. Une aile a été aménagée spécialement pour eux. Quarante-quatre lits sont placés en ligne sur deux étages avec salles de bain complètes à l'extrémité de chacun des étages. Lors de notre passage, nous étions à peine une vingtaine de pèlerins. Un Père avait la charge de nous ouvrir les portes, nous inscrire et de nous distribuer une place. Un petit musée, à l'entrée, retraçait l'histoire du monastère, du début à nos jours.

La partie du cloître utilisée par les religieux est interdite aux visiteurs, mais la chapelle, les déambulatoires, les cuisines et la salle du chapitre sont ouverts aux pèlerins. Sur une place centrale, sous le dôme, une grande maquette de plusieurs mètres carrés est une réplique exacte de la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle. La lumière qui jaillit des fenêtres de la voûte projette des rayons lumineux sur la maquette à toute heure du jour, à condition que le soleil soit visible. Dans le silence de cet immense édifice, cet ouvrage façonné avec minutie, au cœur de la vie monastique, étend son aura dans toutes les pièces du monastère.

Craignant l'arrivée de nombreux visiteurs, nous installons nos pénates dans un coin, au fond du deuxième étage. Seul un couple d'Allemands viendra nous rejoindre dans notre réduit. Un Espagnol rencontré la veille, et qui connaît bien l'endroit nous conseille un petit restaurant, dans une ruelle, pas très loin. Nous y sommes bien accueillis et rejoints par un groupe de marcheurs espagnols avec qui nous partageons le dîner et le souper.

Après une courte marche dans la ville, aucun point d'intérêt ne retient notre attention. Nous passerons les heures de temps libre à proximité du couvent dont l'imposante façade ne cesse de nous impressionner.

Avant de partir pour le souper, Anna et Dorothy viennent nous saluer. Elles doivent retourner demain à *Santiago*, car un avion les attend dans deux jours. Karina, la dame allemande à la tuque noire, s'arrête pour nous dire deux mots. Sa tête est maintenant découverte et ses cheveux repoussent progressivement. Le sourire qui illumine sa figure raconte davantage que pourrait le faire une longue explication, la transformation qu'elle vient de vivre sur ce chemin. L'Allemand au genou enflé doit également nous quitter, désirant ne pas hypothéquer sa jambe qui n'a cessé de le faire souffrir. À quelques jours de

Santiago, nous devons faire le deuil de tous ces gens qui nous quittent et avec qui nous aimions partager les joies et les difficultés du chemin.

Le lendemain, après un petit-déjeuner pris au bar en face du monastère, nous sommes seuls à nous remettre en marche vers le *Camino francés* que nous allons croiser en fin de journée. Le temps légèrement brumeux crée une atmosphère particulière autour du grand monastère. À la sortie de la ville, nous nous arrêtons pour une dernière photo. Seules les deux hautes tours percent au-dessus du brouillard, éclairées par un soleil blafard qui peine à faire sentir sa présence.

Ce matin, je me sens triste de savoir que nous parcourons le dernier tronçon du *Camino de la Costa*. Ce soir, nous retrouverons le *Camino francés*, un chemin très connu que nous allons suivre pour la cinquième fois.

Terminer un chemin, c'est mettre fin à une belle aventure, fermer le livre griffonné de réflexions personnelles, cadénasser notre jardin de silence, jeter un voile sur des paysages magnifiques et dire adieu à des personnes avec qui nous avons vécu de beaux moments de fraternité. Nos pas vont s'arrêter, mais les souvenirs du chemin parcouru vont continuer à vivre longtemps en nous. Il suffira d'une photo, d'un témoignage pour que ces instants bénis s'éveillent et continuent de vivre durant un court moment de nostalgie.

Entre les pèlerins, il se tisse des liens chaleureux, dû à une sensibilité commune, au partage des mêmes valeurs, avec une simplicité et une complicité que l'on retrouve rarement dans la société dans laquelle on vit. Il est toujours difficile d'expliquer aux autres ce que signifie vraiment ce sentiment qui nous unit. Rien d'une société secrète. Aucun privilège particulier. Mais un souffle qui passe de l'un à l'autre. On le répète parfois, en toute honnêteté, en toute humilité, seul un pèlerin peut comprendre un autre pèlerin.

Je vais terminer aujourd'hui mon cinquième chemin. Je ne ressens aucune fierté particulière. Il n'y a rien de glorieux à multiplier les chemins, à accumuler les kilomètres les uns après les autres. Quand je vois les autres parler de mes chemins, tirer des motifs de fierté pour avoir parcouru de telles distances, je serais porté à me cacher, à fuir ses hommages. Je reviens sur ces chemins pour de toutes autres raisons.

Plusieurs diront que je me répète, et c'est vrai, mais je ne reprends pas le sac pour autre chose : retrouver le silence, partager des moments d'amitié, poursuivre ma démarche personnelle. Peut-être que je pourrais retrouver cette même réalité chez moi? Pourquoi pas! Pourtant, dès que je quitte ma maison, les miens que j'aime, que je me retrouve seul dans l'avion qui m'amène vers l'Espagne, le *passage* s'accomplit de lui-même. Je n'ai pas à faire un effort pour

devenir pèlerin. Dès les premiers pas sur un chemin nouveau, l'éclosion se produit en toute simplicité, naturellement.

Des fois, je me dis à moi-même que le problème est sans doute dans ma tête, que mon imagination me joue de sales tours. Je reconnais que je demeure mauvais juge pour évaluer une telle situation. La seule évaluation qui m'apparaît valable, je la vois dans ses effets. D'un chemin à l'autre, l'idée de la *pérégrination* s'enfonce de plus en plus en moi. Je ne vois plus ma vie en dehors de cette réalité : porter le sac, vivre dans la plus humble considération, sentir à chacun de mes pas que je suis un pèlerin comme des milliers d'autres, un être humain en marche vers un au-delà qui m'attire et m'effraie à la fois, parce que complètement inconnu.

J'ai abandonné depuis longtemps le désir de prêcher pour ma paroisse, de convertir des adeptes, de solliciter des gens pour partir sur mes pas. Cependant, j'aimerais bien que l'on me comprenne. Il me fera toujours plaisir de partager certaines convictions qui sont nées sur ces chemins, avec celui ou celle qui veut bien me tendre la main. La mienne restera toujours ouverte. Dans le cheminement intérieur authentique, il n'est pas possible de revenir en arrière. Les réalités que nous avons découvertes resteront toujours une terre fertile pour l'enrichissement personnel. Chacun aura compris que je ne parle pas ici de pièces sonnantes. Contrairement aux anciens conquérants qui s'enorgueillissaient de leurs conquêtes, le pèlerin marche vers la simplicité, l'humilité et le dépouillement de soi. Notre vie devient sereine, parce que ramenée à l'essentiel, à notre humanité première.

À chacun de mes chemins, mes réflexions les plus denses, je les ai vécues à l'approche de Compostelle. Est-ce l'arrivée au but? La somme de toutes mes cogitations? Difficile à trancher. Je sais qu'il en va de même pour mon ami Roger. Cela se voit facilement, nous avons besoin tous les deux d'une zone plus large de silence. Même nos échanges exigent moins de mots. L'enthousiasme du début laisse place une démarche beaucoup plus intérieure. J'ai toujours cru que cette situation était l'aboutissement normal d'un cheminement au plus profond de soi.

Le chemin de ce matin se prête bien à nos réflexions. Le brouillard qui enveloppait *Sobrado*, au départ, se dissipe petit à petit. La campagne galicienne nous offre sa verdure, ses paysages bucoliques et la tranquillité de la vie rurale. Le premier village rencontré, *Castro*, se limite à quelques habitations regroupées autour d'une église, d'un cimetière et d'un terrain de football. Rien pour retenir un pèlerin.

Une piste nous conduit ensuite à une croisée de routes où deux autres villages, *Corredoiras* et *Boimil*, se regardent de chaque côté d'une vallée peu profonde. Nous nous arrêtons au second devant un bar qui vient à peine d'ouvrir. La vieille

dame nous prépare un sandwich, pendant qu'elle nous raconte des anecdotes vécues avec des pèlerins étrangers qui lui ont laissé de beaux souvenirs. On perçoit même chez elle une forme de tendresse envers ces personnes venues d'ailleurs, qui lui apportent des ingrédients de nouveauté pour nourrir son imagination, ayant toujours vécu ici et repris l'établissement de ses parents, après leur départ pour l'au-delà.

Boimorto donne l'impression d'être une agglomération plus importante. À la sortie du village, le chemin se divise en deux et prend des directions différentes, le premier va vers *Arzúa*, celui que nous allons suivre, mais une variante passe par *O Pino*, longe la *Capela de Mota*, grimpe la colline *O Alto*, redescend vers la *Parroquia de Oins* et arrive au village de *Santa Irene*. Ce deuxième est plus long, mais permet de « sauver » une journée, comme disent certains marcheurs pressés d'arriver à *Santiago*. Comme nous ne sommes pas avares de notre temps, nous désirons nous contenter d'une petite étape de vingt-trois kilomètres.

Pour terminer notre chemin, nous empruntons une route rectiligne, étroite, surélevée qui possède toutes les caractéristiques d'une ancienne voie romaine. Les deux derniers villages font directement référence à la présence de l'armée romaine dans la région, *Sendelle* et *O Castro*. En quittant la colline sur laquelle était construit le camp romain fortifié, nous apercevons *Arzúa* à deux kilomètres, devant nous.

La ville demeure une étape importante du *Camino francés*. Nous sommes assurés de trouver ici un logement et surtout un nombre impressionnant de pèlerins. Nous déposons le sac sur une petite terrasse sur la rue principale pour prendre une bière. Des marcheurs avec un gros sac et d'autres en sandales confirment que nous venons d'arriver sur le plus fréquenté des chemins de Compostelle. En face de nous, chez la *Casa Teodora*, une chambre est disponible. Je la réserve, paie les frais et je reviens terminer ma bière à côté de Roger.

Comme je connais bien la ville, au cours de l'après-midi, je me contente de flâner ici et là, passer par le café internet et saluer quelques pèlerins au passage. Certains affirment que le gîte municipal est déjà complet à 15 h. Mais je demeure sans inquiétude. Au cours des années, les gîtes privés se sont multipliés et les affiches pullulent à travers la cité. Il restera toujours une place pour les retardataires qui arriveront fourbus, épuisés, vers les 20 h.

La ville d'*Arzúa* fut fondée au XII^e siècle et s'appelait *Vilanova de Arzúa*. De l'époque ancienne, il reste peu de souvenirs, seule la *Capilla de Madalena* date de 1335. Des moines de *Sarria*, devant l'afflux de pèlerins, vinrent ici pour y bâtir une auberge. L'ancien couvent des Augustins servit longtemps de gîte pour les visiteurs de passage. Au cours des années cinquante, le vieux couvent et l'*hospital*, juste à côté, furent démolis pour laisser place au gîte paroissial que

nous connaissons aujourd'hui. Pour ceux qui sont familiers avec le chemin, cette auberge, avec ses petites fenêtres peintes en bleu et ses murs en pierre des champs, ressemble en tous points au grand gîte de *Ribadiso de Baixo*, sur le bord de la rivière *Iso*, cinq kilomètres avant d'arriver à *Arzúa*, à une différence près, ce dernier ne contient que quarante-six places alors que l'autre peut accueillir plus de soixante-dix pèlerins.

Notre *pensión* offre le petit-déjeuner dès 7 h, le matin. Inutile de chercher ailleurs. Nous apprécions le confort d'un endroit bien organisé. Pour la première fois, nous quittons les lieux sous un ciel dégagé. Chaque fois que nos pas nous ont conduits ici, auparavant, nous avons traversé cette ville sous d'épais nuages, et même parfois arrosés par une pluie abondante. Nous remercions le ciel de nous permettre de voir enfin la ville sous un meilleur jour.

Le chemin que nous entreprenons ce matin, nous pourrions le parcourir pratiquement les yeux fermés, tellement nous connaissons les moindres détours, les dénivellations, les édifices que l'on identifie de loin. Les souvenirs qui remontent à notre mémoire, comme des témoins vivants de notre aventure, préparent notre esprit à notre arrivée à *Santiago*. Une démarche nécessaire, obligatoire, pour mettre un point final à notre chemin.

Une route nationale longe en parallèle le *camino*. Il serait facile d'abrégé notre trajet, de prendre le tronçon le plus direct et le plus rapide pour arriver à Saint-Jacques-de-Compostelle en marchant le long de cette voie. Certains le font. À mon avis, ils perdent l'essentiel. L'important n'est pas d'arriver tôt devant la basilique, mais plutôt de « fermer » le livre, de terminer la démarche, de pousser notre cheminement intérieur jusqu'à son terme.

Ce chemin a ceci de particulier, à savoir que la distance physique parcourue compte assez peu, mais le cheminement qui se vit dans notre cœur et dans notre esprit doit suivre son cours jusqu'à la fin. Chaque fois que j'écoute des témoignages de pèlerins qui reviennent de Compostelle, la multitude et la variété des anecdotes m'importent peu, c'est le ton, la manière dont ses événements sont racontés qui exprime tout.

S'il fallait simplement parcourir des distances pour affirmer que notre chemin fut un succès, on pourrait fort bien marcher ici, au Québec. Comme me disait un pèlerin, à propos d'un couple de marcheurs avec qui nous avons fait plusieurs étapes : « Il aurait mieux valu qu'ils restent chez eux et qu'ils fassent cent fois le tour du parc. » Il ne suffit pas de porter un sac, d'avalier kilomètre par-dessus kilomètre pour se dire « pèlerin », la démarche intérieure demeure essentielle.

Il est évident que certains se rendent en Espagne pour simplement dire à leurs amis qu'ils ont parcouru « le chemin de Compostelle ». Ce n'est pas à nous de les juger. J'avais jadis rencontré un ancien collègue sur un de ces chemins. Après

avoir échangé des souvenirs de notre milieu de travail, il m'avait demandé s'il existait un bon moyen de faire ce chemin sans porter le sac, sans marcher sous la pluie et sans franchir des montagnes. Je l'ai amené à la fenêtre du gîte et je lui ai montré la voie ferrée. « Ce train, lui dis-je, va directement à *Santiago*. » Le lendemain, nous nous sommes donné la main avant de nous quitter, j'ai repris mon sac et le sentier, et je ne l'ai jamais revu. C'était son choix, il faut le respecter.

Pour cette raison, je crois qu'il est important de mettre tout le temps nécessaire pour arriver à Compostelle. La frénésie des pèlerins qui rêvent d'entrer dans la basilique pour la première fois, la déception des autres qui craignent de mettre fin déjà à une belle aventure, tout cela fait partie de l'approche nécessaire. Aussi, à tous ceux qui liront ces lignes et qui désirent parcourir l'un de ces chemins, je leur conseille de prendre le temps. On ne le dira jamais assez. Rien de bon ne s'accomplit au pas de course, quand il s'agit de faire une expérience humaine, profonde, qui engage notre être tout entier.

Ceci étant dit, je suis heureux, ce matin, de reprendre ces sentiers que j'aime bien, qui me sont familiers et qui me permettent adéquatement, chaque fois, de boucler, de ficeler l'aventure. Comme le beau temps nous favorise, nous reprenons le rythme normal de notre marche, les yeux grands ouverts, savourant chaque paysage, chaque sensation, attentifs aux pèlerins qui marchent derrière et à ceux qui avancent devant.

À la sortie de *Arzúa*, nous passons à côté de la Fontaine des Français, un autre témoin qui nous rappelle que ce chemin fut d'abord tracé par les chevaliers Francs et l'Église de France contribua grandement au développement de ce *Camino francés*, principalement les Bénédictins, les Frères constructeurs de Cluny et les moines de Citeaux, appelés communément les Cisterciens.

Nous descendons ensuite vers la rivière *Barrosas* où, jadis, un *hospital*, tenu par les Frères de Saint Lazare, soignait les pèlerins malades. Aujourd'hui, il ne reste que la chapelle *Santa Madalena*. L'endroit a conservé un aspect magique, car des deux côtés du cours d'eau, de grands chênes veillent sur les ruines encore visibles. Le sentier remonte vers *Progontoño* où un gîte privé, aménagé par l'Office provincial de la Galice, accueille des pèlerins fortunés.

Une forêt d'eucalyptus sépare les deux prochains villages, *Peroxa* et *Tabernavella*. Dans le premier, la *Casa de Curiscada*, une grande maison de ferme, accueille quelques pèlerins qui désirent faire du tourisme rural. À peu de distance, le troisième porte le nom de *Calzada* et est traversé par un sentier droit et pierreux, une ancienne voie romaine. Ce village servait jadis de point de relais pour les cavaliers qui changeaient de cheval. Sous l'Empire romain, des voies bien aménagées étaient utilisées par les courriers qui transmettaient des messages de Rome jusqu'aux fins fonds du territoire. À tous les quarante

kilomètres environ, le cavalier devait changer de cheval pour poursuivre sa route, tandis qu'un autre cavalier faisait le trajet à sens inverse pour confirmer que le messenger s'était rendu à destination. À chaque poste de relais, un troupeau de chevaux demeurait disponible pour servir de coursier. L'expression bien connue, tous les chemins mènent à Rome, vient de cette époque.

À *Salceda*, un bar accueille des pèlerins. L'achalandage commence tôt le matin, et toute la journée, la terrasse est remplie de pèlerins, qu'il fasse beau ou qu'il pleuve. À peu de distance de la buvette, avant de traverser une route, un monument est dédié au pèlerin brésilien Guillermo Watt, décédé à cet endroit, en 1993, avant d'atteindre son but. Des bottes de marche en bronze sont encastrées dans une petite niche, ornementée par des fleurs champêtres et des objets lui ayant appartenu. Ce monument fut élevé à sa mémoire par ses compagnons de route et ses cendres dorment sous la pierre horizontale sur laquelle tout repose.

Vers midi, nous passons à proximité du village de *Bréa*. Du sentier, il est possible de voir la *pensión rural O Meson*. En 2004, nous nous étions arrêtés là sous un orage épouvantable. Trempés jusqu'aux os, la dame avait manifesté beaucoup de patience pour nous accueillir, faire sécher notre linge et nous fournir une chambre fort agréable. L'an dernier, nous nous sommes arrêtés de nouveau, mais cette fois, la température était nettement plus agréable. Au petit-déjeuner, nous avons rappelé l'événement à la dame qui, disait-elle, se souvenait de nous. Aujourd'hui, avec cette belle température, nous préférons continuer.

Un peu avant le village de *Santa Irene*, une petite chapelle, perdue au milieu de nulle part, jouit encore des considérations des gens de la région. Jadis, l'eau de la fontaine qui coule encore à l'arrière du bâtiment était considérée comme une boisson curative contre les problèmes de peau sèche et les ampoules. La chapelle doit sans doute sa survivance à ses attributs. À l'intérieur, une statue de cette vierge grecque de Thessalonique, morte martyre, est encore vénérée par les *Galiegos*.

Deux kilomètres plus loin, à l'entrée du village, une ancienne école primaire a été transformée en gîte. Le bâtiment, bien restauré, peut accueillir trente-six pèlerins. Comme l'agglomération, en l'absence de ses visiteurs, n'a que seize habitants qui y vivent en permanence, nous continuons notre chemin sans nous arrêter.

En arrivant à *Pedrouzo*, nous déposons le sac au bar de la *gazolineria* (station d'essence) pour prendre une bière. La jeune fille qui nous apporte notre potion magique nous offre une chambre à l'arrière de l'édifice, une rénovation récente qui permet aujourd'hui d'offrir quatre ou cinq chambres. La pièce, quoique petite, nous convient parfaitement. À quelques pas plus loin, le grand gîte de quatre-vingt-dix places, sur la colline, a déjà reçu notre visite deux fois. Ses portes

battantes qui séparent le dortoir de la salle de bain nous ont énervés à maintes reprises. Nous préférons cette chambre, loin du bruit et de la multitude.

Sur le côté de l'édifice, en plein soleil, la propriétaire a installé des cordes pour le séchage du linge. Dans la salle à manger, également rénovée, le dîner et le souper seront servis à l'heure des Espagnols.

En fin d'après-midi, nous irons faire une balade en ville, rencontrer quelques pèlerins. Comme dit notre guide, cette agglomération, tout à fait moderne, construite récemment à une croisée de route, a peu à offrir aux pèlerins. Comme nous en avons déjà fait le tour quelques fois, notre promenade ne s'attardera pas trop.

Au matin, la jeune fille qui était venue nous montrer notre chambre, et qui riait constamment, plus par gêne que par plaisir, est toujours au poste pour nous préparer nos *tostadas*. Nous la saluons une dernière fois et nous quittons l'endroit au moment où les premiers rayons du soleil s'étendent sur la campagne endormie.

Nous quittons *Pedrouzo* en surveillant bien les balises. La dernière fois, des travaux routiers avaient fait disparaître quelques bornes et nous avons dû marcher le long de la route pour ne pas nous égarer. Ce matin, les indications étant sans équivoque, nous préférons nous engager sur la piste de terre. De plus, quelques pèlerins marchent devant nous comme des phares qui éclairent notre sentier.

Pour la première fois, en cinq occasions, nous partons alors que le soleil brille sur la campagne. Dans cette région, la construction d'une autoroute et la rénovation de la route nationale ont transformé profondément le réseau routier et détruit en partie le paysage rural. Malgré cela, les Espagnols ont su maintenir pour cette portion du chemin un sentier qui permet une certaine forme d'isolement, de solitude, les habitations n'étant jamais très éloignées.

Les petites fermes laitières donnent du travail à une population assez peu dense, ce qui explique que les villages se limitent à de minuscules agglomérations. Le premier que nous croisons, *San Anton*, n'est habité en permanence que par onze personnes. Le nom du village vient de l'ancien monastère des Antonins, aujourd'hui disparu.

Les pèlerins du *Camino Francés* connaissent tous un autre couvent de cette même communauté : les ruines de *San Anton*, à proximité de la ville de *Castrojeriz*. Comme l'Ordre de *Santiago* et celui de Saint-Jean d'Acre, les Antonins sont à l'origine des premiers chemins de Compostelle. Ces moines soldats dont le saint Patron était un officier de l'armée romaine, mort pour préserver sa foi, consacraient leur vie à protéger les pèlerins et à défendre

l'Église contre l'envahisseur, de religion musulmane. Ne l'oublions pas, la création du *Camino francés* correspond à la même période que la reconquête de l'Espagne par les catholiques. En d'autres mots, ce chemin aujourd'hui célèbre a été tracé les armes à la main, au prix de multiples batailles, principalement par les chevaliers francs à qui il doit son nom.

Le parcours entre les deux prochains villages, *Amenal* et *Cimadevilla*, se fait à travers un tunnel végétal. À la sortie du premier, les gens de la région ont aménagé, dans un parc plein de verdure, des tonnelles au-dessus du sentier. Ces petites constructions de treillage, en bois, couvertes de plantes rampantes ou de vignes, assez espacées pour laisser passer les rayons de soleil, créent une ambiance particulière. Ce magnifique passage découche sur une grande forêt d'eucalyptus. La cime des arbres se rejoignant à leur sommet maintient une impression de marcher dans un tunnel. Pour le pèlerin qui songe à son arrivée bientôt à *Santiago*, le paysage ne peut être plus favorable à la réflexion et au repli sur soi.

À l'entrée du village de *San Paio*, le restaurant *Porta de Santiago* accueille chaque jour une foule de pèlerins. Difficile de ne pas s'y arrêter pour un café, en voyant tous ces sacs étendus sur la terrasse. Les deux Bretonnes, Thérèse et Arlette, que nous avons perdues de vue depuis plusieurs jours sont déjà attablées. Nous échangeons les dernières nouvelles avant qu'elles ne repartent.

Entre les villages d'*A Esquipa* et *Lavacolla*, un chemin très droit et pierreux se dirige vers l'aéroport. Cette ancienne voie romaine conduisait jadis les soldats romains vers le port de *Padrón* sur le bord de l'Atlantique en passant par la colline sur laquelle est construite la basilique Saint-Jacques-de-Compostelle. Aujourd'hui, *Lavacolla* (lave le cou) est connu surtout pour son aéroport, donc, pour le départ ou l'arrivée des visiteurs. Mais au Moyen Âge, ce nom était un euphémisme, car les pèlerins qui marchaient depuis des années avec le même manteau sur le dos étaient invités à s'y laver le cou, mais aussi tout le reste, avant d'entrer dans la basilique. Le nom ancien du village, *Lavamentula*, indique même à quelle partie du corps le pèlerin doit porter une attention spéciale (les fesses). Et le fameux encensoir, *el botafumeiro* (traduction littérale : le fumeur de bottes), qui fait sensation dans la cathédrale, a été aménagé pour chasser ce qui restait des odeurs transportées par les pèlerins. Pour trouver l'endroit exact où les pèlerins allaient se laver, il faut descendre jusqu'à la rivière *Lavacolla* où de grands bassins étaient aménagés à cette fin. L'endroit s'appelle d'ailleurs *Villamaior* (Grande Maison). Sur le mur de la chapelle *San Roque*, à côté du cours d'eau, une grande plaque évoque les faits du passé.

Nous entreprenons alors la dernière montée vers la colline où nous pourrions apercevoir la cathédrale. Les pèlerins connaissent bien cet endroit à cause du grand gîte de *Monte do Gozo*. Les marcheurs d'autrefois l'appelaient plutôt *Monxoi* (Montjoie). Les historiens relatent que, lorsque les pèlerins apercevaient

la première fois la cathédrale, certains se jetaient à genoux, d'autres entonnaient des *Te Deum* et la majorité se mettait à pleurer de joie. Après avoir marché des mois et des mois, éviter les pièges tendus par les voleurs qui détraquaient volontiers les voyageurs, traverser les rivières en crue, avoir survécu aux loups qui infestaient les forêts, pour le pèlerin, apercevoir la basilique, c'était le délire. Il était coutume de passer la nuit en prières sur la colline pour voir le magnifique édifice au lever du soleil. Aujourd'hui, la plantation d'un boisé et la construction d'usines obstruent notre vue. Il faut s'avancer davantage et descendre une partie de la colline pour deviner les clochers de la basilique. L'atteinte du sommet de *Monte do Gozo* confirme plutôt notre arrivée, la fin du chemin.

En 1993, pour la visite du pape, les responsables ont dressé un immense monument sur la partie la plus élevée de la colline et ont construit dans la descente un vaste centre d'accueil pour les pèlerins, fait de plusieurs pavillons reliés par des escaliers. En saison estivale, le gîte se remplit en bonne partie, car des groupes de jeunes viennent de toutes les provinces d'Espagne et même des autres pays européens, surtout pour la fête de saint Jacques, le 25 juillet. Mais le reste de l'année, ce grand gîte fait figure d'éléphant blanc. Quand on le traverse en mai ou en octobre, généralement un seul pavillon suffit pour l'hébergement et la grande cafétéria, au palier le plus bas, demeure presque toujours vide. Nous nous arrêtons pour une bière avant de reprendre le sac pour entrer à *Santiago*.

Il pleut trois cents jours par année dans la ville sainte. Aujourd'hui, le sort nous favorise, pas un nuage ne vient ternir le ciel bleu. En traversant le pont *San Lazaro* au-dessus de la rivière *Sar*, les tours de la basilique brillent au soleil. Mais il faut faire preuve de patience, l'édifice est encore loin. Traverser les quartiers résidentiels et industriels ne comble nullement le pèlerin de joie, mais ce mal nécessaire doit être accepté, si nous voulons terminer le trajet à pied. Les pèlerins d'autrefois qui voyageaient à cheval devaient descendre de leur monture et terminer eux aussi à pied.

Comme nous connaissons bien le trajet, nous avançons à grands pas vers le vieux quartier de *San Roque*, la partie la plus élevée de la ville. L'an dernier, nous avons découvert un petit hôtel tout près de la cathédrale, au nom assez particulier *O Papa Upa*. Je monte l'escalier, car la réception est au premier étage. Il reste une seule chambre disponible, la même que l'an dernier. Comme la femme de ménage s'affaire à changer les lits, nous déposons nos gros sacs et partons dîner à l'extérieur. Les terrasses ne manquent pas, mais nous préférons rendre visite aux dames de la *Pizzeria Polo*, à proximité de la *Plaza Cerventés*. Nous venons ici à chacune de nos visites. Les deux jeunes personnes sourient tout le temps et mettent une douce musique d'ambiance que nous apprécions grandement. Elles ont l'art de maintenir une atmosphère feutrée dans leur restaurant où la simplicité fait la loi.

Comme nous avons simplement l'intention de nous arrêter une seule nuit à *Santiago* et poursuivre notre chemin vers la mer, demain, en direction de *Muxia*, notre après-midi est consacré à régler quelques problèmes techniques. D'abord, nous nous rendons à la gare d'autobus pour connaître l'heure des départs. Contrairement aux voyages précédents, pour un prix dérisoire, j'ai pu obtenir un billet à date fixe pour Madrid-Montréal. Je dois quitter l'Espagne le 17 juin. Nous devons calculer la durée de notre séjour avec précision. Alors, pour économiser une journée et se donner un espace de temps pour relaxer à notre retour de *Muxia*, nous sortirons de *Santiago* en autobus.

Nous passons également à l'agence de voyages pour acheter notre billet d'avion pour partir vers Madrid. Ces démarches terminées, nous sommes enfin libres de faire une pause. Avant l'apéritif et le souper, je visite un café internet pour confirmer aux miens que je vais retourner au Canada à la date prévue. Certains de mes proches n'apprécient pas que je parte ainsi à l'aventure, n'ayant pas tout réglé avant de quitter le Québec. Pourtant, l'aventure comporte des risques que j'aime vivre, cela maintient une certaine crainte qui m'oblige à rester vigilant. Pendant trente-cinq ans, ma vie d'enseignant a été réglée au son des cloches de l'école. Mon devoir professionnel exigeait que je réponde sur-le-champ et que je sois sur place à la seconde près. J'apprécie ce minimum de liberté qui me permettrait de modifier le tracé de mon voyage, si j'en ressentais vraiment le besoin.

Au matin, nous quittons l'hôtel à 6 h 30 pour nous diriger vers la gare des autobus. Même dans les agglomérations urbaines, nous préférons nous déplacer à pied, sac au dos. Hier, en après-midi, à l'aide de nos cartes, nous avons planifié notre voyage pour sortir de la ville, parcourir la partie la plus habitée du chemin et se garder un quinze kilomètres de marche, à parcourir aujourd'hui avant d'arriver au gîte d'*Olveiroa*.

Ce matin, notre autobus démarre à 7 h 30 de la *Estación de autobuses*. Nous avons prévu nous rendre en transport en commun jusqu'au village de *A Pereira*. Il nous faudra alors marcher le long d'une route pendant trois kilomètres pour rejoindre le sentier.

Le bus s'arrête devant un bar où nous pouvons boire un café, pendant que la dame nous prépare un sandwich. La journée s'annonce belle, encore une fois. Le ciel est en partie couvert, mais aucune averse ne menace pour l'instant.

Comme prévu, au pied du *Monte de Castro*, nous apercevons les balises qui jalonnent le sentier et quittons la route pour l'emprunter. Il est déjà 10 h à ma montre et les prochains kilomètres s'annoncent agréables. Cette région rurale, complètement cultivée, est parsemée de petites agglomérations. Nous suivons une route ancienne, étroite, sur laquelle aucune circulation ne vient troubler notre quiétude.

À *Maroñas*, sur le bord de la rivière du même nom, une aire de pique-nique a été aménagée pour les marcheurs. Nous nous arrêtons quelques minutes pour contempler le paysage et grignoter des fruits séchés.

En 2005, nous avons parcouru ce même chemin sous une pluie battante, un épais brouillard couvrait la région. Dans un bar, j'avais feuilleté un journal local. J'ai pu lire que la tempête tropicale, venue de la Méditerranée, avait laissé tomber plus de deux cents millimètres de pluie en trois jours. Ce déluge d'eau, comme bien des événements en Espagne, portait le nom d'un saint, *San Vicente*. Nous étions arrivés à *Fistera* au moment où les orages prenaient fin. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien vu du paysage.

La petite chapelle de *Santa Mariña* confirme que nous marchons toujours sur un chemin traditionnel. Notre guide explique qu'un gîte, dans une ancienne maison, est en voie de préparation. Nous jetons un regard circulaire vers les habitations. Rien ne laisse croire qu'un *albergue* s'est installé dans l'un des bâtiments sous nos yeux.

À *Vilar do Castro*, une piste, dans une forêt de grands pins, grimpe entre deux montagnes, un chemin de bûcherons. Au sommet, notre regard s'étend sur la vallée et sur l'important barrage de *Fervenza*. Le lac artificiel, avec ses eaux bleues, se détache des différentes teintes de vert qui l'entourent. Quelques habitations, établies autour du plan d'eau, apportent des taches de couleurs à ce paysage forestier. Nous descendons ensuite vers la rivière *Mazaricos* qui alimente le barrage et le village de *Corzón* où nous déposons le sac pour manger notre sandwich, assis sur des bancs appuyés aux murs extérieurs de l'église.

Durant notre pause, une jeune Allemande s'arrête pour nous dire deux mots. Elle nous raconte qu'elle a parcouru le *Camino francés* en bonne partie sous la pluie et qu'elle a songé à plusieurs reprises à quitter le sentier. Les derniers beaux jours l'ont complètement réconciliée avec le chemin et le sourire qui l'anime, montre sans aucun doute qu'elle vit de beaux moments. Elle nous quitte, toute radieuse, nous donnant rendez-vous au gîte, ce soir.

À la reprise du sac, nous traversons la vallée de *Xillas* jusqu'au village de *Malón* où une piste dans une seconde forêt de pins contourne le mont *Castelo* avant de descendre vers le pont *Olveira* et le village de *Dumbria*, le chef-lieu de la région. À la sortie, l'agglomération médiévale d'*Olveiroa*, avec ses bâtiments anciens et ses grosses maisons de pierre cassée, brille au soleil, sur les hauteurs, à notre gauche.

Nous avons prévu parcourir une distance plus courte, mais notre marche s'est étirée en fait sur une vingtaine de kilomètres au total. Il approche 15 h quand

nous arrivons au gîte, et l'*albergue* n'ouvre ses portes qu'à 15 h 30. Déjà une file de pèlerins fait la queue en face de l'édifice. Peu inquiets d'être refusés, nous nous assoyons à l'ombre, en retrait. Nous espérons rencontrer la même hospitalière qu'il y a trois ans, qui s'était montrée particulièrement gentille, même si son refuge était rempli à pleine capacité.

Nous la voyons remonter la côte. Son pas lent laisse deviner un peu de lassitude. Je la salue au passage et elle semble heureuse de revoir d'anciens pèlerins. Pendant l'inscription, un couple de pèlerins français se sont rapprochés de nous, intrigués par notre attitude indépendante. Il faut dire que, connaissant les lieux, nous avons un œil sur la petite maison de quatre places. De fait, quand arrive notre tour, la première section est déjà remplie et l'hospitalière vient nous ouvrir le bâtiment en annexe de deux étages que nous espérions. Les Français préfèrent le bas, alors que nous serons seuls à l'étage supérieur.

Au cours de la lessive, je rencontre trois jeunes québécois, deux gars, une fille (dans leur langage : deux pitous et un minou). Sylvain vient de Montréal, Sébastien du Bic, en Gaspésie et Mylène est originaire de Baie-Comeau. Mylène et Sébastien se sont rencontrés par hasard, au départ, à Puy-en-Velay et Sylvain s'est joint à eux à Saint-Jean-Pied-de-Port. Et depuis, ils marchent ensemble et forment un trio inséparable.

En cette journée magnifique, la terrasse du bar est devenue le centre de rassemblement des pèlerins. Il faut dire que ce village minuscule n'a rien d'autre à offrir. Cependant, les vieilles maisons de pierres, les multiples sentiers piétons qui les relient forment un ensemble très chaleureux. Et le petit bar, nouvellement construit, a su respecter l'architecture, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et s'harmonise bien avec l'ensemble du village. Les pèlerins s'y sentent un peu chez eux. Et les personnes qui vivent de cet établissement prennent un soin jaloux de leurs clients.

La construction de cet édifice qui possède également des chambres pour les visiteurs les plus fortunés a modifié complètement le séjour du pèlerin qui s'y arrête. Lors de notre premier passage, une petite épicerie de dépannage fournissait le strict nécessaire. Vu le nombre de pèlerins, ce jour-là, nous avons vidé complètement les tablettes du pauvre établissement.

Après avoir parlé avec plusieurs des pèlerins présents, nous allons souper avec le couple de Français qui habite le même bâtiment que nous. Ces pèlerins aguerris qui ont parcouru plusieurs chemins se font un plaisir de partager avec nous des anecdotes. L'homme se plaint du fait que Compostelle perd de plus en plus son caractère religieux, pour laisser place à de simples marcheurs qui ne portent plus l'étiquette sacrée d'autrefois. La femme, plus ouverte d'esprit, se réjouit que ces chemins s'offrent à un large public et partage davantage nos

vues. Nous revenons au gîte sous un ciel étoilé qui laisse deviner une autre belle journée, demain.

Ce matin, nous laissons le couple de Français se lever les premiers, car, dans notre petite maison, l'espace est compté. Si nous descendons à la salle de bain, nous allons nous retrouver dans leurs affaires. Après leur départ, nous rangeons nos effets, remplissons le sac et quittons le gîte. Le bar ouvre ses portes vers 7 h et les pèlerins arrivent les uns derrière les autres. La plupart partent vers *Fistera*, alors que nous allons nous diriger vers *Muxia*. Le début du chemin est commun aux deux groupes, mais après le village de *Hospital*, il faudra bifurquer.

En 2005, nous étions partis sous une pluie diluvienne. De plus, en octobre, le soleil n'était pas encore levé. Sur le pont de la rivière *Xallas*, à la sortie du village, deux Brésiliennes nous attendaient. Sans lampe de poche, elles ne voyaient absolument rien. La traversée du boisé de *Logoso* s'avéra particulièrement pénible. J'ouvrais la marche en éclairant le sentier, alors que les deux dames me suivaient. Roger, derrière, sa lampe à la main éclairait les pieds des marcheuses pour qu'elles voient les pierres et les racines des arbres qui pourraient causer leur chute. À la sortie de la forêt, alors que le vent soulevait nos *ponchos* et que l'orage déversait ses tonnes d'eau, un Hollandais qui marchait à grandes enjambées, m'avait crié en me dépassant : « Il faut en profiter à plein, c'est la dernière journée. » Son humour traduisait bien l'état d'esprit qui nous animait.

Ce matin, le soleil éclaire la montagne et les travaux pour améliorer le sentier ont porté fruit. Nous avons l'impression de marcher sur un tout autre chemin. Les obstacles ont disparu et un léger gravier camoufle la glaise gluante qui rendait ce parcours si dangereux. Sur le mont *Castelo*, de nouvelles éoliennes, poussées par la brise du matin, chantent dans le ciel bleu.

Juste avant la bifurcation, un bar sur le bord de la route nationale a ouvert ses portes. Nous nous arrêtons pour saluer quelques pèlerins et prendre un premier café. Une certaine effervescence anime les marcheurs, sachant que cette dernière journée marquera la fin de leur aventure. Chacun fait un effort particulier pour aller vers les autres, pour cueillir l'ultime nouvelle ou s'enquérir des projets, une fois le chemin terminé. Comme nous prenons des directions différentes, à la sortie du bar, nous serrons des mains et saluons ceux qui partent vers *Fistera*, assurés de ne pas les revoir.

À moins de deux cents mètres, les indications précises confirment notre séparation. Nous tournons à droite en direction de *Muxia* vers le sommet d'une colline, pendant que les autres descendent au fond d'une vallée.

Jadis, le chemin traditionnel partait plutôt de *Negreira* et suivait une trajectoire située plus au nord et traversait la vallée de *Barcala*, passant par les villages de

Brandomil, de *Baiñas* et *Berdoias*. Mais la construction du barrage de *Fervenza* a englouti le sentier et même les villages. Comme le plan d'eau s'étend sur une large superficie, il devenait impossible d'en tracer un autre. Ce qui explique que, sur la majorité du parcours, les deux sentiers n'en font qu'un.

Sur cette distance d'une trentaine de kilomètres, quelques monuments retiennent cependant notre attention. À peu de distance de l'intersection, la *Santa Fonte de Trasufre* sur le bord de la rivière *Castro* remonte à une époque très ancienne. Cette fontaine, le long d'une voie romaine, à proximité d'un camp fortifié, n'a cessé de couler et d'abreuver des marcheurs depuis deux mille ans.

Le chemin pierreux, qui descend de la colline, nous amène au village de *Senande* et remonte vers celui de *Quintans*. Ce dernier se situait sur le chemin traditionnel et doit sa survivance au fait qu'il est installé au sommet d'une colline. Un calvaire rongé par le temps et une chapelle romane, consacrée à *San Martin de Ozón*, témoignent du passage des pèlerins.

Une route peu utilisée contourne la petite ville de *Vilar de Sobremonte* et nous amène au sommet d'un promontoire où nous apercevons la mer pour la première fois. L'endroit donne une vue magnifique sur la baie de *Camariñas*. Les pèlerins d'autrefois pouvaient s'arrêter ici où un grand *hospital* accueillait les malades, l'édifice, aujourd'hui, a été rénové et transformé en hébergement pour personnes âgées. Cependant, le domaine a été protégé en partie par de grands arbres qui veillent sur un parc, devant le bâtiment, et préservent une zone de tranquillité.

Nous descendons ensuite vers la rivière Noire (*el rio Negro*) avant de remonter sur une élévation où deux chapelles se font face. La plus grande, *San Xulián de Moraima*, date du XII^e siècle, alors que la petite, *San Roque*, est plus ancienne encore. En flanc de colline, le grand monastère de *San Xian* regarde la mer. Selon la légende, c'est ici que l'ermite *Pelayo* apprit, dans une vision, l'existence du tombeau de saint Jacques. Après la mort du saint, décapité à Jérusalem par Hérode, ses deux disciples auraient transporté son corps dans une barque qui aurait accosté juste en face, dans la petite baie. La dépouille aurait ensuite été amenée sur la colline de *Padrón* sur laquelle est construite la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Dans le village de *Moraima*, des fouilles récentes ont permis de découvrir une ancienne villa romaine. Sur le plancher et sur deux murs, des mosaïques évoquent des signes du christianisme naissant. Cette découverte confirme des études anciennes qui tentent à démontrer que la religion catholique s'est implantée en Espagne à partir de la Galice. D'autres ruines confirment que des marques du catholicisme apparaissent ici dès le premier siècle de l'ère chrétienne. C'est donc à partir de l'ouest que l'Espagne se serait convertie au catholicisme, principalement à IV^e et V^e siècle. Les Visigoths qui gouvernaient la

péninsule ibérique, avant l'invasion par les Mores, en 713, reconnaissent l'autorité du Souverain Pontife.

À partir du monastère, un sentier s'éloigne de la route et descend en douceur vers la ville de *Muxia*. La mer, à notre droite, quitte rarement mes yeux.

Le gîte des pèlerins, construit l'an dernier, selon les nouvelles normes de l'Association de la Galice, est l'un des plus beaux et des plus modernes que j'ai rencontrés. Situé à l'entrée de la ville, il peut accueillir vingt-quatre pèlerins. Un bureau d'accueil, une salle de séjour et une salle à manger remplissent le rez-de-chaussée, alors qu'au premier étage un grand dortoir où les lits sont espacés, deux salles de bain modernes, une pour les femmes, l'autre pour les hommes, offrent un excellent confort. Un espace particulier a été aménagé pour la lessive et le séchage du linge. Il est possible d'accéder à une terrasse sur le toit qui offre une vue magnifique sur la ville, le port et la mer. Un gîte grand luxe, rien de moins.

Nous arrivons à *Muxia* vers 16 h, trente kilomètres de marche dans les pattes. Après la douche et la lessive, nous descendons en ville pour l'apéritif. Le bar, à proximité du gîte, sert également des repas. Nous promettons d'y revenir pour le souper. De retour au gîte, les deux pitous (jeunes Québécois) viennent d'arriver et sont en train de s'installer. Nous les invitons à venir souper avec nous, au bar. Peu après, le minou (jeune Québécoise) fait son entrée. À son air maussade, il ne fait aucun doute qu'elle a trouvé le chemin épuisant. Je l'invite également, mais sa réponse demeure incertaine.

À peine étendu pour la sieste, je vois que Roger s'est endormi. L'envie me vient de me rendre à la pointe rocheuse, à trois kilomètres du village. Une petite promenade de six kilomètres va donc s'ajouter au trente que nous venons de parcourir. Sur la rue principale qui longe la mer, je croise Thérèse et Arlette qui descendent de la roulotte. L'idée leur sourit de souper avec nous. Je fais marche arrière pour réserver une table de huit places pour le souper. Aucun problème me dit la dame, l'unique grande table sera pour vous.

Je pars donc en direction de la pointe. Une longue promenade, sur pavé uni, suit la route et permet d'admirer la côte rocheuse et d'entendre les vagues de la mer qui viennent mourir sur les récifs. Une première église se dresse sur un promontoire dès la sortie du village. Construite en pierre des champs, au X^e siècle, selon le style roman, elle domine complètement le paysage du haut de son rocher. Comme les portes sont verrouillées, je me contente d'en faire le tour et de poursuivre ma route.

Derrière l'église, une succession de rochers descendent vers la mer. Ce vaste espace, sans arbre ni fleurs, est traversé par de multiples petits sentiers, agrémentés par quelques bancs sur lesquels il est possible de s'asseoir pour

contempler l'océan. Les pèlerins d'autrefois brûlaient ici leurs vieux habits et se revêtaient de vêtements neufs avant d'entreprendre la grande marche du retour.

Au sommet, une simple borne indique le kilomètre zéro. Nous sommes vraiment rendus au bout du monde. Les anciens pèlerins qui croyaient que la terre était plate voyaient ici la fin de notre univers. La mer leur faisait peur, car, pensaient-ils, elle hébergeait des monstres marins qui engloutissaient volontiers marins et bateaux.

Au centre de cet espace, un immense bloc de granite de plusieurs mètres de hauteur, élevé à la verticale, *la piedra do Timón*, n'a rien à voir avec les chemins de Compostelle. Elle commémore la mémoire du naufrage de Prestige, un navire de croisière, l'un des plus importants de son époque, qui a sombré sur cette pointe rocheuse, une nuit de tempête, au début du siècle dernier.

En bas, presque au niveau de la mer, le sanctuaire de *Nosa Señora da Barca* accueille une foule de touristes. Les portes étant ouvertes, je m'avance pour jeter un coup d'œil dans la petite église. Ce bâtiment religieux, de taille moyenne, demeure impressionnant par son dépouillement et l'impression de solidité qu'il dégage. Construit en gros blocs de pierre, il a su résister durant des siècles au vent et aux tempêtes qui balaient la côte, au moment où un flot de touristes converge vers l'édifice, plusieurs autobus venant de décharger leur cargaison, je remonte sur les rochers où je m'assois pour contempler la mer.

Tout naturellement, mes pensées s'éloignent vers le passé, à l'époque où des milliers et des milliers de pèlerins, venus de tous les pays d'Europe, convergeaient vers cette pointe rocheuse. Notre aventure actuelle n'est rien comparée à la leur. Certains marchaient de cinq à dix ans pour arriver ici. Plusieurs mouraient en chemin, succombant à toutes sortes de maladies, ou tués par des brigands et même dévorés par les loups. Certains, trop épuisés, ne pourraient jamais revoir leur village. Ces gens croyaient fermement que leur aventure leur ouvrirait les portes du ciel, l'ultime but de leur vie.

Je n'ai jamais eu leur foi, mais je sais pourtant qu'un jour, j'en reverrai de ceux-là dont je n'ai pas connu l'existence, mais avec qui je partage bien des valeurs. La fraternité d'hier et celle d'aujourd'hui se ressemblent et nous unissent en pensée. Les paysages n'ont pas changé, les sentiers se sont améliorés, seules les conditions physiques n'ont cessé de progresser. Maintenant ouverts aux hommes et aux femmes, ces chemins nous permettent de renouer avec l'histoire, de s'imprégner du passé. Dans ce cas précis, les témoignages des anciens sont porteurs d'une grande sagesse.

Assis sur un banc, je sais que je vais retourner bientôt chez moi. Les idées qui ont germé dans mon esprit durant ces longues journées de marche vont continuer de vivre dans ma mémoire. Le chemin ne meurt pas, il continue même

à travers notre quotidien. Chaque fois que je remettrai mes bottes de marche, que je reprendrai mon sac pour une longue promenade, mes pensées vont revenir ici, face à la mer, au bout du monde.

Sur le chemin d'Arles, la rue principale qui traverse le village médiéval de Saint-Guilhem-le-Désert s'appelle justement *la rue du bout du monde*. Pour les pèlerins d'autrefois, cette réalité demeurerait immuable, définie par les lois divines. Quant à moi, j'ai visité bien des pays. Je sais depuis ma jeunesse que notre petite planète, ronde comme un ballon d'enfant, se balade dans l'univers selon des lois précises dont nous ignorons l'origine. Malgré mes faibles connaissances, il m'est impossible aujourd'hui de parcourir ces chemins sans m'interroger sur le *passage* de cette vie à l'au-delà. Les anciens, mal conseillés par les savants de leur époque, croyaient qu'ils allaient passer au-dessus de cette pointe rocheuse, le jour de leur mort, en suivant le mouvement du soleil, toujours en direction vers l'ouest, pour monter au ciel.

J'ai depuis longtemps abandonné l'idée qu'au jour de ma mort, un ange allait me soulever vers le ciel comme me l'enseignait le petit catéchisme. Ces images de mon enfance ne hantent plus mon esprit. Mais la Vie après la vie fait toujours partie de mes réflexions. Je tire mon espérance de tous ceux qui, après une longue démarche intellectuelle, arrivent aux mêmes conclusions que moi. La Vie va continuer. Mais qui peut affirmer quelle forme elle prendra. Comme disait Hamlet dans Shakespeare, personne n'est revenu pour nous décrire les lieux. Mon père qui a toujours entretenu sa foi de paysan croit encore qu'il sera assis à côté de Jésus, à deux pas de son père et de sa mère. Loin de moi l'idée de détruire cette belle image, si cela peut l'aider à mourir. Mes perceptions de l'au-delà demeurent plus nébuleuses. De là à croire que tout va s'arrêter, que nous sommes uniquement des grains de sable, mon intelligence ne peut s'en contenter.

Peu après mon accident, à vingt ans, j'ai lu les Pensées de Blaise Pascal, à la fois grand croyant, physicien et philosophe. Sa théorie du Pari me plaisait bien. Nous ne savons pas ce qui va se produire après notre mort, mais le Pari consiste à faire le raisonnement suivant : si je fais une bonne vie, je suis certain d'aller au Ciel, comme l'affirment les catholiques. S'il n'y a rien après la mort, j'aurai au moins la certitude, en mon âme et conscience, au moment de mourir, d'avoir vécu de la meilleure façon qui soit.

Durant mes études du grec ancien, je me suis attardé longuement à l'étude de la pensée de Socrate. Le philosophe n'avait rien écrit, mais Platon, son élève, a consacré sa vie à présenter les idées de son maître. Socrate croyait qu'il existait un lieu, après la mort, où tous les hommes de bien pourraient se retrouver. Il savait qu'il y serait bien reçu. Le fleuve Styx séparait les bons des méchants et Charron, le batelier, avait seul le pouvoir de lire dans la vie des gens, séparant le blé de l'ivraie, comme disaient les évangélistes. Aussi, au moment de sa mort,

pour avoir été condamné à boire la ciguë, sous le prétexte fallacieux qu'il corrompait la jeunesse, Socrate a demandé à sa femme *Zantippe*, de même qu'à ses enfants et amis de se retirer. Pendant que Platon et Alcibiade pleuraient en silence et que sa femme hurlait de douleur en s'arrachant les cheveux, Socrate refermait doucement la porte de sa maison, désireux de vivre seul ce « passage » vers l'autre vie. Cette pensée n'a jamais quitté mon esprit.

En 2001, avant d'arriver à *Nájera*, je marchais avec Terry le Néo-Zélandais. Le soleil torride nous brûlait la peau sur ce chemin désertique. Nous avons épuisé notre réserve d'eau fraîche. Nous nous sommes promis assistance : le premier qui tombait devait être enterré par l'autre, sur place, s'il avait encore la force de le faire. Malheureusement, nous avons atteint la ville avant d'arriver à cette limite, nous privant d'une mort fort honorable.

Bref, les restes de mon corps, après ma mort, n'ont jamais eu beaucoup d'importance à mes yeux. J'ai demandé à mes fils qu'ils brûlent le cadavre et répandent les cendres au pied de chacun de leur arbre qu'ils avaient planté sur mon terrain, derrière la maison, quand ils fréquentaient l'école primaire.

Comme le soleil baissait à l'horizon, j'ai quitté ce parc, les yeux pleins de lumière, perdus dans mes pensées comme d'habitude. Je ressentais une impression de grande légèreté, malgré mes trente-six kilomètres. Mon esprit s'était libéré de toutes mes réflexions du chemin. Un souffle nouveau m'animait pour mon retour au Québec. Au gîte, Roger s'était levé et m'attendait. Nous sommes retournés au bar pour un dernier apéritif avant le souper.

À 20 h, nos amis, comme prévu, sont venus nous rejoindre. Nous étions huit personnes assises autour de la table. Le mari d'Arlette accompagnait sa femme et Thérèse. Le « minou » avait retrouvé sa gaieté des beaux jours et avait jeté derrière elle la fatigue du jour. Les deux jeunes Québécois voulaient tout savoir de nos chemins. L'aventure qui se terminait pour eux représentait à leurs yeux la plus belle expérience qu'ils avaient vécu de leur courte vie. Ce souper fraternel, rempli de rires, de joie partagée et de récits d'anecdotes des plus variées nous a laissé de magnifiques souvenirs. Nous sommes revenus au gîte après l'heure de fermeture et nous nous sommes heurtés à des portes closes. Mylène est allée frapper à une fenêtre et son large sourire à réveiller un jeune Espagnol qui est venu nous ouvrir la porte. Notre dernière journée se terminait en beauté.

De retour à *Santiago*

Ce matin, debout à 6 h, nous préparons notre sac sans faire de bruit, car les jeunes Québécois dorment encore à poings fermés. Ils projettent de se rendre à *Fistera*, aujourd'hui, avant de retourner à *Santiago*. Après avoir avalé une bouchée dans la salle à manger, nous marchons sous un ciel gris et frisquet jusqu'à l'arrêt de l'autobus où le transporteur devrait nous ramener à *Santiago*. Sur le bord de la mer, le motorisé des pèlerines de la Bretagne sommeille encore, égayé uniquement par le chant des mouettes.

Les premières gouttes de pluie arrivent au moment où nous montons dans l'autobus. Notre véhicule traverse tous les petits villages à la recherche de passagers. Sous le brouillard, la ballade s'avère plutôt triste. Assis côte à côte, Roger et moi, nos échanges se limitent à quelques mots. Chacun revit son chemin dans sa tête.

À la sortie de la gare, la pluie a cessé, mais le pavé demeure humide. À ma grande surprise, Marc, un pèlerin de Trois-Rivières, s'en vient dans notre direction pour prendre un autobus qui l'amènera à l'aéroport, sur son chemin de retour. Il me raconte qu'il a eu de petits problèmes de santé, qu'il a dû écourter son voyage. Cependant, il a beaucoup apprécié son chemin et nous nous donnons rendez-vous, en septembre, afin qu'il élabore davantage sur son expérience. Nous nous quittons avec une poignée de main.

À notre hôtel, nous déposons nos sacs, car la ménagère vient à peine de se mettre à l'œuvre. Nous reviendrons après la messe des pèlerins et le dîner. À la basilique, nous rencontrons le couple d'Allemands avec qui nous avons préparé le souper partagé à *Miraz*. Ils se sont arrêtés quelques jours à *Arzua* pour faire reposer le genou enflé, mais ils tenaient tous les deux à terminer ce chemin à pied. Une belle leçon de courage. À la sortie, ils nous donnent des nouvelles des autres pèlerins que nous avons croisés en chemin. Ils ont parlé longuement avec Karina, la dame à la tuque noire. Quand elle les a quittés, elle avait la certitude d'avoir vaincu son cancer et partait avec beaucoup d'espoir. Quant à eux, ils se proposent de prendre l'avion, ce soir, pour Düsseldorf.

Malheureusement, au cours de l'après-midi, il est impossible de reconnaître d'autres pèlerins. Notre marche vers *Muxia* nous a coupés de tous contacts avec ceux rencontrés durant les deux étapes sur le *Camino francés*. Nous sommes vraiment seuls pour terminer notre voyage. Pour mettre fin à notre chemin dans l'amitié, nous allons souper à un petit restaurant typique de la Galice, loin du tourisme, dans le quartier *San Roque*. Un établissement que nous avons découvert avec Lola, la pèlerine espagnole qui nous avait accompagnés de *Bocadilla del Camino* jusqu'à *Santiago*, en 2001. À chacun de nos voyages,

nous rendons visite au propriétaire qui nous a toujours reçus avec une grande gentillesse.

Le lendemain, nous prenons un autobus de la ville qui nous amène à l'aéroport de *Lavacola* où un avion nous ramène à *Madrid*. C'est là que nous faisons nos adieux. Mon appareil doit décoller à 14 h 15 pour Montréal, celui de Roger pour Bruxelles, quelques minutes plus tard.

Après cinq chemins, il est difficile d'affirmer que nous n'en referons plus d'autres. Notre chaleureuse accolade est suivie d'une promesse de continuer nos échanges par internet. Dieu seul sait si nous reviendrons. Un départ de *Santiago*, c'est chaque fois lourd de nostalgie!